
Crescat Scientia
Vita Excolatur

AIMÉ PALLIÈRE

LE SANCTUAIRE INCONNU

MA "CONVERSION" AU JUDAÏSME





LES ÉDITIONS DE MINUIT

LE SANCTUAIRE INCONNU

DU MEME AUTEUR :

LE VOILE SOULEVE (Editions La Bourdonnais) *Epuisé.*

L'AME JUIVE ET DIEU (Editions de l'Union Libérale Israélite).

BERGSON ET LE JUDAISME (Presses Universitaires de France).

HILLEL OU LE JUDAISME (Editions du Grand Rabbinat de France).

LE LIVRE DU SABBAT. Recueil de textes de la Littérature Juive. (Editions de la Terre Retrouvée, 12, rue de la Victoire.

LA PRIERE JUIVE (Cahiers de la Voix d'Israël, 17, rue St-Georges, Paris).

L'ESPRIT DE LA PAQUE D'ISRAEL (Fondation Séfer) *Epuisé.*

RITUEL DE PRIERES DE L'UNION LIBERALE ISRAELITE (U. L. I., 24, rue Copernic, Paris).

La première édition du SANCTUAIRE INCONNU a été traduite en Anglais, Allemand et Hébreu.

AIMÉ PALLIÈRE

LE SANCTUAIRE INCONNU

MA « CONVERSION » AU JUDAÏSME



LES EDITIONS DE MINUIT
PARIS



Jan, Plon

À mon cher ami Roger REBSTOCK
dont l'âme, liée à la mienne par une foi commune,
pénètre si complètement ma pensée religieuse.

INTRODUCTION

Au mois de novembre dernier, Aimé Pallière remettait à l'Editeur le manuscrit de la présente édition nouvelle de son ouvrage.

Quelques semaines plus tard, le 24 décembre 1949, l'auteur du Sanctuaire Inconnu *entrait dans la lumière de Celui qu'il a servi de toute son âme durant sa longue vie terrestre.*

C'était à l'issue d'une lumineuse journée de Sabbat. C'était aussi Vigile de Noël.

Aimé Pallière s'est éloigné de notre horizon. Mais il a fermé les yeux avec l'immense certitude des croyants et il reste présent au milieu de nous par sa pensée, par ses écrits, par son ineffaçable empreinte sur les âmes. Il a laissé, sur son passage, un sillage de lumière et de foi dont tous ceux qui l'ont connu demeurent éblouis. C'est à la sérénité ineffable de cette foi que le rayonnement de la pensée et de la parole d'Aimé Pallière doit sa vive et inoubliable intensité.

On peut répéter de lui ce qu'il écrivait naguère de son maître vénéré : « Ce fut, dans toute l'acception du mot, un homme de Dieu ».



Aimé Pallière souhaitait depuis longtemps la présente réédition de son ouvrage. Il en a revu le texte lui-même et composé la nouvelle Préface dès 1944, époque à laquelle il nous écrivait de Lyon : « Vous savez l'importance que j'attache à la nouvelle édition du Sanctuaire Inconnu. *Au train dont vont les choses, je ne sais vraiment pas si le volume pourra paraître de mon vivant. Aussi voudrais-je confier à votre amitié le soin de veiller à ce que l'édition soit faite, et dans des conditions convenables, au cas où je ne serais plus là pour m'en occuper. »*

Il nous appartient donc, en qualité d'exécuteur testamentaire de l'auteur, d'exprimer notre infinie gratitude à tous ceux qui ont contribué à réaliser un de ses vœux les plus chers : au jeune et actif directeur des Editions de Minuit, *M. Jérôme Lindon ainsi qu'au groupe d'amis d'Aîmé Pallière qui a facilité, par de larges souscriptions, la parution de l'ouvrage.*



Aimé Pallière a laissé des écrits inédits qui, nous l'espérons, pourront voir le jour, ainsi que les très nombreux manuscrits de ses Conférences, Discours religieux, Méditations et Articles dont il faut souhaiter la publication pour ce qu'elle contribuera à prolonger le message de l'homme incomparable dont toute la vie a été au service de Dieu.

Les voies du Seigneur sont mystérieuses et souvent fort éloignées du sens humain. Il convient de ne pas l'oublier pour placer, dans sa vraie lumière, la figure d'Aimé Pallière qu'il est parfois difficile de compren-

dre par nos pauvres moyens si limités, destin « hors-série » qui fut celui de ce grand mystique comme l'histoire religieuse de l'humanité en a offert plusieurs exemples au cours des âges (1).

Si l'itinéraire spirituel d'Aimé Pallière, depuis le jour lointain de son adolescence où il rencontra Israël jusqu'à la période d'absolue solitude qui précéda la fin de sa journée terrestre, a pu provoquer chez certains une impression de surprise, voire même d'étonnement, il convient de rappeler que l'histoire d'une âme ne peut offrir matière à discussion ni à controverse. Le croyant suit sa voie à la trace de Dieu : « Tout s'est enchaîné pour moi — écrivait-il une fois de plus quelques semaines avant sa mort — sans autre mérite de ma part que celui d'obéir jour après jour aux directions de la Providence divine qui me conduisait, à mon insu, vers le point où je devais aboutir. Car le but me demeurait caché. »

Le message apporté par Aimé Pallière à Israël pour l'adjurer de demeurer attaché à sa propre tradition religieuse a constitué pour lui un véritable apostolat marqué de la consécration divine. Il ne pouvait se dissocier, dans son esprit, de la conception universaliste de la religion, conception qu'il n'a cessé de développer par la parole et dans ses écrits. Nous en discernons le témoignage émouvant jusque dans les derniers mois de sa vie lorsque, dans la double fidélité à sa religion d'origine et au noachisme intégral qu'il observait depuis sa rencontre avec son maître, le Rabbin Benamozegh, il répétait, inspiré par l'ineffable et adorable Réalité, l'invocation de naguère :

---

(1) Quelqu'un m'a dit un jour : « Comment voulez-vous qu'on vous comprenne ! Vous êtes, par votre situation religieuse, en avance d'un siècle ou deux. (Lettre du 28 octobre 1949.)

« *Seigneur, notre Père et notre Roi, Toi qui t'es révélé en Israël, mais qui ne laisse aucun peuple exclu de ta paternelle Providence et des bienfaits de Ta lumière, hâte le jour où, en accomplissement de la parole de Ton prophète, tu rapprocheras le cœur des pères du cœur de leurs enfants et le cœur des enfants du cœur des pères. Unis-nous tous ensemble par les liens spirituels de la foi, de la paix et du véritable amour, répands dans Ta clémence, la grâce de l'unité sur la famille des peuples afin que, les divisions étant abolies dans l'union avec Toi, ô Père suprême, Ton règne vienne enfin parmi les hommes, tous nos frères.* »

Roger REBSTOCK.

Avril 1950.

AVANT - PROPOS

par

EDMOND FLEG

Né sur les pentes de la pieuse colline de Fourvière, bercé par sa mère dans les douceurs de la foi catholique, discipliné par les enseignements de l'école religieuse, destiné au séminaire et à l'Eglise par la vocation de son adolescence, M. Aimé Pallière est aujourd'hui un des maîtres les plus écoutés du Judaïsme. Les orthodoxes et les libéraux lui donnent la parole, les sionistes et les assimilateurs font appel à son concours, les journaux israélites de toutes nuances accueillent ses articles.

Et non seulement il accomplit ce prodige de concilier en lui les aspects les plus opposés d'Israël, mais il réalise cet autre miracle d'avoir pu adopter une religion nouvelle sans rompre avec celle qu'il a quittée. Jamais hérétique, apparent ou réel, ne fut moins excommunié. M. Pallière conserve à l'égard de Rome

l'attitude d'un fidèle reconnaissant, et les fidèles de l'Eglise ne lui retirent aucune de leurs sympathies. On a vu des ecclésiastiques, introduits par lui dans les milieux juifs, accepter de parler sous son patronage et une publication catholique reproduire un sermon qu'il avait prononcé dans une synagogue.

C'est que, découvrant en Israël le porteur d'une idée qui intéresse toute l'humanité, M. Pallière, disciple de l'illustre rabbin italien Elie Benamozegh, a conçu le judaïsme comme un véritable catholicisme qui, sans exclure l'autre, le dépasse, car il groupe autour de lui, en une vivante synthèse, toutes les familles religieuses de la terre.

Mais, comme on le verra en lisant sa tranquille et limpide confession, pour trouver sa vérité, M. Pallière n'a point eu à subir cette crise intellectuelle qui arracha aux bras du Christ le catholique Renan, ni cette illumination soudaine qui jeta aux pieds de la Vierge le Juif Ratisbonne. Sa conversion fut le lent progrès d'une constante expérience. La Providence intime, qui guida les apparents hasards de sa vie, modela son âme aux formes les plus variées de l'émotion et de la pratique religieuses ; parcourant en sens inverse la route par laquelle le catholicisme était sorti du christianisme primitif, et le christianisme primitif du judaïsme, il devint peu à peu le contemporain spirituel de ces grands Romains qui, au temps de la venue du Christ, furent les prosélytes d'Israël ; et, insensible-

ment, il s'aperçut que, sans qu'il eût cessé d'être chrétien, le judaïsme l'avait conquis.

Sur cette route du retour inévitable, ce nouveau prosélyte semble n'être encore qu'un pélerin solitaire. Mais ce n'est peut-être là qu'une apparence.

En effet, l'idéal de nos Prophètes ne fut jamais d'imposer à tous les peuples de la terre des rites qui ne sont obligatoires que pour les seuls descendants d'Abraham, formant une race de prêtres, et nos Sages nous ont défendu d'interrompre l'idolâtre qui prie, parce que, bien qu'il l'ignore, sa prière, disent-ils, s'adresse au vrai Dieu. Ce qu'ils ont voulu, ces Sages et ces Prophètes, c'est que, sans réduire à l'uniformité la diversité des langages religieux, aussi nombreux que les races humaines, l'esprit de Justice, de Paix et d'Amour révélé par ce vrai Dieu à nos patriarches et conservé ici-bas par leurs descendants, vive un jour dans l'âme de tous les hommes.

Et voici qu'aujourd'hui ce vieil espoir semble promettre de s'incorporer aux diverses croyances du monde entier. Ne peut-on dire en ce sens que l'antique messianisme d'Israël qui est devenu la religion de M. Pallière, tend à devenir celle de l'humanité ?

Edmond FLEG.

PREFACE

DE LA PREMIERE EDITION

Sur l'une des collines de Rome un prêtre et un Juif se rencontrèrent un jour à l'heure où disparaissait le soleil. A leurs pieds le Forum, où s'entassent dans un impressionnant désordre tant de vestiges du passé, se remplissait d'ombre peu à peu et bientôt les stèles, les colonnes, les pierres tombales, les statues et les bas-reliefs ne furent plus à leurs yeux que d'imprécises choses perdues dans la brume du soir. De l'autre côté cependant les derniers rayons du couchant doraient encore le dôme de Saint-Pierre surmonté de sa croix.

Et le prêtre donnant libre cours à son émotion parla ainsi :

« Qu'est devenu ce paganisme romain qui se croyait triomphant et qui a rempli le monde de ses orgueilleux emblèmes ? Le Forum où règne maintenant l'obscurité nous donne la réponse : des ruines, rien que des rui-

nes ! Et l'hellènisme aux mythes poétiques et sensuels, épris de la beauté et oublieux de la morale, et ces cultes puissants dont nous retrouvons les symboles énigmatiques dans les fouilles de Ninive, dans les décombres de Balbek, dans les débris informes de Carthage, les religions d'Isis et d'Osiris ou de la déesse Tanit ? Des ruines encore.

« Mais votre judaïsme lui-même dont toute la substance impérissable a passé dans la grande religion dont il était la préparation et l'attente, qu'est-il donc à présent sans temple, sans prêtres, sans autel ? Une ruine aussi, rien de plus...

« Voici, au contraire, la croix qui brille symbole de cette civilisation chrétienne appelée à régénérer le monde : bien aveugle qui ne la voit pas ! Ici, ce sont les ténèbres qui s'étendent, là, c'est la lumière ; ici la mort et le silence, là la vie et ses ressources d'énergie sans cesse renouvelées ; d'un côté, le passé et l'oubli, de l'autre, l'avenir et l'espérance ! »

Ainsi s'exprima le prêtre. Et ceux qui croiraient que de telles idées ne se trouvent que dans la bouche et sous la plume de chrétiens croyants et pratiquants se tromperaient grandement. Sous une forme ou sous une autre, elles sont reproduites partout comme des vérités indiscutables. En vain voudriez-vous les ignorer ; elles se présenteront à vous dans un article de journal, dans une page de roman à la mode, dans un fragment de discours à la tribune de la Chambre ou à l'Académie. Que vous vous occupiez d'art, de science,

de poésie, de littérature, de politique ou de sociologie, vous les rencontrerez inévitablement. Et il n'est pas jusqu'aux libres penseurs qui, tout en professant que le christianisme est aujourd'hui dépassé par la science et les progrès de l'esprit moderne, ne soient prêts à reconnaître que, s'il a fait son temps, le judaïsme qui l'a précédé est, à bien plus forte raison, une chose caduque, une conception de la vie et du monde dépouillée désormais de toute valeur et qu'il serait par conséquent ridicule de vouloir ressusciter de nos jours.

Renan, chez qui le préjugé chrétien étouffa plus d'une fois la clairvoyance du critique, a donné la formule de cette philosophie religieuse de l'histoire lorsqu'il a écrit : Le christianisme une fois produit, le judaïsme se continue encore, mais comme un trône desséché à côté de la seule branche féconde. Désormais la vie est sortie de lui. »

Si cette opinion communément répandue était justifiée, l'attitude de l'Israélite demeurant, malgré tout, fidèle à sa tradition particulière pourrait s'expliquer encore comme un dernier hommage rendu aux gloires du passé, mais il faudrait juger inadmissible et choquante celle d'un chrétien de naissance qui chercherait dans le judaïsme, tel qu'il continue d'exister sous nos yeux, une vérité pouvant intéresser l'humanité tout entière. Autant vaudrait abandonner le mouvement et la vie d'une cité populeuse et prospère pour aller de gaité de cœur s'installer parmi les tombeaux.

Je voudrais que les pages qui vont suivre pussent servir de témoignage contre l'arrêt prononcé par Renan. J'avais été sollicité à diverses reprises d'écrire ces souvenirs et j'éprouvais à le faire une sorte de scrupule. Je sais bien que les convertis de tous partis et de toutes Eglises ont coutume de raconter au public la génèse et les phases de leur évolution. Ils obéissent ainsi le plus souvent au besoin d'expliquer leur conduite vis-à-vis des malveillants et d'exposer à leurs anciens coreligionnaires les erreurs qu'ils ont voulu abandonner et les lumières nouvelles dont ils croient avoir été favorisés.

Je me sentais peu enclin à suivre l'exemple des rédacteurs d'autobiographies dans le dessein spécial de me justifier aux yeux d'autrui. J'ai toujours goûté intérieurement, Dieu merci, des bénédictions qui sont un ample dédommagement au léger inconvénient de n'être point compris de tous. Celui qui est en paix avec sa raison et sa conscience est aussi, à n'en pas douter, en paix avec le ciel, de quelques bruits que la terre puisse chercher à le troubler. « Le seul vrai chrétien ne serait-il pas celui qui se fait juif ? » me disait un jour avec son fin sourire un grand croyant qui a fait de l'étude de la religion la passion de sa vie. Et certes, la pointe d'ironie que décelaient ses paroles n'était nullement à mon adresse, car mon expérience religieuse lui paraissait assez rationnelle, assez conforme en substance à l'ordre voulu par Dieu pour se passer de justification.

Quant à l'action que peuvent exercer au dehors ces sortes de confessions publiques, je suis loin de la contester.

J'estime seulement que toute conversion est un fait essentiellement personnel, dont la psychologie peut offrir plus ou moins d'intérêt, mais qui, déterminée par un ensemble de circonstances et de dispositions particulières, ne comporte pas nécessairement un enseignement général.

Il s'agit cependant en la circonstance de quelque chose de plus que d'une conversion individuelle. C'est vraiment un sanctuaire inconnu que celui dans lequel j'ai pénétré et je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité pour l'Israélite que pour le non Juif à soulever le voile épais qui le cache à tous les regards. L'édifice qui apparaît alors est incomparablement plus beau que tous ceux qui ont été construits par la main des hommes. Il est assez élevé pour accueillir les plus hautes aspirations, assez vaste pour contenir tous les adorateurs du vrai Dieu et les faire fraterniser.

Si donc ces confidences écrites avec une intention droite et une exactitude scrupuleuse peuvent servir la cause qui m'est chère et aider quelques âmes de bonne volonté dans leur étude du problème religieux, je ne regretterai point d'avoir surmonté les hésitations que j'éprouvais à l'idée de ce travail et je serai justifié de l'avoir entrepris.

1926

PREFACE DE L'AUTEUR

A LA NOUVELLE EDITION

Après vingt années écoulées une nouvelle édition du « Sanctuaire inconnu » *a été jugée nécessaire, non seulement parce que l'ouvrage depuis longtemps épuisé, a été maintes fois redemandé, mais encore parce qu'il a paru à l'auteur que certaines corrections et certaines additions étaient indispensables pour donner à son livre sa forme définitive.*

La principale modification matérielle consiste dans le rejet en appendice des lettres de Bénamozegh qui dans la rédaction primitive alourdissait le récit.

Les questions relatives à l'attitude du Judaïsme à l'égard de la personne de Jésus et du Christianisme en général forment également l'objet d'un appendice spécial et ont pu être ainsi complétées par un bref exposé de la doctrine si remarquable du docteur Joachim Schoeps qui constitue un point de vue entièrement nou-

veau dans l'orthodoxie juive vis-à-vis du dogme chrétien.

Mais ce ne sont pas là les seuls changements qui doivent être signalés. Une comparaison attentive du texte primitif avec la rédaction actuelle permettra de saisir l'évolution de la pensée religieuse de l'auteur qui s'est faite dans un sens de plus en plus universelle, c'est-à-dire plus conforme aux principes de la philosophie religieuse de son maître Elie Benamozegh dont il a finalement tiré toutes les conséquences. Cela est particulièrement sensible dans le chapitre capital de l'ouvrage (XI, la Chapelle des Dominicains) qui, sans subir de changements quant au fond, revêt cependant une forme nouvelle. Une négation dogmatique en effet n'est pas moins empreinte de sectarisme qu'une affirmation du même genre ; que dis-je ? elle l'est bien davantage parce que l'affirmation laisse la porte ouverte aux explications qui peuvent en modifier la portée, tandis que la négation pure et simple est exclusive de toute atténuation et par conséquent inconciliable avec le sens universaliste. Un catholique ne pouvait précédemment lire ce chapitre sans éprouver une peine profonde, tandis que s'il sait le lire présentement il doit y retrouver la confirmation de ses propres croyances et il en doit être ainsi, autrement il serait vain de parler d'universalisme religieux. Dès lors que Dieu est, vérité unique et suprême, aucune forme de culte ne peut être vide de lui et la Puissance infinie doit répondre à chaque croyant selon la mesure de sa foi.

Les derniers chapitres ont suivi une refonte et le XXe est entièrement inédit ; il présente le tableau récapitulatif des vingt-cinq années d'activité de l'auteur à l'intérieur de ce Sanctuaire dont, jeune homme, il franchit le seuil sans savoir où il allait aboutir. L'histoire qui restait en suspens trouve ainsi son achèvement.

Cette histoire assurément est singulière et c'est ce qui explique que des lecteurs, en grand nombre étrangers aux problèmes théologiques et même peu enclins à l'étude des questions religieuses, l'ont lue avec intérêt. L'expérience m'a appris cependant qu'il n'est pas inutile de leur donner la clef du « sanctuaire » ou, pour parler sans métaphore, de leur dire comment ils doivent lire cet ouvrage s'ils en veulent bien pénétrer le sens. Ce n'est point une simple autobiographie comme celle que nous donna Ernest Renan dans ses souvenirs « Enfance et jeunesse ». Ce n'est pas davantage l'histoire d'une conversion proprement dite car on remarquera que l'auteur a pris soin d'indiquer que ce mot du sous-titre ne doit pas être pris dans son acception courante. C'est encore bien moins une œuvre de polémique qui tendrait à démontrer la supériorité du judaïsme sur le christianisme, entreprise aussi vaine et aussi fausse que celle qui inversement chercherait à établir la supériorité du christianisme sur le judaïsme. Chaque religion occupant sa place particulière dans l'histoire de l'humanité et faisant entendre sa note personnelle dans le concert universel. Ce livre est le té-

moignage d'un chrétien de naissance rendu à ses propres frères en même temps qu'aux enfants d'Israël. Maintes et maintes fois au cours de son histoire, Israël a vu se dresser contre lui des rangs du Christianisme des persécuteurs et des convertisseurs. Cette fois c'est un témoin qui se lève attestant que pour être pleinement fidèle à la pensée de son Maître, le christianisme, ce glorieux enfant du judaïsme, doit cesser de vouloir le détruire en l'absorbant, mais au contraire rentrer dans la vérité historique en lui faisant une place d'honneur à ses côtés.

Devant les enfants d'Israël il atteste la valeur permanente de leur patrimoine historique et religieux et le devoir imprescriptible qu'ils ont de lui demeurer fidèle, de l'approfondir et de le féconder s'ils veulent enfin remplir leur mission dans l'humanité.

De cette mission on a maintes et maintes fois cherché à donner une claire définition. Il ne semble pas qu'on ait réussi.

Il est bien vrai, certes, qu'Israël se trouve placé par vocation spéciale au service de l'Unité. Mais il s'agit là de toute autre chose que d'une idée mathématique qui opposerait l'unicité à la dualité, à la Trinité ou à la pluralité. Pour l'auteur du « Sanctuaire Inconnu » *la doctrine philosophique et religieuse de son maître Elie Bénamozegh fait de la mission d'Israël par delà toutes les variétés de croyances et la multiplicité des formes de cultes et d'adoration, l'affirmation de l'unité spirituelle du genre humain.*

Sous un voile transparent, les lecteurs trouveront l'exposé de cette doctrine dans l'apologue suivant :

Moïse se promenant un jour solitaire dans le désert vit un jeune pâtre étranger qui, prosterné, priait ainsi à haute voix : O Dieu ! j'ai tant entendu parler de toi et l'on raconte de toi, autour de moi, tant de choses merveilleuses ! O combien je voudrais te connaître et combien je t'aimerais si tu te révélais à moi ! Comme je prendrais soin de toi ! Je te donnerais à boire du lait de mes chèvres ; les nuits je te couvrirais de mon manteau et le jour je te mettrais à l'ombre sous les palmes et je t'éventerais pour te rafraîchir, et je serais heureux si tu me laissais embrasser tes pieds et si tu mettais tes mains sur ma tête en signe de bénédiction.

A ces mots, Moïse, incapable de se contenir plus longtemps se montra et dit : Enfant ! ta prière est celle d'un insensé et d'un impie. Comment peux-tu parler ainsi à Celui qui est le créateur des cieux et de la terre, au Dieu qui n'a ni corps ni forme, ni apparence, que l'œil humain ne peut voir, que l'intelligence humaine ne peut concevoir.

Le jeune pâtre troublé, tomba dans une grande tristesse et à partir de ce jour, il cessa de faire sa prière. Et le Seigneur dit à Moïse : O Moïse tu as commis un bien grand péché et je suis fort irrité contre toi car tu as détourné de moi une de mes créatures qui me cherchait dans la simplicité de son cœur. Sache que la prière de cet enfant, que son culte m'étaient plus chers et avaient plus de prix à mes yeux que toute ta science.

Apprends que je t'ai élu pour enseigner aux hommes que je suis l'Unique, qu'il n'y en a pas d'autres que moi et que c'est moi qui entends et exauce toutes les prières. Je t'ai élu pour unir tous les enfants et non pour les séparer.

Dans la prière du jeune pâtre nous avons l'expression des mille croyances professées par les diverses religions depuis que l'humanité s'efforce de saisir la vérité divine et de la traduire dans son langage. Dans la réponse de Moïse nous entendons la profession de foi de la religion unitaire se dressant comme une secte rivale en face des autres religions. Enfin dans la parole du Seigneur nous entendons la proclamation de l'universalisme religieux d'Israël — et c'est là sa vraie mission — qui tente à la réalisation de l'unité du genre humain non point par l'uniformité impossible des cultes mais par la mutuelle compréhension, la pacification des esprits et la fraternité des cœurs.

Mai 1944.

I

LA BIBLE DE GUSTAVE DORÉ

Il y a des villes qui ont une âme et d'autres qui en sont dépourvues. Lyon est une de ces cités dont l'individualité est bien caractérisée. Mais l'âme de cette ville populeuse dont le calme contraste si étrangement avec l'activité commerciale est subtile et rare ; elle se dérobe au voyageur pressé et frivole ; elle exige, pour révéler son charme, un contact plus prolongé.

Un foyer de mysticisme s'est toujours maintenu dans la vieille cité gallo-romaine, centre de perpétuel labeur. Les brumes qui si souvent voilent son ciel y sont favorables à l'éclosion des petites religions indépendantes. Toutes les sectes ont vécu à Lyon mais sans pouvoir jamais s'étendre. La petite Eglise anti-concordataire, maintenue à l'état de touchant anachronisme, y comp-

tait encore des fidèles à l'époque de mon enfance, Vintras y laissa des adeptes et le gnosticisme y conservait son évêque. Cependant le catholicisme a toujours opposé une digue respectée au flot sans cesse renaissant d'inoffensive hérésie et c'est lui surtout qui bénéficie des dispositions religieuses de l'âme lyonnaise.

Pour connaître cet aspect si particulier de Lyon, il faut parcourir la colline de Fourvière, toute peuplée de couvents et de chapelles et que domine, telle une forteresse aux quatre tourelles, turris davidiea, la riche basilique édifiée à grands frais par les Lyonnais en l'honneur de la Vierge. Une paix absolue règne dans ce religieux quartier et tout y respire une indicible mélancolie. Ces hauts murs sans fenêtres entre lesquels vous cheminez vous semblent tristes, mais non pas hostiles. Derrière ces façades nues et de pauvre apparence, des oiseaux chantent aux beaux jours dans de frais bosquets et dans l'ombre d'exquises chapelles, toutes parfumées d'encens et de fleurs, des voix douces murmurent d'incessantes prières. Ce coin si paisible, loin des rumeurs de la grande ville, n'abrite pas seulement la vie contemplative. Les pires souffrances humaines trouvent là un refuge et telle est la charité lyonnaise, que de très grandes dames ne craignent pas d'y venir soigner de leurs mains fines les plus rebutantes plaies. Sur tout cela plane, dans un perpétuel tintement de cloches, l'image de la Madone, reine de la dévote cité, inspiratrice des dévouements cachés.

C'est dans cette ville et précisément sur cette sainte colline que je suis né. J'ai grandi dans cette atmosphère de piété, encore saturée du souvenir des martyrs Pothin, Blandine, Irénée, qui ont arrosé ce sol de leur sang. Mes premières promenades, je les ai faites dans le jardin des Minimes tout embaumé du parfum des acacias qui jonchaient le gazon de leurs pétales blancs ou sur cette route de Sainte-Foy d'où l'on jouissait alors d'un si merveilleux coup d'œil sur Lyon et la jonction du Rhône et de la Saône.

Ce ne sont cependant pas les grands faits de l'histoire chrétienne proprement dite que je retrouve aux chapitres de début de ma mémoire d'enfant, ce sont les scènes bibliques.

Que peut faire en effet un petit garçon au tempérament délicat, ennemi des jeux bruyants, durant les longues journées d'hiver, quand les brouillards du Rhône l'empêchent d'aller à l'école, que peut-il bien faire sinon regarder de belles images ? Je ne pense pas que jamais enfant ait été plus passionné que moi pour cette occupation-là. On m'a souvent dit qu'on ignorait comment j'avais appris à lire, moi je le sais; c'est en contemplant les jolies enluminures persanes qui illustraient les « Contes de Galland », mon livre de prédilection. Mais la récompense, oh ! la récompense, c'était de pouvoir admirer les incomparables gravures de la Bible de Gustave Doré.

Ces deux énormes volumes de dimension si inusitée dans leur reliure rouge qu'ils ne peuvent se mettre en

rayon dans la bibliothèque, sont cachés dans quelque vaste armoire de famille. La maman en a sa charge, lorsqu'elle va chercher l'un d'eux pour le placer sous vos yeux ravis, si vous avez été bien sage.

D'abord, il lui faut, à ce livre-là, une fois ouvert, la table à lui tout seul et vous êtes perché sur votre chaise où l'on a entassé gros bouquins de moindre importance et coussins moelleux pour vous mettre à la hauteur du monument. Et les chers doigts maternels, lentement, respectueusement, tournent les pages glacées, pour faire défiler devant vous les splendides images, tout un monde de grandeur épique et de délicieuse poésie.

Voici les vieilles et inépuisables légendes : le paradis terrestre et son serpent, le meurtre d'Abel, le déluge et les fantasmagories de l'arche de Noé. Voici le père de tous les croyants, le couteau à la main, prêt à immoler un fils bien-aimé ; les voyages de Jacob aux visions symboliques ; les péripéties émouvantes de l'histoire de Joseph. Enfin voici les Hébreux, le peuple d'esclaves construisant pour la gloire des Pharaons les villes de Pithom et de Ramsès, le peuple libéré à l'appel de Moïse et franchissant la mer Rouge où vont s'engloutir les Egyptiens. A cette page, les bacchanales autour du veau d'or au pied du Sinaï ; à cette autre le grand législateur mourant solitaire sur le Nébo, en face de la Terre Promise où il n'entrera pas. Puis c'est Josué, les trompettes de Jéricho, la bataille de Gabaon qui vit s'arrêter le soleil. David, vainqueur des Philistins, tour à tour coupable et repentant, transporté d'allégresse en

présence de l'arche, accablé de douleur à la nouvelle de la mort d'Absalom, son fils, tué dans la forêt d'Ephraïm. C'est le glorieux et énigmatique Salomon sur son trône ; Hiram de Tyr traçant avec de grands compas les plans du Temple de Jérusalem ; le fastueux cortège de la Reine des Sabiens venant rendre visite au monarque très sage et très insensé. C'est Elie réfugié dans sa caverne après l'égorgement des prêtres de Baal; Ezéchias implorant humblement la délivrance de son peuple des mains de l'Assyrien ; Jérémie prophétisant les catastrophes nationales dans les parvis du Temple. Et voici Bédécias, dernier roi de Juda, emmené prisonnier en Babylonie. Ces hommes, tristement assis sur les bords verdoyants des fleuves, ce sont les Hébreux captifs. Mais tournons le feuillet, ce sont eux encore qui reviennent à la voix de Tyrus et rebâtissent le Temple en regrettant les splendeurs de l'ancien sanctuaire. Ici la belle parabole de Jonas et de Ninive convertie. Là ? celle de Job sur son fumier recevant les consolations de ses amis.

Ah ! la persécution d'Antiochus Epiphane ! L'insurrection des Macchabées, le martyre des septs frères exhortés par leur mère héroïque, le plus jeune, resté le dernier, se dressant fièrement contre le tyran : « Je n'obéirai point au commandement du roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse. J'abandonne volontiers, comme mes frères, mon corps et mon âme pour la défense des lois de mes pères, en conjurant Dieu de se rendre bientôt favorable à notre na-

tion ». Les Macchabées ! quel regret j'éprouvai plus tard en feuilletant ma Bible hébraïque à n'y pas trouver ce beau livre !

De la religion tout cela ? Non. Qu'avait de commun la circoncision charnelle des Hébreux avec notre très saint baptême qui vous fait instantanément d'un petit enfant, bon tout au plus pour la pénombre des limbes, un ange de pureté digne de toutes les béatitudes célestes ? Quel rapport entre notre communion eucharistique et la Pâque des armées de Moïse, mangeant l'agneau rôti au feu, les reins ceints, le bâton à la main, dans la hâte du départ ? Aucun rapport en vérité. Pas de sacrements pour vous sanctifier les étapes de la vie, mais une discipline, des lois sévères pour plier à des fins providentielles le peuple à la tête dure. Pas de sacrements, donc pas de religion, mais une épopée, l'histoire prodigieuse d'une race choisie, mise à part, pour conserver quoi qu'elle en ait, au milieu des nations idolâtres, la foi au vrai Dieu, en vue de préparer l'avènement du Messie auquel elle doit donner naissance. Le Messie ! point central de l'histoire universelle, le nom qu'il portera devant être le seul par lequel les hommes puissent être sauvés. C'est lui qui vient fonder la religion sur la terre. Avant lui, tout n'est qu'ombres et figures.

Or il était écrit précisément que le peuple qui devait le donner au monde ne croirait pas en lui et, sa mission terminée, serait remplacé par un autre, formé des croyants de toutes races, la sainte Eglise de Dieu. Car

voici Daniel, les adolescents dans la fournaise, le songe de Nabuchodonosor, le tragique festin de Balthazar et au chapitre neuvième, au milieu des visions du prophète, l'annonce de la condamnation d'Israël : « Après soixante-deux semaines, le Messie sera mis à mort et le peuple qui le rejettera ne sera plus son peuple », tout ceci étant écrit, clair comme le jour, dans les deux petits mots hébreux « veèn lo » de ce prophétique chapitre.

Pauvre Israël ! quelle triste destinée que la sienne, mais son épopée n'en est pas moins belle et glorieuse. Gustave Doré a pu illustrer une édition de l'Odyssée et y trouver la matière d'autres splendides images. Toute la différence est que ces gravures agrémentent des récits fabuleux, tandis que celles de la grande Bible mettent en relief l'histoire véridique d'un peuple dont l'unique vocation était de nous apporter le salut.

Voilà ce que j'ai appris, tandis que l'ange visible que Dieu donne aux petits enfants tournait doucement pour moi les feuillets du gros livre.

Dans l'école de quartier que je fréquentais, plutôt irrégulièrement, il faut bien le dire, il y avait trois petits Cahen. C'étaient de bien singuliers garçons. D'abord, ils restaient assis, distraits et indifférents sinon moqueurs tandis que nous nous juchions à genoux sur nos bancs pour réciter la prière : Je vous salue Marie, pleine de grâce ! Et je leur lançais des regards sévères, trouvant de la dernière inconvenance

leur irrévérence à l'égard de la mère de Dieu pour qui j'avais une très particulière dévotion.

Ils avaient d'autres étrangetés. C'est ainsi que la veille du beau dimanche, ils semblaient ne venir à l'école que pour débarrasser tout bonnement leurs parents, car ils n'y faisaient rien du tout et gardaient leurs mains dans leurs poches au moment de la dictée. Et puis, ce jour-là, ils devenaient subitement incapables de déchirer le moindre bout de papier. Nous avions beau leur en déchirer sous le nez, en veux-tu, en voilà, rien n'y faisait ; ils ne pouvaient nous imiter, les pauvres ! Mon Dieu ! que cette époque est donc lointaine où l'honnête soleil éclairait des choses si invraisemblables.

Sans doute l'explication de ces extravagances passait de bouche en bouche ; ces bizarres condisciples étaient de petits Juifs, mais jamais, au grand jamais, l'idée ne me vint qu'il pouvait y avoir le moindre lien entre eux et mes lointains Hébreux des magnifiques images.

Cependant il fallut bientôt quitter cette école pour entrer dans une grande institution où jamais ne pénétra aucun Cahen d'aucune sorte.Et plus tard il fallut aussi vendre comme trop encombrante décidément, trop peu portative, la belle Bible de Gustave Doré. Je la vis partir avec regret, car ses gravures n'avaient pas épuisé pour moi leurs délices et elles ne cessaient de m'apprendre bien des choses sur ce vieil Israël qui a vécu, lutté, souffert et qui est mort tout exprès pour que les petits Chrétiens puissent assister à la messe et prier pieusement la sainte Vierge.

II

LE FRÈRE ALIX

Deux impressions religieuses dominent tous mes souvenirs d'enfance, si profondes l'une et l'autre que je ne puis les évoquer sans émotion.

Ce fut tout d'abord un rêve, un simple rêve, mais qui eut pour moi toute la valeur d'une révélation véritable.

J'ignore ce que devaient être les songes religieux des enfants des Hébreux exilés sur les bords du Kébar, en Babylonie, à l'époque où Ezéchiel eut lui-même les grandioses visions décrites dans son livre, mais à quoi pouvait bien rêver un petit catholique, à Lyon, sinon à la douce image qu'il entrevoyait si souvent dans la chapelle de Fourvière, tout auréolée d'un culte séculaire ? C'est en effet la Vierge Marie que je vis en rêve et elle m'assurait de telle façon de sa bénédiction maternelle et du salut dont cette faveur était le gage que

je me réveillai le matin dans un inexprimable saisissement. Ma mère remarqua qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire, mais elle me questionna longtemps en vain. Je ne voulais rien dire, craignant de déflorer le souvenir de la céleste vision par des mots trop lourds, trop imparfaits pour exprimer ce que j'éprouvais. Quand je me décidai enfin à raconter mon songe, ma mère m'embrassa tendrement et elle sut trouver de bonnes et pieuses paroles pour dégager des leçons de sagesse de ce rêve qui m'avait si vivement impressionné.

Je pouvais avoir alors huit ou dix ans et le redoublement de piété que je manifestai à partir de ce moment-là fut considéré comme un premier signe de vocation religieuse. Je commençai à dire que je serais prêtre un jour et je me préparai à faire avec le plus grand soin ma première communion. Ce fut là l'autre grande impression religieuse de mon enfance et c'est en vue de cet événement que l'on me fit entrer dans un collège ecclésiastique. L'intention était louable et seule elle peut justifier à mes yeux l'internat auquel on me condamnait et qui, pour une nature comme la mienne, était un véritable supplice.

Il est douteux que les enfants qui demeurent dans leurs familles puissent recevoir une préparation comparable à celle que j'eus le bonheur d'avoir dans cette institution. Là, les jours de retraite qui précèdent la cérémonie sont quelque chose d'inoubliable. Les futurs premiers communiants sont mis à part, affranchis de

tout travail étranger aux exercices religieux. Trois fois par jour les offices réunissent les retraitants à la chapelle ; chants, prières, allocutions se succèdent avec une science profonde et sûre des résultats que l'on veut obtenir. Tout est mis en œuvre pour inculquer à l'enfant cette idée que de l'acte qu'il va accomplir dépend sa vie tout entière, que dis-je ? son salut éternel lui-même. Il pourra avoir des défaillances au cours de son existence, mais s'il a fait une bonne première communion, il retrouvera toujours le droit chemin et son salut final est assuré. Qui donc cependant est certain d'apporter à l'accomplissement de ce grand acte les dispositions requises ? Qui peut répondre de la suffisance de sa préparation ? Ce sentiment de la gravité de l'heure, de la responsabilité redoutable, pèse fortement sur les consciences. C'est de la rencontre de Dieu qu'il s'agit ! Malheur au frivole ou à l'hypocrite qui laisse passer l'heure de la grâce ! Les plus légers deviennent sérieux et craintifs.

Toute terreur fut pourtant bannie pour nous de ces journées de préparation solennelle, grâce au maître incomparable auquel nous fûmes confiés. C'était un simple frère dont l'instruction était des plus rudimentaires. En temps ordinaire, il s'occupait de la lingerie et jamais ne fut capable de faire la classe même aux plus petits. Mais c'était un saint et pas un ne s'entendait comme lui à manier les âmes d'enfants. Le frère Alix — je puis l'appeler par son nom, car il y a longtemps qu'il est entré dans la gloire de son Seigneur —

possédait ce charme sans pareil qui vient du rayonnement d'une âme pure, entièrement consacrée à Dieu. Ses yeux clairs d'enfant avaient une sérénité inaltérable et le perpétuel sourire de ses lèvres illuminant tout son franc et bon visage révélait la profondeur des joies trouvées dans la possession d'un bonheur qui n'est point de ce monde.

Je ne me rappelle que vaguement le père prédicateur qui nous prêcha les sermons de la retraite, tandis que je vois toujours le sourire du frère Alix avec qui nous passions nos heures de récréation et tous les moments que nous laissaient libres les exercices religieux. Si je lisais aujourd'hui les exhortations que nous prodiguait à sa manière le bon religieux, j'y découvrirais probablement bien des vérités profondes formulées avec la divine simplicité des paraboles évangéliques, car il excellait dans l'art de nous raconter des histoires, mais rien ne saurait rendre l'accent de conviction qui animait toutes ses paroles et cette attraction religieuse qui émanait de toute sa personne. Quand au matin du grand jour, nous allâmes recevoir la bénédiction de nos maîtres, les bonnes dispositions dont nos âmes se trouvaient remplies étaient en grande partie l'œuvre de l'excellent frère. Qu'il est noble le rôle des éducateurs chargés de préparer les jeunes âmes à l'acte le plus important de leur religion ! et qu'il est facile aussi quand ils le comprennent et savent utiliser les possibilités du moment !

J'ai gardé des cérémonies de la première communion un souvenir profond, digne de la préparation si attentive que j'avais reçue. Mais je me rappelle aussi l'indicible mélancolie qui me saisit le soir, après les vêpres, quand mes parents venus pour la circonstance durent se retirer ! Eh quoi ! il était déjà passé, et si vite, le grand jour tant attendu ! C'est ainsi que l'enfant fait l'apprentissage de la brièveté des joies de la vie. Celle d'un tel jour est du moins au nombre des joies qui ne disparaissent pas tout entières et dans ce qu'elle comporte de vraiment durable et de divin, je ne crois pas lui avoir jamais manqué de fidélité.

Parmi les innombrables grâces que Dieu m'a accordées au cours de mon existence, la première est celle d'avoir reconnu tout enfant et surtout à partir de ce jour de ma première communion, que si Dieu n'est point une simple idée philosophique par laquelle on cherche à expliquer l'énigme du monde, s'il est la suprême Réalité, alors la religion est la seule grande affaire de la vie et toutes les autres choses d'ici bas n'ont plus aucune réelle importance ou plutôt elles n'ont de valeur que dans la mesure où elles concourent aux fins de la religion et sont en harmonie avec elle.

Cette conviction qui devint la mienne à dater de la grande journée que je viens de raconter peut expliquer à mes lecteurs bien des pages qui vont suivre.

III

NEILA

Je me représente malaisément l'état d'âme d'un jeune israélite de nos contrées, élevé dans cette idée fondamentale que le judaïsme n'est, après tout, qu'une religion parmi beaucoup d'autres, mais que cependant, bien qu'elle ne compte dans l'humanité qu'un nombre très restreint d'adeptes, cette religion est la plus parfaite, la seule vraie. Ces pratiques de plus en plus abandonnées, observées en tout cas si incomplètement, si difficilement même par les plus fidèles et dont il se trouve si souvent dans la nécessité de s'affranchir, c'est la loi même de Dieu. Tout cet édifice cultuel qu'il voit se lézarder, s'effriter et tomber pierre à pierre, c'est le Temple de la vérité sur la terre. Et en même temps ce jeune homme s'assimile toute la culture occidentale que le christianisme a si fortement marquée de son empreinte. Il étudie nos classiques, il lit Bossuet, il visi-

le nos cathédrales où palpite encore l'âme croyante du moyen âge. Il se trouve chaque jour en face du grand fait chrétien dont on ne lui a donné aucune explication raisonnable et qui domine et écrase sa petite tradition familiale de toute l'ampleur, de toute la magnificence, de toute l'autorité que lui confère la vénération des peuples. Comment dans de telles conditions sa foi peut-elle demeurer inébranlable ? Aussi le voit-on la plupart du temps délaisser ses propres croyances sans adopter celles des autres.

Pour le jeune chrétien au contraire la persévérance est mise à une moins rude épreuve, surtout quand il est élevé comme je le fus moi-même, dans un milieu où l'on possède l'art de lui éviter soigneusement tout ce qui peut être pour lui prétexte à objections. Le divorce qui s'accuse entre l'Eglise et la société moderne ne saurait lui être entièrement dissimulé, mais on lui fait trouver, dans les enseignements de son catéchisme sur les origines du mal, des raisons suffisantes pour motiver cet apparent désordre.

Jusqu'à ma dix-septième année, je n'ai donc jamais éprouvé le moindre doute sur la divinité de l'Eglise, seule forme logique du christianisme considéré comme la révélation de toute vérité ici-bas. Le désir, qui de bonne heure s'était éveillé en moi, de donner à la sainteté de la doctrine catholique, la signature de ma vie entière, s'affermit de plus en plus sans que personne ait eu besoin de me pousser dans cette voie. La seule allusion que se permit un jour devant moi un reli-

gieux trop peu mystique en vantant les avantages matériels de la carrière ecclésiastique m'en eût plutôt détourné, si j'avais été moins fortement attiré vers le sacerdoce. Mais il fut entendu tacitement avec les miens que j'étais appelé à entrer plus tard au séminaire.

Renan a dit que le vrai signe d'une vocation est l'incapacité absolue de bien faire autre chose. Cette observation est juste et je puis dire que j'étais incontestablement destiné à un ministère religieux, puisque tout ce que j'ai pu faire en dehors de cette carrière-là n'a jamais été pour moi que hors d'œuvre, choses provisoires ou d'importance secondaire auxquelles je ne me plie pas sans difficultés d'adaptation. Et si j'écris aujourd'hui ces pages, c'est sans doute encore dans la secrète intention de servir à mes amis connus et inconnus un sermon de ma façon. Je voudrais seulement qu'il fût pour eux moins ennuyeux que beaucoup d'autres.

Or c'est à l'âge de dix-sept ans que se place pour moi un incident étrange, qui devait exercer sur ma vie entière une influence décisive comme pourront s'en convaincre ceux de mes lecteurs qui suivront jusqu'au bout le déroulement de mon histoire.

Un certain après-midi d'automne, vers la fin des vacances, je passai avec un camarade sur le quai Tilsitt où se trouve la synagogue lyonnaise. Nous avions remarqué que de nombreux magasins étaient demeurés fermés ce jour là. Mon camarade avait entendu dire que c'était la grande fête des juifs et il me proposa

d'entrer dans le temple. Seul, je ne l'eusse jamais fait, car le catholique pieux s'interdit l'accès de tout édifice appartenant à une autre religion; à plus forte raison doit-il s'abstenir d'y assister à aucune cérémonie. La synagogue était absolument remplie. Tous les assistants se tenaient debout et silencieux. J'ai compris plus tard que j'étais arrivé au moment où commençait la prière de *Neïla* du Kippour.

Je veux essayer d'analyser l'impression que je ressentis en contemplant le spectacle qui s'offrit à mes yeux. Elle fut telle que de cet instant unique devait dépendre toute ma vie. Oui, cela peut paraître inexplicable et pourtant c'est un fait que tous mes projets d'avenir en devaient être bouleversés et finalement anéantis du moins sous la forme où je les entrevoyais. J'allais me trouver insensiblement entraîné dans une direction où je n'aurais jamais cru qu'il me fût possible de m'engager. Il n'y eut en moi ni réflexion, ni raisonnement d'aucune sorte et pendant longtemps rien ne devait manifester le changement qui allait se produire dans mon existence. Et cependant tout date de là. Ainsi le voyageur, qui prend à un carrefour une route parallèle à celle qu'il voulait suivre, s'aperçoit après une longue marche qu'il se trouve à une immense distance du point où il pensait aboutir.

Ai-je donc éprouvé en cette mémorable circonstance une intense et décisive sensation religieuse ? En aucune façon. Alphonse de Ratisbonne, mondain et sceptique, resté seul quelques instants dans l'Eglise Sant'Andrea

delle Fratte à Rome en sort converti au catholicisme à la suite d'une mystérieuse vision intérieure. Le musicien juif Hermann, remplaçant un ami comme organiste à un office de vêpres dans une église de Paris, est soudain précipité à genoux au moment de la bénédiction et va devenir le Père Hermann. Nous avons là des faits sur la nature desquels on peut discuter et qui, en tout cas, ne sont pas à proprement parler des conversions de Juifs, mais des conversions d'âmes ayant d'inconscients besoins religieux que l'on n'a point satisfaits : subjuguées, ravies, elles s'abandonnent totalement à la première révélation qui s'offre à elles.

Mais pour une nature religieuse, soumise à une règle habituelle de piété, de semblables émotions peuvent se produire sans amener aucun résultat de ce genre. Moi-même j'ai certainement éprouvé une impression des plus vives, la première fois que j'ai assisté à la prière du vendredi dans une grande mosquée, mais quelque admiration que je professe pour cette grande religion monothéiste, je n'ai jamais eu la moindre velléité d'embrasser l'Islamisme.

Dans le fait que je raconte il y a donc sûrement autre chose. D'ailleurs le culte juif ne produit généralement pas sur le chrétien une émotion religieuse, mais plutôt une sensation d'étrangeté. Tout est trop nouveau pour lui, trop différent des formes, des attitudes auxquelles il est habitué et qui sont liées à ses yeux à l'idée de religion. Ce qu'il goûte le plus d'ordinaire, ce sont précisément les choses empruntées à son

propre milieu et que réprouvent les Juifs traditionalistes : les chants, les orgues, la majesté du service. Ce qui est proprement juif lui échappe. Pour pouvoir découvrir dans le culte israélite traditionnel l'élément d'adoration, il faut au non juif une accoutumance, une véritable initiation ; peut-être même la connaissance de l'hébreu donnant la possibilité de pénétrer le sens des prières est-elle une condition indispensable. Il n'en est donc que plus intéressant de rechercher ce qui a bien pu frapper un jeune catholique introduit tout à coup, sans préparation aucune, dans une assemblée juive, le jour du Kippour, et agir si fortement sur son esprit.

Ce qui se révéla à moi à ce moment-là, ce n'est point la religion juive. Le spectacle offert par cette nombreuse assemblée d'hommes, les épaules couvertes du taled, ressuscita soudain à mes yeux un très lointain passé. Les Hébreux de la Bible de Gustave Doré étaient là, debout, devant moi. Mais deux détails me frappèrent particulièrement tandis que j'observais autour de moi les fidèles penchés sur leurs rituels. Tout d'abord, en voyant le manteau de prière porté uniformément par tous les assistants, je pensai que, d'une certaine manière, ils étaient tous *officiants*. Plusieurs même, vêtus des pieds à la tête du blanc *sarguenès,* étaient disséminés çà et là dans la foule, tout pareils au prêtre qui se tenait au milieu du sanctuaire. En second lieu, il me parut que cette assemblée silencieuse — c'était le moment de la principale prière qui se récite à voix basse

— demeurai dans l'attente de quelque chose qui allait se produire. « Qu'attendent-ils donc ? » demandai-je à mon compagnon.

Ce double aspect sous lequel le judaïsme se manifestait à moi n'avait rien qui pût troubler la foi d'un jeune chrétien : par là se révélaient du moins à moi, ainsi que j'ai pu m'en rendre compte par la suite, deux traits caractéristiques : la forme de sacerdoce collectif, qui est propre au judaïsme de la dispersion, et l'esprit d'attente, de foi en l'avenir, qui imprime à tout son culte un cachet spécial.

En effet, dans le service synagogal, tous les Juifs sont égaux, tous sont prêtres, tous peuvent participer aux fonctions sacrées et même officier au nom de la communauté tout entière, quand ils ont les capacités requises. La dignité qui distingue le *Hakham,* le docteur, le sage, n'est pas un degré de cléricature elle est du domaine de la science, de la piété relevée par la connaissance. Le taled me donna l'intuition de cette particularité du judaïsme qui m'eût échappé, si mon attention n'avait été captivée dès le premier jour par ce spectacle si nouveau pour moi d'une multitude d'hommes en prière couverts de voiles blancs. C'est ainsi que les rites, les symboles constituent souvent un langage plus expressif que les meilleurs discours. Les pratiques qui ont reçu la consécration des siècles nous arrivent toutes chargées des pensées accumulées par les générations croyantes. Elles conservent une poésie,

une puissance d'évocation incomparables ; on peut les supprimer, on ne les remplace pas.

Legs précieux de l'antiquité, le judaïsme n'est cependant pas orienté vers le passé, mais vers l'avenir. Une invincible espérance dans le triomphe final du bien et de la vérité l'a maintenu debout à travers les siècles et le pénètre tout entier. Il attend le Messie. Cette attitude donne une physionomie spéciale à ses croyances séculaires. Toutes les fois que la conscience moderne s'éprend des idées de régénération sociale, toutes les fois qu'elle affirme sa volonté d'édifier la cité future sur les ruines des abus et des injustices, elle est en communion avec l'âme du judaïsme telle qu'elle n'a cessé de vibrer au cours de sa longue histoire. Plus tard je devais comprendre comment les aspirations de résurrection nationale complètent et précisent en Israël cet esprit d'attente, mais dès cette première rencontre, cet esprit s'est révélé à moi dans la silencieuse *amida* du Kippour.

Et c'est ce qui provoqua en moi une autre sensation, bien moins confuse celle-là et qui devait avoir pour moi d'assez rapides conséquences. Qu'on se représente un jeune chrétien élevé dans la conception que l'Ancien Testament n'avait pas d'autre mission que de préparer les voies au Nouveau qui lui a succédé définitivement et que, depuis l'avènement du christianisme, le rôle d'Israël a pris fin. Le Juif ne subsiste plus aujourd'hui que comme témoin, aveugle et impuissant de la vérité des prophètes accomplies contre lui. L'idée que se fait

de lui tout chrétien élevé dans le giron de l'Eglise, c'est celle du Juif errant de la légende: «Marche, marche !» la survivance à travers les siècles porte le signe de son irrémédiable condamnation.

Or, voici que tout à coup Israël m'apparaissait vivant encore de sa vie propre où rien ne révélait plus la déchéance annoncée. Ce judaïsme de la dispersion se montrait à moi comme une collectivité forte et organisée qui, depuis dix-neuf cents ans, en dépit des volontés d'anéantissement conjurées contre elle, a continué d'exister pour des fins qui m'échappaient, mais où mon christianisme ne me semblait pas directement intéressé. Toute ma philosophie de l'histoire religieuse s'en trouvait bouleversée et les trois années de la vie publique de Jésus n'en formaient plus le point central, elles redevenaient un épisode dans l'ensemble. La légitimité de la protestation séculaire du judaïsme refusant de disparaître de la scène du monde se dégageait pour moi de ce premier contact, d'une façon bien vague encore assurément, mais telle cependant que l'impression ressentie ne devait plus jamais s'effacer.

Israël a le droit de vivre encore, Israël vit !, voilà ce que je compris ce jour-là. En disant que ce n'était point la religion juive qui se révéla à moi en cette circonstance, mais le peuple juif lui-même, j'énonce un fait que j'étais peut-être seul à percevoir. En effet pour la plupart de ces hommes qui m'entouraient et chez qui tout témoignait si visiblement à mes yeux d'une autre descendance que la mienne, la notion de leur

raison d'être et de leur rôle historique, de leur résistance et de leur durée était sans doute bien imprécise, inexistante même. Mais néanmoins elle émanait secrètement de l'âme collective de ces Juifs rassemblés. Le souffle de leur race traversait l'enceinte de la synagogue et mon âme à moi en fut pénétrée.

Cher vieux peuple, énigme vivante, et si complexe que ceux qui, dans leur haine coupable, disent de toi toute sorte de mal ont raison tout aussi bien que ceux qui vantent tes vertus, je devais connaître un jour quelques-unes de tes belles âmes, vrais joyaux des temps bibliques, toutes vibrantes encore d'une jeunesse sans cesse renouvelée. Je devais te comprendre et t'aimer au point de te dire avec Ruth, par fidélité à l'appel du Maître des destinées : « Que le Seigneur me traite en sa rigueur si autre chose que la mort me sépare jamais de toi ! » Mais c'est en ce jour de Kippour, à cette heure de Neïla, que mes yeux t'aperçurent pour la première fois et que je sus que tu existais toujours, peuple béni de l'Eternel !

Quand j'étais enfant on me menait parfois rendre visite à une très vieille femme qui avait été une intrépide pélerine : elle avait fait trente trois fois de suite le pélerinage de Jérusalem et elle conservait sur sa cheminée de petits cadres rapportés de Palestine dans lesquels étaient enfermés des fragments de bois d'oliviers et des fleurs desséchées. On me présentait ces cadres précieux et j'y appuyais pieusement mes lèvres d'enfant. J'ignorais alors ce que représentait ce baiser

donné aux fleurs de Terre Sainte et j'ai commencé à l'entrevoir lors de ma première visite à la synagogue. C'était un acte d'inconsciente vénération pour les trésors bibliques qui nous viennent de ce sol sacré, pour la révélation de la sainte Tora, la foi des antiques prophètes, la piété des psaumes, pour tout ce que les Ecritures hébraïques renferment de vital pour l'humanité et que l'Evangile a transmis au monde.

Et c'était aussi l'hommage rendu au peuple de la Bible envers qui les nations se sont montrées si ingrates et qu'elles ont abreuvé de tant de mépris et d'injustice, sans se rappeler qu'elles avaient reçu de lui les trésors de leur révélation, au peuple qui a subsisté malgré tout, réalité toujours vivante conservée pour des fins providentielles, et c'est lui que j'avais sous les yeux ce jour-là.

Le résultat eût-il été le même si, au lieu de pénétrer dans une synagogue, j'avais assisté à quelque grande manifestation de la vie juive, comme celle d'un congrès sioniste, par exemple ? Cela est possible ; néanmoins dans la disposition d'esprit où je me trouvais alors, si l'on tient compte de mon éducation, de mes tendances, il faut bien reconnaître qu'aucun des aspects du judaïsme ne pouvait m'impressionner davantage que sa vitalité religieuse et il n'en est certainement aucun qui traduise d'une façon plus caractéristique le génie séculaire d'Israël et son rôle parmi les nations.

Telles sont donc les impressions que j'emportai de ma visite à la synagogue de Lyon. Et sans doute les

mots sont beaucoup trop précis pour exprimer quelque chose de si confus, de si mystérieux pour moi à ce moment-là. Rien ne devait pendant quelque temps encore traduire au dehors le choc intérieur que j'avais reçu. Mais le germe déposé en moi allait cependant s'affirmer de plus en plus et grandir.

Près de moi, à portée de ma main, j'aperçus un livre de prière abandonné sur une stalle. Je l'ouvris. Les caractères inconnus me firent l'effet d'étranges notes musicales que je regardai curieusement pris soudain du désir de connaître leur secret. Des circonstances en apparence insignifiantes dans l'existence d'un homme ont parfois des conséquences inattendues et décisives. Le fait d'avoir pris à ce moment-là dans mes mains ce livre où je ne pouvais rien comprendre devait avoir une répercussion profonde dans toute ma vie religieuse. Dès le lendemain j'achetai sur les quais une grammaire hébraïque et je me mis seul à l'étude de l'hébreu.

IV

UN VIEUX BOUQUIN

Peu de temps après l'évènement que je viens de raconter, des deuils successifs me laissèrent seul avec une mère tendrement aimée et je poursuivis près d'elle mes études dans des conditions qui me laissaient beaucoup plus de liberté que je n'en aurais eu au collège.

J'en profitai pour continuer l'étude de l'hébreu. Je ne m'accordai aucun repos que je n'eusse appris à lire et bientôt je fus capable de déchiffrer lentement, mais à peu près correctement, les lignes d'un petit psautier de la Société Biblique que j'avais réussi à me procurer d'occasion.

Mais le volume que j'avais acheté intitulé « Etudes hébraïques » ne pouvait me mener bien loin. Je ne saurais indiquer le nom de l'auteur, la page de titre ayant été arrachée au moment de la reliure en même temps que la préface. Le motif de cette mutilation est

assez singulier. L'auteur s'élevait avec véhémence contre la Massore qui a fixé au moyen des points-voyelles la prononciation de la langue sacrée. Il disait dans sa préface : « Le moment est venu de souffler sur ces grains de poussière que les rabbins ont répandus sur les plus belles pages de la Bible ». La méthode de lecture sans points-voyelles qu'il préconisait, l'esprit anti-synagogal et anti-massorétique de cet ouvrage me déplurent et c'est pourquoi je supprimai ces premières pages. La petite grammaire Chabot que je réussis à me procurer me permit d'étudier un hébreu moins fantaisiste et je me livrai avec ardeur à ce travail.

Chose curieuse, c'est le psaume 145 que je choisis pour l'apprendre par cœur, après l'avoir analysé mot à mot en m'aidant du latin. J'ignorais complètement que ce psaume occupait précisément une place d'honneur dans la liturgie juive. Je me vois encore me promenant, le jeudi, dans les jardins des Chartreux, répétant un à un les versets jusqu'à ce que je les susse sans faute et me demandant pourquoi la lettre NOUN manque dans l'ordre alphabétique de ce psaume. Je n'attachais d'ailleurs à cette récitation aucune signification religieuse étrangère aux formes de ma piété coutumière. C'était une simple originalité à laquelle se mêlait peut-être quelque vanité secrète d'être capable de prier autrement que dans la langue de l'Eglise. Renan raconte dans ses souvenirs de jeunesse qu'il se singularisait à Saint Sulpice en récitant en hébreu les psaumes du bréviaire. Je ne crois pas qu'il soit possible

de lire en latin les hymnes de David avec plus de ferveur que je ne les lisais dans la langue originale. Mais ma foi catholique demeurait intacte et l'impression remportée de la synagogue paraissait complètement oubliée. En réalité, elle sommeillait et une découverte faite chez un bouquiniste allait bientôt la réveiller en moi et lui donner une nouvelle précision.

Un jour, dans un panier de livres exposé sur les quais du Rhône, je mis la main sur un tout petit volume, bien vieux et bien méprisé, semblait-il, des chercheurs, car je le trouvai perdu au milieu de méchants bouquins de nulle valeur. Il avait pour titre « Cérémonies et Coutumes qui s'observent aujourd'huy parmy les Juifs, traduites de l'Italien de Léon de Modène, Rabin de Venise » par le sieur de Simonville. Le marchand me le vendit deux francs, à cause, me dit-il, de la gravure sur acier reproduction d'une toile de l'école flamande qu'il porte en frontispice. Il valait pour moi une fortune et davantage. Je l'ai toujours précieusement conservé.

Cet ouvrage imprimé à La Haye, chez Adrian Moetjens en 1682, est dédié à « Monseigneur Bossuet, ancien évêque de Condom, nommé par Sa Majesté à l'évêché de Meaux ». Une note manuscrite tracée à l'encre de Chine au dos de la gravure, avec les caractères et l'orthographe de l'époque, m'apprit que sous le nom de Simonville se déguisait M. Simon « ancien prêtre », qui n'est autre que Richard Simon, le père de la critique biblique,

Dans la préface et dans le supplément de 166 pages ajouté à l'ouvrage de Léon de Modèle, le traducteur témoigne une sympathie toute particulière pour les Juifs et un souci évident de montrer la conformité de leurs principes avec ceux des chrétiens, la pureté de leur morale et la beauté de leur culte. Il fait preuve de connaissances approfondies en ces matières où les prêtres sont en général fort ignorants.

Il faut voir avec quelle habileté il relève l'importance que le judaïsme doit avoir aux yeux des chrétiens. Il y compromet l'aigle de Meaux : « Votre grandeur, lui dit-il, ayant témoigné qu'on ne peut connaître la Religion Chrétienne, qu'on ne soit instruit de celle des Juifs qui en était la figure, j'ay crû, vous étant aussi obligé que je vous le suis, que je devois contribuer à une si noble passion. C'est ce qui m'a engagé, Monseigneur, à faire le choix d'un Rabbin éclairé en ces matières ». Et plus loin : « Car qui connoit à fond comme Votre Grandeur ces matières, Elle, dis-je, qui a cité si judicieusement dans son Traité de l'Histoire Universelle, les plus rares et les plus anciens Ouvrages des Juifs et qui en a tiré avec tant de force d'esprit la vérité des Mystères les plus difficiles de la Religion Chrétienne. Je suis persuadé que si Votre Grandeur a la bonté de me souffrir je seray approuvé de tout le monde ».

Il y a quelque chose de la mordante ironie des Provinciales dans cette hyperbolique dédicace.

Ecoutons le sieur de Simonville parler sérieusement: « Ceux qui ont composé le Nouveau Testament estant Juifs, il est impossible de l'expliquer que par rapport au Judaïsme. La doctrine est presque la même et pour ce qui est des mœurs, le Décalogue est commun entre eux et nous ». Ailleurs : « Pour ce qui est des traditions juives que nostre Seigneur a rejettées, il n'a prétendu combattre que quelques traditions fausses que les Docteurs Juifs avaient ajoûtées aux anciennes, et lorsque ce Sage Maistre nous envoya à la Loy écrite : *scrutamini scripturas,* il ne faut pas s'imaginer qu'il ait voulu nous renvoyer au simple texte de l'Ecriture, mais à ce mesme texte expliqué par les Docteurs qui avaient succédé à Moyse. *Ils sont assis,* dit-il en parlant de ces Docteurs, *sur la chaire de Moyse, gardez et faites ce qu'ils vous diront.* »

L'auteur a soin de nous dire que « les premiers Pères de l'Eglise révèroient le Sabbat comme le dimanche », que les prières des Juifs sont « fort pieuses et diffèrent peu des nostres » et que « les Juifs n'excellent pas seulement en prières, mais encore en charité ». Prétendrait-on leur reprocher leur formalisme ? la valeur qu'ils attachent aux plus minutieuses pratiques ? « Il est vrai, observe le sieur de Simonville, que les Juifs donnent fort à l'extérieur, mais c'est parce que, disent-ils, toutes les actions extérieures ne sont que pour diriger l'intérieur. Ainsi en se lavant les mains, ils pensent à nettoyer leur conscience, en s'abstenant d'animaux impurs à s'empêcher de commettre des crimes et ils

considèrent le principe de l'extérieur comme une application pour l'intérieur ».

Je lus d'un trait cet ouvrage avec un plaisir extraordinaire. Je ne crois pas que jamais lecture m'ait intéressé à ce point-là. Quand je l'eus achevé d'un bout à l'autre, je le recommençai. Les Hébreux de la Bible de Gustave Doré reprenaient vie peu à peu à mes yeux et je leur associais tout naturellement cette fois les fidèles que j'avais vus en prière dans la synagogue. Grâce à Léon de Modène qui me décrivait fidèlement, sans intention apologétique apparente, leurs rites religieux et leur liturgie, leurs usages et les lois qui règlent leur conduite dans ses moindres détails, les Juifs redevenaient pour moi un peuple bien vivant et parfaitement organisé, soumis à une discipline de sagesse assurant leur miraculeuse conservation. Tout le charme familial, toute la poésie de cette existence du ghetto sobrement dessinée par le rabbin de Venise, se peignaient à mon imagination avec une incroyable netteté, non pas comme une découverte nouvelle, mais comme une chose ancienne que j'avais oubliée. Il me semblait avoir toujours connu ce peuple que le judaïsme a marqué d'une si forte empreinte et qui subsiste au milieu des autres sans se mêler à eux « respectueux des lois, soumis au Prince, priant Dieu qu'il le conserve en paix et en joye, que ses desseins réussissent, que ses Etats augmentent et qu'il aime nostre Nation ».

Or il était écrit que tout un ensemble de menues cir-

constances concourrait en vue d'un résultat décidé d'avance. J'avais encore dans ma poche après maintes lectures le petit livre de Léon de Modène quand, parcourant un jour le « Messager Boiteux » de Strasbourg, mes regards tombèrent sur le calendrier israélite imprimé à la suite de l'année chrétienne. J'arrachai la page pour la conserver et l'examiner à loisir. J'appris ainsi quel jour tombait cette année-là le Kippour dont le rabbin de Venise m'avait fait la description et je pris mes dispositions pour retourner à la synagogue. J'y vis cette fois la sortie des Sepharim et j'entendis le tintement des clochettes que je savais être des Hymonin. Je savais aussi de quel passage en faisait lecture dans le rouleau sacré. L'office m'intéressa plus vivement que lors de ma première visite.

J'avais un professeur qui m'aimait beaucoup et pour qui j'éprouvais moi-même un sincère attachement. L'abbé Néel était un excellent prêtre, pieux et doux, mais fermé à tout ce qui était étranger à la théologie. Quand il sut que j'étais retourné à la synagogue, il témoigna une certaine inquiétude. Les prêtres ont une intuition particulière des choses qui peuvent constituer un danger pour la foi. Il me fit venir chez lui certain après-midi et, d'une manière très aimable, m'interrogea longuement sur le judaïsme en affectant une vive curiosité. Je me laissai prendre au piège et fis étalage de ma science comme un collégien qui possède à fond son manuel. Formé à l'école de Léon de Modène, je répondis à toutes les questions avec abondance ; les

cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'hui parmi les Juifs n'avaient plus de secret pour moi.

Quand il eut tiré de moi tout ce qu'il voulait savoir, l'abbé changea de ton ; son visage se rembrunit et il me demanda, chose bien naturelle, de qui je tenais ces renseignements. C'eût été fort simple de fournir la véritable explication et même d'exhiber le petit volume. Mais je réfléchis que si je le montrais, il me serait confisqué et j'y tenais trop pour me résoudre à le perdre. Je balbutiai je ne sais quelle réponse invraisemblable, et le prêtre vit bien que je ne disais pas la vérité. Il devint plus sévère et déclara que, pour être si bien renseigné, il fallait que j'eusse vu quelque rabbin, en quoi il ne se trompait qu'à demi, ajoutant que, dans son zèle pour la religion judaïque, ce rabbin avait sans doute cherché à me détourner du catholicisme. Le bon prêtre, on le voit, se faisait des rabbins une idée à sa façon. Je convins que ceux-ci devaient être sûrement animés du plus ardent esprit de prosélytisme, mais en même temps, je protestai que je n'en avais jamais connu aucun. Je m'entendis reprocher avec force d'oublier que les Juifs avaient crucifié le bon Dieu. J'étais alors sur la défensive et c'est pourquoi je répondis qu'il me paraissait fort improbable que le fait pût être imputé à ceux que j'avais vus et, en ce même instant, pour la première fois se présenta à mon esprit l'absurdité d'une accusation qui, en toute autre circonstance, ne m'eût peut-être aucunement choqué.

L'abbé Néel jugea que ma foi catholique était en péril et il en parla à ma mère qui se montra très alarmée. Or ma foi n'était nullement ébranlée encore, mais il suffisait qu'on éveillât en moi l'idée de cette possibilité pour qu'elle le fût réellement, pour que, du moins, je prisse conscience du changement survenu dans ma conception de l'histoire religieuse. Dans son affection pour moi le digne prêtre crut qu'il devait faire quelque chose pour me prémunir contre le danger qu'il entrevoyait. Il s'avisa alors d'un moyen qui, ainsi qu'on le verra par la suite, devait avoir des conséquences bien différentes que celles qu'il avait espérées.

V

LES ABBÉS LÉMANN

A cette époque vivaient à Lyon deux frères jumeaux, prêtres catholiques d'origine juive, les abbés Joseph et Augustin Lémann. Ils avaient été convertis à la suite d'une grave maladie qu'ils firent ensemble au lycée de Lyon, vers l'âge de dix-huit ans. Les bonnes religieuses qui les soignèrent avec dévouement s'intéressèrent à leur âme et la semence chrétienne que leur sollicitude y jeta trouva un terrain bien préparé. A peine guéris, les deux frères demandèrent le baptême.

Orphelins, ils avaient été élevés par un oncle qui apparemment ne s'était guère préoccupé de leurs besoins spirituels. Ceux qui n'ont rien fait pour transmettre un patrimoine religieux aux jeunes cœurs dont ils ont la charge devraient être les derniers à s'étonner de ces conversions qui, dans de telles conditions, sont parfaitement explicables et même légitimes. L'oncle ne

s'en montra pas moins irrité de la décision des jeunes gens et le quai des Célestins où ils habitaient retentit plus d'une fois du bruit des scènes terribles qu'il leur fit. Ces violences ne changèrent rien à la détermination des deux frères, Quelques années plus tard ils entrèrent au séminaire Saint-Sulpice pour se consacrer au sacerdoce et c'est là qu'ils apprirent l'hébreu. Ils furent toujours d'ailleurs d'assez médiocres hébraïsants.

On remarquait chez les Lémann un singulier contraste. Ces dignes prêtres avaient un type juif extraordinairement accusé et il faut bien le reconnaître, très éloigné de la beauté orientale. Leur originalité de caractère, leurs douces manies, leur attachement mutuel qui rendait impossible pour eux toute séparation même momentanée, les condamnaient à vivre à l'écart. Nommés d'abord vicaires dans une paroisse de Lyon, ils furent bien vite reconnus impropres au service actif et on leur assigna un poste d'aumôniers dans une institution de sourds-muets. C'est là, dans un faubourg de la grande ville, au fond d'une vaste et silencieuse propriété que s'écoula la plus grande partie de leur existence. Ils y vécurent dans une sorte de ghetto spirituel n'ayant que peu de rapports avec leurs confrères du clergé lyonnais qui ne leur témoignaient pas beaucoup de sympathie.

D'autre part, ces Israélites d'origine, auxquels l'étude de l'hébreu avait pourtant ouvert le trésor des Ecritures donnaient dans toutes les mièvreries dévotionnel-

les. Celles-ci semblaient former l'élément essentiel de leur piété.

Cependant quand ils se faisaient entendre dans la chaire catholique où ils étaient assez fréquemment appelés, ils savaient trouver une attitude de noblesse antique. C'étaient alors des orateurs distingués et appréciés. Ils prêchèrent en différentes villes avec un certain succès des stations de carême et des sermons de circonstance. Pour fustiger les attentats de la République contre les droits de l'Eglise, ils empruntaient les accents inspirés d'un Isaïe ou d'un Jérémie. Leur parole nerveuse, vibrante, dont les périodes tombaient majestueusement, leur style imagé tout nourri de citations et de réminiscences bibliques, l'étrangeté même de leur physionomie leur donnaient des allures de prophètes. Ils faisaient sonner très haut leur qualité d'Israélites, de descendants d'Abraham, de représentants authentiques de l'ancien peuple de Dieu. Comme je comprends l'impression qu'ils durent produire plus tard sur le pauvre Paul Loewengard ! C'était la première fois sans doute que ce poète à l'âme inquiète et ardente rencontrait des hommes qui se proclamaient fièrement Juifs et prétendaient avoir voué leur vie exclusivement au salut de leur peuple.

Un désir d'apostolat n'a cessé en effet d'animer les Lémann. Nous en trouvons un exemple significatif dans l'histoire de ce *postulatum* qu'ils présentèrent en 1870 au concile du Vatican. On appelle ainsi une sorte

de vœu écrit et motivé par lequel on sollicite du Comité réuni l'examen de telle ou telle question. Leur but était d'obtenir de la part de l'Eglise auprès du peuple juif une démarche religieuse « une invitation toute paternelle à la très infortunée nation d'Israël ». Nous nous sommes senti la force et la confiance de venir jusqu'à vous, disaient-ils, dans leur supplique aux Pères du Concile, pour implorer votre insigne miséricorde en faveur d'une nation qui est la nôtre, celle des Israélites. »

Le *postulatum* approuvé par Pie IX fut présenté successivement à cinq cent dix Pères du Concile pour recueillir leurs signatures. On se fait difficilement une idée des innombrables démarches que cela suppose et de la patience, de la persévérance que les deux frères y durent apporter. Certains évêques se montraient récalcitrants et comme les Lémann parlaient à l'un d'eux de la place que doivent occuper les Juifs dans le plan divin : « Parbleu ! dit le prélat, je vous voir venir ! Vous songez déjà à nous remplacer ! » Mgr Antonio Colli, évêque d'Alexandrie, qui s'était fait une loi de ne donner aucune signature, demeurait irréductible. A bout d'arguments, les deux frères se jetèrent à ses genoux en lui disant : « Monseigneur, vous ne pouvez refuser de donner votre nom en faveur du peuple qui vous a donné Jésus et Marie ». Le prélat fut ému : « C'est vrai, dit-il, je ne puis refuser. Je ferai une exception en faveur des Israélites ».

Quelques-uns accompagnèrent leur signature de touchantes paroles que les zélés néophytes recueillirent précieusement. Le dernier à signer fut Mgr Donnet, cardinal-archevêque de Bordeaux : « J'aime les Israélites et ils m'aiment, déclara-t-il. Je dirais volontiers comme Mgs de Cheverus, mon prédécesseur, à qui on reprochait ses relations avec les Juifs : Si nous ne devons pas un jour nous rencontrer au ciel, laissez-moi du moins le bonheur de les rencontrer sur la terre ».

La question de l'infaillibilité pontificale ayant absorbé toutes les préoccupations du Concile, le *postulatum* des abbés Lémann fut renvoyé à une autre session. Ces détails montrent du moins les sentiments qui animaient les deux frères et l'on comprendra l'influence qu'ils étaient capables d'exercer sur moi à leur manière lorsque j'entrai en relations avec eux.

C'est en effet à Augustin Lémann que l'abbé Néel, mon professeur jugeant ma foi catholique en péril, crut devoir m'adresser pour effacer de mon esprit toute trace de mon très superficiel contact avec la Synagogue. Il voulut que je le prisse pour le directeur de conscience. Le jour où l'on m'introduisit auprès de lui marqua en réalité une nouvelle étape dans mon évolution religieuse dont les débuts avaient été si singuliers, mais, à mon insu, si définitifs. Ce juif en soutane, qui récitait son rosaire et faisait ses dévotions au Sacré-Cœur allait contre toute attente, bien malgré lui assurément, mais

d'une manière lente et sûre, continuer l'initiation que le rabbin de Venise Léon de Modène, avait commencée en moi.

Il m'accueillit avec la plus grande bonté. Cet homme, dont l'originalité tout hébraïque détonnait si curieusement dans le milieu ecclésiastique lyonnais, possédait au plus haut degré une qualité éminemment juive, *leb tob,* le cœur bon. Il ne prit pas au sérieux les craintes exprimées par mon professeur. Etait-il admissible qu'un jeune catholique pieusement élevé, pût être à un degré quelconque attiré par la Synagogue ? L'excellent prêtre ne vit que l'invraisemblance de cette supposition et la possibilité de faire servir au développement de ma foi catholique mon goût pour les études religieuses.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que ses connaissances en fait de judaïsme s'arrêtaient à la destruction du second Temple. Il ignorait à peu près tout des intéressants détails que m'avait fournis Léon de Modène. Toute l'histoire juive post-biblique se résumait pour lui dans l'action néfaste exercée, selon lui, par le Talmud à l'égard duquel il professait une haine sacrée. Il était évident qu'il n'avait jamais navigué lui-même sur cette vaste mer ; lorsqu'il parlait des dangereux écueils qu'on y rencontre, c'était uniquement sur le témoignage suspect des apologistes chrétiens. « Sans le Talmud, répétait-il, — et cette réflexion contient un aveu implicite qui mérite d'être retenu — sans le Tal-

mud, il y a longtemps que tous les Juifs seraient convertis. »

Autant dire qu'ils n'existeraient plus, et je ne manquai pas de lui demander comment il se faisait que l'Eglise, si respectueuse des rites particuliers des divers peuples, cherchât à confondre les Israélites dans la foule des Latins en les dépouillant de toute caractéristique religieuse. L'objection ne laissait pas d'être embarrassante pour un Juif qui demeurait si fier des prérogatives de sa race : « Je ne doute pas, me répondait l'abbé Lémann, que la messe ne se célèbre un jour en hébreu à Jérusalem, mais aujourd'hui nous n'avons pas le choix, il nous faut abandonner les ténèbres de l'aveuglement judaïque pour la grande lumière de Rome ».

Ce qui me troubla d'abord chez M. Augustin Lémann, ce furent les pratiques de dévotion qu'il me recommandait. Je tenais de ma mère une piété sérieuse, raisonnable, éloignée de ces fades surérogations qui ont poussé comme des plantes parasitaires sur le trône vénérable du catholicisme. Ce que j'aimais par dessus tout, c'étaient les offices dignement célébrés, la belle liturgie, les psaumes. En d'autres temps, on eût sûrement trouvé chez moi comme chez ma mère une teinte de jansénisme. Toutes ces formes de piété vers lesquelles me poussait mon nouveau directeur de conscience, au lieu de m'attacher plus fortement à l'Eglise comme il l'espérait, commencèrent à éveiller en moi

l'esprit critique, puisqu'elles m'incitaient à faire la distinction entre ce que j'avais l'obligation de pratiquer et ce que je pouvais négliger en bonne conscience. Or quand l'esprit critique est une fois éveillé, il ne tarde pas à trouver matière à s'exercer et c'est ce qui devait arriver pour moi.

L'Abbé Augustin Lémann était professeur d'Ecriture Sainte et d'hébreu aux Facultés catholiques de Lyon. Il m'offrit de m'admettre à son cours que fréquentaient une vingtaine de séminaristes. Je fus enchanté de la proposition et le jeune laïque s'y distingua dès les premières leçons pour la lecture de l'hébreu dont mes voisins décomposaient péniblement les syllabes. J'articulais les *'het'* et les *'aïn'* d'une manière qui les étonnait.

Nous traduisions les Psaumes des montées *Chirê hamma'aloth* et je crois bien que de ces montées-là nous ne sommes jamais redescendus. Cependant le professeur interrompit une fois cette étude, peut-être tout spécialement à mon intention. Ce fut pour traduire le VIIe chapitre d'Isaïe. On sait que ce chapitre contient un verset sur lequel les exégètes édifient le dogme catholique de l'enfantement virginal du Messie : « C'est pourquoi le Seigneur lui-même nous donnera un signe signe. Voici : la *'alma* concevra et enfantera un fils et elle l'appellera *'Immanouel'*, Dieu avec nous ». Les chrétiens voient dans ce passage une prophétie relative à la Vierge Marie, d'après l'explication qu'en a

faite l'Evangile selon Saint-Matthieu (1,23). On comprend donc qu'ils s'attachent à démontrer que le mot *'alma* signifie vierge et n'a pas d'autre sens. Le fait qu'il y a en hébreu un autre mot, *betoula,* qui a cette signification-là sans contestation possible, ne les arrête nullement et M. Lémann étudia successivement avec nous les cinq ou six passages bibliques où ce mot *'alma* se trouve employé. Parmi ces versets, il en est au moins un qui semble fournir une démonstration absolument contraire à celle que nous recherchions, mais je vis, pour la première fois, que les théologiens se soucient peu de l'évidence, quand il s'agit d'une aussi glorieuse vérité que la virginité de Marie. M. Lémann avait bâti patiemment sur cette question-là un monument de subtilités, du haut duquel il triomphait, souriant derrière ses lunettes.

Outre que ce point d'exégèse me paraissait plutôt choquant, j'étais déconcerté de voir que l'édifice doctrinal de la véritable Eglise était lié à un problème de ce genre et reposait en somme sur une base aussi fragile : l'interprétation douteuse d'un mot hébreu. Je le fus bien davantage quand, ayant relu tout le chapitre, je constatai en m'aidant du contexte qu'il s'agit manifestement pour le prophète d'un événement contemporain et non point d'un fait qui ne devait se produire que sept siècles plus tard.

Je me mis alors à étudier les autres textes prophétiques le plus souvent allégués à l'appui du dogme chré-

tien : l'allusion au sceptre de Juda dans la bénédiction de Jacob mourant, la prophétie des soixante-dix semaines dans Daniel, la description de l'homme de douleur dans le LIIIe chapitre d'Isaïe, les célèbres versets du psaume XXII à propos desquels on accuse de faux les Massorètes, enfin les différents passages cités par l'évangéliste saint Matthieu en ces termes : « Ceci arriva afin que s'accomplit ce qui avait été annoncé par le prophète... » Il m'apparut clairement que le sens donné à ces différents textes est forcé, arbitraire, tout conventionnel. Lus en français ils avaient encore parfois à mes yeux une vague tournure catholique, mais en hébreu ils signifiaient tout autre chose.

Le résultat le plus clair de ce travail d'exégèse fut de m'amener à reconnaître que les Juifs avaient de bonnes raisons de ne point embrasser le christianisme sur la production de preuves scripturaires aussi inconsistantes. Mes croyances chrétiennes dans la valeur des prophéties bibliques concernant l'avènement du Messie en la personne de Jésus, avènement annoncé dans tous ses détails, me disait-on, par les prophètes hébreux, reçurent ainsi un coup décisif dont elles ne devaient plus se relever. Ce changement s'opéra en moi sans que j'eusse à soutenir une de ces luttes qui accompagnent généralement les crises d'âme. Je n'avais nullement l'impression que je perdais ma foi catholique, mais au contraire que celle-ci s'épurait et devenait plus conforme à la religion qui fut historiquement celle de Jésus.

Telle fut en effet la forme, d'ailleurs passagère, que prit à ce moment-là mon christianisme et M. Lémann, qui rappelait toujours avec orgueil ses origines, contribuait, sans le savoir, à me faire évoluer dans ce sens. C'est ainsi qu'il me demanda de l'accompagner le soir du 8 décembre jour de l'Immaculée-Conception. Il n'y a que Lyon, la ville de Marie, pour organiser en l'honneur d'une abstraction théologique une fête de lumière comme celle de cette soirée-là. Tandis que la basilique de Fourvière s'embrase de mille feux sur sa colline comme une forteresse aérienne, et que partout les fenêtres s'illuminent à la gloire de la Vierge, dessinant féériquement les contours gracieux des deux fleuves, les commerçants, les israélites comme les autres, sous le resplendissement de leurs rampes lumineuses, étalent leurs plus riches expositions, afin que les curiosités profanes de la foule qui se presse dans les rues y trouvent également leur compte.

Nous frayant péniblement une issue hors de la place Bellecour aux façades étincelantes nous parvînmes à gagner le quai Tilsitt sur la rive gauche de la Saône, au pied de Fourvière. Seul l'immeuble synagogal en bordure sur ce quai faisait tache sombre au milieu des illuminations générales et M. Lémann s'arrêta contemplant d'un côté le trou noir de la synagogue et de l'autre la colline où la basilique se dressait au milieu des feux de Bengale, telle une magnifique apparition. « Et dire, murmura-t-il avec cette intonation solennelle

que sa voix prenait en chaire, et dire que c'est une Juive qu'ils fêtent ainsi ! ».

Pourquoi des faits importants disparaissent-ils souvent de notre mémoire sans laisser de traces, tandis que de petits détails insignifiants en apparence, des mots très simples occasionnellement prononcés, certaines inflexions de voix, certains regards se gravent dans notre esprit pour n'en plus jamais sortir ? Le fait est que j'entends encore M. Lémann formulant cette banale réflexion tandis qu'il contemplait avec des yeux ravis la féérie de lumière en l'honneur de l'Immaculée-Conception.

L'idée des origines juives du christianisme à laquelle les chrétiens ne s'arrêtent généralement pas, se présenta de nouveau vivement à mon esprit et en même temps le contraste entre l'obscurité où restait plongée la synagogue et les illuminations environnantes prit à mes yeux une valeur de symbole. L'abbé Augustin Lémann ne cessait de me répéter que le judaïsme est divin — jusqu'au Talmud exclusivement — que Judaïsme et Christianisme sont deux phases, deux étapes d'une seule et même religion. Or ces deux formes ne se succédant pas, mais se juxtaposant et coexistant désormais en état d'opposition entre elles, il y a quelque apparence de logique que les représentants authentiques de la première aient raison contre ceux de la seconde sur les points controversés.

Bientôt ce Juif, qui se donnait tant de peine pour identifier la *'alma* d'Isaïe avec la Vierge Marie des chrétiens et qui demeurait si fier que celle-ci fut une fille d'Israël, finit par me donner une sensation de rupture d'équilibre, non pas parce qu'usant du droit de toute conscience il avait embrassé la croyance de son choix mais parce qu'appartenant par sa race par ses attaches ancestrales à une plus ancienne tradition, il semblait par droit de naissance appelé à une autre destinée.

Pour le Kippour suivant, je retournai à la synagogue et, cette fois, avec un *mahzor,* rituel des prières, que j'avais fait venir de Paris.

VI

LES TEFILLIN

Nous ne nous rendons pas toujours compte des modifications que subissent nos idées et nos croyances. Tout un travail s'opère en nous dont nous n'avons généralement pas conscience et il faut une circonstance inattendue et déterminante pour que nous réalisions l'étendue des changements survenus à notre insu dans notre monde intérieur. Ceux qui chercheraient dans ce récit le témoignage d'une sorte d'illumination soudaine qui, de la profession de foi catholique, m'aurait fait passer à l'acceptation sans réserve de la doctrine juive, n'y trouveront rien de semblable. Il y a eu, à vrai dire, une heure dans ma vie et je la décrirai plus loin où je me suis senti réellement et définitivement converti, mais non point par le passage d'une religion à une autre, et cette conversion-là n'est survenue que plus tard, après bien des luttes, des hésitations, des retours

en arrière, après toute une série de lentes fluctuations morales.

On peut citer sans doute des exemples de conversions instantanées qui introduisent en un clin d'œil l'âme humaine dans une région de paix et de certitude toute nouvelle. Mais dans ces cas exceptionnels eux-mêmes, qui dira les influences secrètes qui ont été graduellement à l'œuvre pour amener enfin l'explosion capable de rompre l'équilibre antérieur ? Paul de Tarse est terrassé sur le chemin de Damas, mais en nous relatant cette conversion extraordinaire, l'écrivain ne nous renseigne point sur les impressions du converti depuis le jour où, assistant en témoin muet à la lapidation d'Etienne, il avait gardé, pendant l'exécution, les vêtements du supplicié. Je crois pour ma part qu'il y a dans toute conversion féconde en fruits d'ordre moral une intervention directe de Dieu, mais cela n'exclut pas que cette préparation progressive et le plus souvent inconsciente qui rend ensuite possible le passage à une nouvelle vie, car le domaine spirituel a ses lois comme l'ordre de la nature. Une métamorphose religieuse n'est miraculeuse pour nous que parce que ses raisons profondes nous échappent.

Mes lecteurs se tromperaient donc si, en me voyant retourner pour la troisième fois à la synagogue le jour du Kippour, ils s'imaginaient que c'en était fait désormais de la foi catholique de mes jeunes années. J'en étais encore à subir, mais en ne la percevant encore

que bien confusément, l'attraction qu'exerçait sur moi l'antique religion d'Israël avec laquelle mon âme était entrée en contact et M. Augustin Lémann continuait à avoir en moi, non seulement un élève qui lui faisait honneur, mais encore un pénitent docile à ses directions spirituelles.

Je veux cependant livrer à mes lecteurs et amis inconnus un grand secret et je leur laisse le soin d'en tirer eux-mêmes la leçon qui s'en dégage. Dans cet attrait que le judaïsme avait pour moi, je crois pouvoir leur indiquer, sinon la cause initiale, du moins l'instrument qui en prolongea la durée et rendit possible les changements que devait subir ensuite ma foi religieuse. C'est l'hébreu.

Oui, à cette époque de ma vie, la doctrine juive m'était encore trop peu connue pour pouvoir déterminer en moi une conviction bien profonde. Ce que j'en avais appris me venait uniquement par le canal de l'Ancien Testament et là, l'influence de l'Eglise qui me l'avait enseigné en imprimant à toute l'histoire du peuple juif son interprétation figurative de l'avènement messianique, s'imposait toujours à mon esprit, malgré les points de détail sur lesquels je m'étais exercé à la critiquer.

Je puis donc supposer que ma curiosité religieuse une fois satisfaite, mes rapports avec la Synagogue n'auraient eu aucune suite sérieuse. Je me serais lassé d'assister à des offices où le manque de tenue contras-

tait fâcheusement avec mes habitudes d'enfance. Encouragé par mes maîtres, j'aurais fini par entrer au séminaire, pour lequel ma vocation s'était dessinée de bonne heure, ou bien, si j'avais renoncé à la prêtrise, je serais aujourd'hui notaire dans quelque commune du Lyonnais, catholique plus ou moins tiède, comme tant d'autres, gardant une respectueuse déférence pour les commandements de l'Eglise et donnant ma voix aux élections au candidat conservateur contre le représentant des idées avancées. Mais l'hébreu était là. L'hébreu exerçait en moi une sorte de fascination et ce fut lui qui décida tout.

D'autres que moi ont connu ce charme indéfinissable que possède la langue de la Bible ; comme moi ils ont senti le parfum mystique qu'exhalent ces textes vénérables, semblables à l'arôme subtil des fleurs desséchées entre les feuillets des vieux livres. Sous les syllabes hébraïques à la cadence sonore quelque chose de l'âme d'Israël arrivait jusqu'à moi. Un passage biblique, un lambeau de prière du rituel que je parvenais à traduire me parlaient du judaïsme d'une manière bien plus pénétrante et plus dangereuse pour ma foi native que tous les propos savants qu'aurait pu me tenir, avec les meilleurs intentions du monde un israélite instruit et convaincu. Quand j'ouvrais mon psautier, les mots avaient pour moi un sens, une valeur d'émotion religieuse que je ne retrouvais plus ni en français, ni en latin.

Un jour que j'étais à la synagogue, m'efforçant non sans peine de me retrouver dans mon *mahzor*, mon voisin me dit à brûle-pourpoint : « Vous faites semblant de lire, car vous n'êtes pas juif, cela se voit ». Pour toute réponse et sans m'offenser de cette observations discourtoise, je lus au malappris une ligne de mon rituel et lui en donnai la traduction. Il s'en montra grandement surpris : « C'est extraordinaire, dit-il, j'aurais parié que vous n'étiez pas juif. Et vous pouvez traduire ! Vous en savez plus que moi. » Je fus intérieurement flatté de cette réponse et l'idée que la connaissance de l'hébreu me rendait dans une certaine mesure plus juif que mon interlocuteur me fut singulièrement agréable.

Si l'abbé Lémann avait été psychologue, il eût compris l'influence que l'hébreu pouvait exercer sur moi et au lieu de m'en faciliter l'étude, il m'aurait interdit l'accès de son cours aux Facultés catholiques. En favorisant mon goût pour les études hébraïques, il alla sans s'en douter à l'encontre du but qu'il se proposait. Il me fournit même une fois l'occasion de faire une sorte de profession publique du judaïsme.

Voici comment la chose advint. Notre professeur amena un beau matin à son cours un jeune Syrien, israélite d'origine converti par les jésuites de Beyrouth et entré dans les ordres et, pour lui montrer les progrès de ses élèves, il demanda à chacun d'eux de lire, ou de réciter quelques versets en hébreu. Quand vint mon

tour je récitai le premier paragraphe du *Chema*. Un petit enfant juif en eût fait autant mais dans ce milieu de séminaristes hébraïsants, ce texte n'était pas connu et me valut des félicitations du maître. Le visiteur étranger fut probablement le seul à s'étonner du choix que j'avais fait et de l'idée qui m'était venue d'apprendre ce passage par cœur. Quant à M. Lémann, telles étaient sa candeur et son ignorance de la religion juive, qu'il ne vit dans cette récitation qu'une preuve de mes dispositions pour les études sacrées, il les loua fort et me dit à la fin de la leçon que, devenu prêtre, je ferai un excellent professeur d'hébreu. C'est ainsi que par toute une série de circonstances et d'impressions fugitives mais réitérées la Providence m'acheminait vers la route où elle me destinait à marcher.

Ce fut aussi l'hébreu qui détermina la crise décisive de cette période de mon évolution religieuse. J'ai dit quelle forme sérieuse avait revêtue de bonne heure ma piété catholique. C'est au collège seulement que j'avais fait connaissance avec certaines pratiques de dévotion. Je ne sais plus si ma mère me fit porter tout enfant scapulaires ou médailles. Cependant après avoir relu un jour dans mon Léon de Modène la description des *tefillin* (phylactères que le Juif porte au front et à la main gauche pendant la prière du matin), le désir me vint de me confectionner quelque chose de semblable. Je copiai avec le plus grand soin, en belle écriture carrée ce même texte du *Chema* et je l'enfermai

dans de petits sachets que je pris l'habitude de porter sur moi. Il m'est impossible de me rendre compte exactement du sens que j'attachais à l'adoption d'un tel objet de piété. Peut-être me semblait-il qu'un usage qui avait sans doute régné dans la primitive Eglise de Jérusalem, devait être particulièrement vénérable pour un chrétien hébraïsant. Toujours est-il que le fait ainsi raconté prend une importance qu'il n'avait vraisemblablement pas en réalité et la suite prouve bien que je n'étais pas encore aussi détaché de mon christianisme qu'un tel acte ne le laisserait supposer. Il arriva que ma mère découvrit mes phylactères improvisés et la peine qu'elle en éprouva fut le trait de lumière qui vint jeter sur mon état d'âme singulier et complexe un jour inattendu.

Lorsque, deux ans auparavant, l'abbé Néel avait fait part à ma mère de ses craintes à mon sujet, M. Lémann avec son bienveillant optimisme avait promptement dissipé l'inquiétude qu'elle en avait conçue, mais la découverte de mes *tefillin* lui porta un coup terrible. Elle crut non seulement que les appréhensions de mon professeur étaient fondées et que j'avais perdu la foi, mais encore que je m'étais secrètement converti au judaïsme. Son angoisse fut si poignante qu'elle ne put se contenir ; elle fondit en larmes et les reproches qu'elle m'adressa au milieu de ses sanglots trahissaient le plus violent désespoir.

Ce spectacle me bouleversa. Tout s'effondrait en moi

à la pensée que j'avais pu causer une telle douleur à ma mère et je ne crois pas avoir jamais souffert dans ma vie comme à cette minute là. Bien des années plus tard, lorsque cette mère tant aimée me quitta, après avoir fait, pieusement résignée, le sacrifice de sa vie, uniquement préoccupée du désir de m'épargner le déchirement des derniers adieux, mon chagrin fut immense, mais ma propre foi qui était à l'unisson de sa religieuse confiance y répandit alors un arc-en-ciel de sérénité, tandis que l'idée de lui avoir infligé, par ma faute une telle affliction, me désola moi-même d'une façon inexprimable. Il n'est rien que je n'eusse été prêt à faire pour sécher ses pleurs. Je me jetai à son cou, je lui jurai qu'elle se trompait, que j'étais toujours catholique, que rien ne me séparerait jamais d'elle et que j'allais brûler à l'instant tout ce qui pouvait lui paraître suspect.

Le chagrin profond que je témoignais ramena le calme dans son esprit. Elle sécha ses larmes et avec la même force d'âme que Monique, mère d'Augustin, elle commença à me parler de la façon la plus raisonnable. « Mon enfant, me dit-elle, tu es à l'âge où la foi des jeunes gens subit généralement une crise, mais tu en sortiras vainqueur, si tu suis mes conseils. Tout ce que je te demande, c'est de continuer à prier chaque jour, de m'accompagner à la messe le dimanche et de chercher à acquérir une connaissance plus approfondie de la doctrine catholique. Tu serais impardonnable de

ne point faire pour garder la foi chrétienne au moins autant que tu as fait pour t'exposer à la perdre. »

Ces paroles de ma mère firent sur moi une profonde impression. J'en compris toute la sagesse et il me sembla qu'à cette heure-là Dieu lui-même me faisait connaître sa volonté. Je promis de me conformer à tout ce qui m'était demandé. Mes sachets-*Tefillin* furent brûlés sur le champ, mais, chose extraordinaire, ma mère ne fit pas subir le même sort au petit volume de Léon de Modène, ni à mon livre de prière hébreu et elle ne songea pas davantage à exiger de moi l'engagement de ne plus retourner à la synagogue. Je ne puis m'empêcher de voir dans cette circonstance une nouvelle preuve que toutes choses ont été providentiellement arrangées en vue d'un résultat déterminé.

L'abbé Néel, mis au courant de ce qui s'était passé, approuva pleinement les dispositions prises par ma mère. Il me mit entre les mains les quatre volumes des *Etudes Philosophiques sur le christianisme* d'Auguste Nicolas et il fut convenu que j'en entreprendrais une étude sérieuse. On ne m'interdit pas de continuer à fréquenter le cours d'Ecriture sainte et d'hébreu aux Facultés catholiques, mais comme la direction spirituelle de M. Lémann ne semblait pas avoir donné des fruits satisfaisants, l'abbé Néel me choisit un autre confesseur en la personne d'un père dominicain auprès de qui il me conduisit lui-même.

Le R. P. Henri offrait avec mon précédent directeur

de conscience le plus frappant contraste. La tête fine ornée d'une couronne de beaux cheveux taillés selon la règle de Saint Dominique avait cette expression de majesté et de douceur que donne l'habitude d'une profonde vie intérieure. Par son accueil affectueux, il m'inspira tout de suite confiance. Il ne s'attarda pas à me démontrer la vérité des prophéties messianiques. Sa direction fut toute morale et empreinte d'une souplesse qui dénotait une grande pratique des âmes. Pour raffermir ma foi catholique, il me laissa libre d'étudier l'Ancien et le Nouveau Testament et tous ouvrages susceptibles de m'en faciliter l'intelligence à la seule condition de lui faire part des doutes qui pourraient me venir et des difficultés que je rencontrerais. Cette façon de comprendre mes besoins du moment flatta ma vanité de jeune homme et je me mis avec ardeur à l'étude. Le R. P. Henri m'a laissé une impression de piété sérieuse et de science spirituelle consommée. Je le voyais chaque semaine avec un réel plaisir qui n'avait plus rien de la sensation d'étrangeté que j'éprouvais au contact de M. Lémann. Celui-ci ne s'étonna nullement des dispositions nouvelles qui avaient été prises et ne me demanda pas une seule fois pour quelle raison j'avais fait choix d'un nouveau directeur. Le catholique jouit d'ailleurs à cet égard de la plus absolue liberté et personne ne s'immisce jamais dans une question de ce genre qui ne relève que de sa propre conscience.

Je puis dire que la direction du Père Henri a été pour moi des plus profitables et cependant c'est cet homme de Dieu, qui avait le très sincère désir de m'initier aux splendeurs de la foi catholique, c'est ce saint religieux dont l'âme n'était que charité, qui me fit entrevoir un jour, par une simple réponse, à quels excès peut aboutir l'absolutisme dogmatique. Comme je causais avec le dominicain de l'ordre de destruction complète donné aux Hébreux au sujet des Cananéens d'après le texte du Deutéronome je lui dis que puisque le Nouveau Testament nous apporte une nouvelle révélation, puisque le Dieu d'Amour y prend la place du Dieu de vengeance, j'avais peine à comprendre qu'en pays chrétiens tant de Juifs et hérétiques aient été envoyés au supplice au temps de l'Inquisition : « Ah ! mon fils, me dit le pieux religieux, les yeux levés au ciel avec un accent de ferveur, que n'en a-t-on brûlé davantage ! »

Cette parole, qui sans doute exprimait le zèle ardent du dominicain pour la pureté de la foi, ne faisait que traduire d'une façon saisissante un état d'âme qui n'est pas propre à la religion du Père Henri. Les parents juifs qui maudissent leur enfant parce qu'il contracte un mariage mixte ou parce que, pour obéir à sa conscience, il embrasse une autre croyance religieuse, s'inspirent, si étrangers qu'ils soient au dogmatisme, du même esprit sectaire. Je demeurai stupéfié. Se pouvait-il que la religion véritable entretint de tels sentiments ?

Je compris instinctivement qu'une telle intolérance n
pouvait être l'expression d'une vérité sans mélang
et des doutes se réveillèrent en moi ce jour-là.

Ils, ne devaient pas tarder à se préciser par l'entré
en scène d'un autre personnage qui, vers la mêm
époque joua également un rôle important dans mo
évolution religieuse.

Dans un humble réduit, au rez-de-chaussée de l
maison que nous habitions à Lyon, vivait une sort
de philosophe aux allures bizarres, homme d'un seu
livre : la Bible, dont les versets fournissaient à se
propos sentencieux des citations toujours appropriée
Le père Stachlin était un Suisse, du canton de Thurgo
vie, de profession simple savetier. Intéressé par le
idées originales de cet excellent homme, je demanda
à ma mère l'autorisation de le faire monter chez nou
le soir, pour me donner des leçons d'allemand. Il m
corrigeait de longues traductions que je lui soumetta
et je m'exerçais à la conversation. Quand je sus qu'
était protestant, j'entrepris incontinent de le convert
au catholicisme et la religion fut le thème habituel d
nos entretiens. Mais mon Thurgovien était un adve
saire redoutable et sa connaissance approfondie de
Bible lui donnait sur moi une supériorité dont j'éta
humilié ! Lorsque je me trouvais embarrassé pour r
pondre à ses objections, je changeais de sujet m
réservant intérieurement de chercher des explicatio
complémentaires auprès du R.P. Henri et plus d'u

fois les arguments du dominicain me servirent à réfuter les attaques du père Stachlim contre les dogmes de l'Eglise.

Ces controverses amicales auxquelles je prenais un vif intérêt me furent fort utiles, car en opposant l'une à l'autre les deux grandes conceptions chrétiennes, celle de l'orthodoxie catholique et celle de la Réforme qui était entièrement nouvelle pour moi, puisque je n'en connaissais que ce que l'ouvrage d'Auguste Nicolas m'en avait appris, cette étude contribua à me faire sentir les côtés faibles de la situation présente du christianisme, selon la propre parole de l'Evangile : « Toute maison divisée contre elle-même n'offre aucune garantie de durée. »

Cependant je m'enquis auprès du philosophe chrétien de la communion à laquelle il appartenait. Il me répétait souvent qu'il était fils de l'Eglise universelle, mais cette confession de foi fièrement dressée contre celle du catholicisme ne satisfaisait point ma curiosité. L'idée d'une Eglise invisible, embrassant mystiquement tous les vrais disciples de Jésus, m'était trop étrangère à cette époque-là pour que je pusse la saisir telle qu'elle m'était présentée par mon savetier protestant. J'insistai auprès de lui pour qu'il me fît connaître l'église qu'il fréquentait et il s'offrit aussitôt de m'y conduire. Ma mère, sachant que le R.P. Henri encourageait mes efforts de conversion auprès du père Stachlin, me permit d'accompagner un soir celui-ci à une

réunion qu'il m'avait annoncée comme particulièrement intéressante. Elle crut sans doute, que, pour que ma foi catholique se consolidât, il n'était pas mauvais que je connusse de près les dissidents. Ce raisonnement était celui d'une catholique éclairée, dont aucun doute sur la divinité de l'Eglise n'avait jamais effleuré la pensée, et il se trouva juste, à cela près que le catholicisme auquel je devais finalement aboutir, n'était pas à proprement parler celui des définitions théologiques; c'était celui que son âme d'admirable chrétienne pressentait par delà toutes les barrières ecclésiastiques séparant les croyants.

VII

L'APPEL DU SALUT

Je me rendis donc un soir avec le père Stachlim à la réunion dont il m'avait parlé. C'était dans un coin sordide de la Guillotière, l'immense faubourg lyonnais, au milieu d'une population qui faisait songer aux quartiers de Londres où Dickens a situé les pires aventures de son Oliver Twist. Nous pénétrâmes dans une salle basse garnie de bancs qui se remplirent peu à peu d'une foule bruyante. Des oriflammes, des pancartes portant des versets bibliques décoraient les murailles et le fond était occupé par une estrade où prirent place des hommes en jerseys rouges, des femmes coiffées de singuliers chapeaux, des gens munis de cornets à piston, de tambourins, d'accordéons, le tout formant le spectacle le plus étrange et pour moi le moins religieux qui se puisse imaginer.

C'était une salle de l'Armée du Salut. La Maréchale Booth, devenue par son mariage la commissaire Booth-Ribborn, avait fondé en diverses villes de France des centres semblables d'activité évangélique et celui de Lyon était prospère en ce temps-là.

La réunion commença ; les cantiques, prières improvisées, allocutions se succédèrent en la forme accoutumée, et cette scène déroutait à tel point mes notions sur les qualités requises pour un service religieux que je ne saurais décrire mon étonnement. Je trouvais bien à cette assemblée une vague ressemblance avec les missions organisées occasionnellement dans les paroisses catholiques et où les cantiques populaires occupent aussi une grande place, mais là tout est discipliné et on y sent la puissance d'une institution séculaire qui peut exciter la ferveur, mais qui sait toujours la contenir dans des limites raisonnables. Ici au contraire, tout me paraissait désordonné et les expressions même employées par ces fidèles enthousiastes étaient aussi nouvelles pour moi que leurs manifestations exubérantes. Le « Sang du Christ » en particulier, dont ils parlaient tous avec insistance, résonnait à mon oreille comme un mot d'une langue étrangère dont le sens m'échappait. Cependant il y avait dans toute cette foule un tel entrain et, malgré certains détails d'un goût discutable, tout y respirait si bien la sincérité et le contentement intérieur que je me sentis gagné peu à peu par l'impression de religion, vivante qui se dégageait de cet ensemble.

Les « témoignages » surtout m'intéressaient vivement. Un à un les gens de l'estrade se levèrent ; hommes, femmes, jeunes gens, tous firent alternativement une sorte de confession publique et personnelle racontant à l'auditoire attentif comment ils avaient été convertis, non pas à une secte, disaient-ils, non pas à un crédo religieux, mais au Christ lui-même qui les avaient « sauvés ». Tous donnaient en effet dans ce récit de leur propre expérience une note identique, celle de délivrance et d'apaisement. L'un avait été affranchi de la peur de la mort qui l'oppressait autrefois, l'autre des doutes qui avaient torturé son esprit ; un troisième, qui avait été pendant de longues années le jouet de passions tyranniques, se déclarait libéré moralement et pourvu d'une force de résistance contre le mal vainement cherchée jadis dans ses bonnes résolutions ; d'autres enfin, qui avaient longtemps erré dans la vie sans but, sans idéal, affirmaient avoir découvert la raison d'être de leur existence et la source d'une joie intérieure sans cesse renouvelée.

Tous ces témoignages étaient donnés dans le langage le plus familier et c'est leur simplicité même qui faisait leur éloquence. Chacun présentait son expérience individuelle, non pas comme la conséquence de l'adhésion à une religion nouvelle, mais comme l'expression de la véritable vie chrétienne dont le principe était à chercher dans la foi elle-même et non dans une formule rituélique quelconque. L'idée que tous, quelle que

fût d'ailleurs l'Eglise de leur naissance et sans qu'ils eussent à l'abandonner pour en embrasser une autre, pouvaient atteindre le même résultat spirituel donnait à tous ces récits de conversion une valeur singulière et me révélait à moi-même un aspect de la religion que je n'avais pas encore entrevu jusqu'alors.

La scène qui se déroula à la fin de cette réunion fut plus frappante encore. Les « officiers » se mirent à adresser à l'auditoire de vibrants appels, suppliant les pécheurs de faire un retour sérieux sur eux-mêmes, de se donner à Jésus et de manifester publiquement leur volonté de changer de vie en s'avançant au « banc des pénitents ». Plusieurs personnes répondirent à cette pressante invitation et tandis que les nouveaux convertis s'agenouillaient au pied de l'estrade, entourés aussitôt de salutistes qui venaient leur prodiguer leurs exhortations, les fidèles en uniforme se répandaient dans la salle à la recherche d'autres âmes à gagner au Christ. Comme si je craignais d'être à mon tour l'objet de ces sollicitations ferventes, j'exprimai à mon compagnon le désir de partir sans attendre la fin de la réunion et je quittai la salle dans un tout autre état d'esprit que je n'y étais entré.

Je racontai à ma mère le spectacle auquel j'avais assisté et je la décidai, après bien des hésitations, à faire, elle aussi, connaissance avec l'Armée du Salut. Elle vint avec moi à plusieurs réunions et notre philosophe protestant put triompher à loisir en la voyant

suivre comme moi les cantiques dans les petits recueils que nous avions achetés. Bien qu'elle ne laissât pas de faire des réserves sur la pureté de la doctrine que l'on prêchait dans ces assemblées, son âme était néanmoins trop religieuse pour ne pas admirer l'accent de conviction qui régnait chez ces soldats de l'Evangile.

C'est dans ces réunions salutistes que, pour la première fois, il me fut donné de comprendre la force que peut communiquer une foi absolue. L'incident mérite d'être raconté.

La salle avait été envahie ce jour-là par une foule d'étudiants et de curieux disposés à tourner tout en dérision beaucoup plus qu'à écouter les allocutions et les témoignages. Les chants se succédèrent entrecoupés de cris et de ricanements mais quand l'officier présidant la réunion voulut prendre la parole, ce fut en vain qu'il réclama le silence ; les interruptions couvrirent sa voix tumultueusement. Plusieurs prédicateurs, hommes et femmes, essayèrent tour à tour de se faire entendre de cette foule surexcitée ; tous leurs efforts furent inutiles et le vacarme augmenta dans la salle au point que, pour rétablir l'ordre, on parla d'aller quérir les agents. Je n'oublierai jamais la scène qui suivit. Sur un signe du président, une officière s'avança au milieu de l'estrade. Elle était mince et pâle et apparaissait comme l'image de la faiblesse désarmée en face de la brutalité insolente. Et tout d'abord elle ne parla point, se contentant de regarder l'assistance

avec un calme qui commandait le respect. Puis elle se mit à chanter d'une voix douce et triste ; le bruit cessa peu à peu et bientôt toute l'assistance fut suspendue à ses lèvres. On eût dit que cette voix arrivait d'un monde de pureté et de lumière offrant le plus saisissant contraste avec la grossièreté de l'auditoire. Elle chantait :

Ta voix, Jésus, est si douce à mon âme !
Oh ! je veux l'entendre toujours...

Mais le miracle fut, que le cantique achevé, elle put délivrer son message de pénitente et de réconciliation dans le silence le plus absolu. La foule était conquise. Une atmosphère de recueillement inattendu s'était établie dans la salle. Cette femme qui parlait n'avait pourtant ni science, ni talent et toute son éloquence provenait uniquement de sa foi profonde et de son ardent désir de faire passer quelque chose de ses convictions dans son auditoire, mais une telle impression de puissance spirituelle rayonnait de toute sa personne que les esprits les plus légers en avaient eux-mêmes subi l'ascendant.

Ces réunions de l'Armée du Salut vinrent ajouter ainsi à mes connaissances religieuses une notion entièrement nouvelle. En face du majestueux édifice catholique avec ses dogmes et ses sacrements ou du judaïsme aux multiples pratiques auquel m'avait initié Léon de Modène, la croyance salutiste frappait par sa simplicité même. Ce n'était plus une religion aux formes immuables que j'avais devant moi, mais une vie qui

puisait son inspiration dans une relation directe avec la Puissance éternelle. Il est vrai que cette vie se fondait sur une doctrine parfaitement définie et, à tout prendre, d'une largeur très contestable, celle du salut opéré par la foi aux mérites de la mort de Jésus, mais la nature de cette foi corrigeait le rigorisme de la formule : c'était le renoncement à la volonté propre, le don du cœur, la confiance totale.

Je pus croire un instant que j'avais découvert la vérité fondamentale du christianisme telle qu'elle fut prêchée jadis dans les campagnes de Galilée. Plus tard j'ai compris que c'est fausser entièrement la perspective de l'histoire que de prétendre ramener toute la doctrine chrétienne aux humbles débuts de la prédication évangélique ; c'est ce que Loisy a magistralement démontré à Harnack. Il n'en est pas moins vrai que le jeune chrétien que j'étais saisit à ce moment-là l'élément essentiel de la vie religieuse ; c'est alors en effet que ma croissance spirituelle atteignit le point décisif où l'âme passe de la croyance enseignée et passivement acceptée à la foi personnelle, à ce que l'on peut nommer la majorité religieuse ; un rite de l'Eglise peut l'accompagner, en consacrer le principe, il ne saurait la remplacer.

Les impressions que je subis au cours de ces réunions furent si profondes que je me trouvai un jour moi-même au nombre des conquêtes pour lesquelles nos salutistes faisaient monter des actions de grâces

vers le Ciel. Un soir, en l'absence de ma mère, quand retentit l'appel adressé aux pécheurs, je fus au nombre de ceux qui s'approchèrent du banc des pénitents. Il me serait difficile d'expliquer exactement à quelle impulsion secrète j'obéis à cette minute-là, mais je sais que j'agis avec tout le sérieux et toute la piété dont j'étais capable. Des salutistes m'entourèrent aussitôt pour prier avec moi et me prodiguer leurs conseils. Que me dirent-ils ? Je n'en ai gardé aucun souvenir, mais j'avais la sensation que je venais d'accomplir un pas d'une importance capitale. De retour chez moi je racontai à ma mère ce qui s'était passé ; je lui dis que j'éprouvais un bonheur tout nouveau, que je comprenais mieux qu'auparavant le devoir de servir Dieu et le privilège de le pouvoir faire avec un esprit libéré de toute inquiétude et qu'en un mot j'avais saisi la foi chrétienne dans toute sa profondeur. Elle me vit si sincère, qu'elle ne m'adressa aucun reproche ; elle me répondit en m'embrassant que rien ne pouvait la réjouir davantage que de voir son fils prendre au sérieux la religion, mais qu'elle me conjurait seulement de ne pas oublier ma qualité de catholique et de demeurer fidèle aux promesses que je lui avais faites.

Si le R.P. Henri était intervenu à ce moment-là, il est certain qu'il m'eût tenu un tout autre langage, mais, par un singulier concours de circonstances, comme si la Providence avait voulu me laisser le champ libre pour étudier ce nouvel aspect du christianisme qui se

révélait à moi, il arriva que mon dominicain dut quitter Lyon pour Poitiers en sorte que je me trouvais privé de directeur de conscience. Ce fut à M. Lémann que je m'adressai de nouveau pour la confession pascale qui suivit ma conversion salutiste, mais je me gardai bien de le mettre au courant de ce qui m'était arrivé, sachant qu'il n'en aurait rien pu comprendre. Je me bornai à lui demander un jour négligemment ce qu'il pensait de l'Armée du Salut et je me souviens fort bien de la réponse qu'il me fit : « Ce sont là, me dit-il, de faux prophètes auxquels peut s'appliquer la parole de Zacharie : « Vous êtes indignes de vivre, car vous proférez des mensonges au nom du Seigneur ».

Or j'étais moi-même à cette époque au nombre de ces « prophètes de mensonge », car les salutistes profitant de mes bonnes dispositions n'avaient pas manqué de m'enrôler dans leurs rangs ? Je portais leur uniforme aux réunions et je faisais partie des brigades qui, le dimanche, allaient vendre le journal *En Avant !* dans les cafés. Nous y récoltions beaucoup d'injures et fort peu d'encouragements, mais nous avions le cœur léger, car il était tout rempli de cette douce illusion de faire quelque chose d'utile pour le salut du monde. L'idée de souffrir pour le Seigneur nous faisait supporter allégrement les grossières plaisanteries avec lesquelles on accueillait en ce temps-là l'apparition des képis salutistes et maintenant encore il m'arrive de songer avec une certaine douceur à cette période de

ma jeunesse, car une œuvre nous est d'autant plus chère que nous y mettons beaucoup de nous-même et une bénédiction est attachée à tout acte de renoncement accompli par amour du prochain.

Cependant, la grande faiblesse de l'Armée du Salut, c'est que, pour garder ceux qu'elle gagne à ses doctrines, elle est privée des ressources que possède une Eglise organisée. Fondée sur le principe des « réveils » anglo-saxons qui, par les moyens les plus impressionnants, tendent à produire des conversions en inculquant fortement dans les âmes le sentiment du péché et la foi en la Puissance régénératrice qui peut nous en affranchir, elle est incapable d'entretenir et de développer chez ses adeptes la vie spirituelle dont elle a fait épanouir en eux le premier germe. C'est un fait que la plupart de ses convertis vont grossir les rangs des autres communions chrétiennes. Son but est essentiellement d'arracher le pécheur au joug des passions ou à l'indifférence coupable dans laquelle il vit à l'égard de la religion et de faire ensuite de lui un instrument de salut pour les autres. Elle ne garde dans ses rangs que les convertis qu'elle finit par prendre tout entiers pour faire d'eux à leur tour des missionnaires du salut.

Il est donc logique qu'elle cherche à pousser dans cette voie ceux de ses adeptes dont la conversion paraît offrir de sérieuses garanties de solidité. Le « banc des pénitents » qu'ils ont pris pour tremplin d'une nouvelle

vie leur est alors présenté comme la providentielle préparation à l'« Ecole militaire » où elle forme ses futurs officiers. C'est ainsi que l'on ne tarda pas à agir avec moi. Le jour vint où l'on plaça devant ma conscience l'obligation de donner aux autres ce que j'avais reçu et de me consacrer dans ce but au service de Dieu dans l'Armée du Salut. Pour comprendre ce qui arrive, il ne faut pas perdre de vue que cette exhortation s'adressait à un jeune homme qui de bonne heure avait songé à devenir prêtre et qui ne s'était pas orienté dans la vie en dehors de la vocation religieuse.

Mes lecteurs penseront sans doute que nous voilà bien loin de notre point de départ, je veux dire de cette soirée de *Neïla* où pour la première fois, j'avais vu Israël vivre de sa vie religieuse. Cependant l'hébreu m'était toujours aussi cher. M. Augustin Lémann avait coutume de dire en riant que, pour bien le connaître, il faut l'oublier sept fois et sept fois le reprendre, mais loin de m'autoriser de cette plaisanterie pour en négliger l'étude, je m'étais fait une règle de lui consacrer chaque jour quelques minutes et je continuais à ajouter un psaume hébreu et quelques fragments du rituel à mes prières quotidiennes.

Un rapprochement s'était établi dans ma pensée entre ma première visite à la synagogue et ma rencontre inattendue avec l'Armée du Salut — les deux faits s'étaient produits à trois ans d'intervalle presque à la même date — et dans le temps que je prenais publi-

quement rang parmi les convertis salutistes, je me trouvais en réalité beaucoup moins éloigné du judaïsme que l'on ne serait tenté de le supposer en ne considérant que les faits en eux-mêmes. C'est ce que démontrera la suite de ce récit.

VIII

LA PAROLE ÉVANGÉLIQUE

Que serait-il arrivé si je n'avais jamais connu le christianisme que sous l'unique forme de la religion de ma naissance, bien qu'elle puisse être à juste titre considérée comme la plus complète, et si, plus tard, sous l'impression de certaines déviations que j'aurais cru y découvrir à côté des éléments purement juifs qu'elle a conservés et développés, j'avais embrassé le judaïsme ? On aurait pu m'objecter que mon éloignement de la foi chrétienne était dû à une méconnaissance de ses véritables principes. En effet, si important que soit le rôle joué par l'Eglise catholique, elle ne représente que la moitié de la chrétienté et, dans les communions protestantes, le christianisme continue à vivre sur des bases qui ne sont pas précisément celles de Rome. Un examen approfondi de la doctrine chrétienne ne

doit donc pas négliger ces données de la foi des dissidents et c'est cette étude que mon contact avec l'Armée du Salut me permit de faire d'une manière bien plus instructive que dans les livres.

Tandis que dans le catholicisme le principe de l'autorité de l'Eglise règle toute la vie religieuse des fidèles et tempère par ses modifications et interprétations, la lettre de l'Evangile dans ce qu'elle a, semble-t-il de trop absolu et d'incompatible souvent avec les besoins d'une société humaine qui veut vivre et durer, le protestantisme au contraire, qui ne reconnaît d'autre règle que la parole évangélique elle-même, est obligé d'extraire de celle-ci ses principes constructifs, de leur subordonner toute la vie du chrétien et de juger, d'après ces prémisses, tout le développement ultérieur du christianisme. En fait, la plupart des confessions qui se réclament de la Réforme du XVIe siècle, ne se conforment pas à ce principe fondamental et n'arrivent pas à éliminer entièrement l'élément ecclésiastique, parce que les nécessités d'adaptation, le jeu des lois historiques sont plus forts que la logique elle-même. Il est bien évident, en outre que la personne de Jésus, qui est le centre, l'âme de la foi chrétienne, ne peut être retrouvée et connue que par la tradition, c'est-à-dire, par l'Eglise, et c'est ainsi que, malgré tout et par une inévitable inconséquence, le protestantisme n'est pas parvenu dans son ensemble à séparer complètement Jésus de son œuvre historique ; c'est ainsi qu'il garde

les cadres d'une Eglise organisée au lieu d'abandonner les âmes à l'action directive et personnelle du Seigneur. Il n'a pu subsister comme religion que parce qu'il a conservé un certain enseignement doctrinal et des pratiques communes formant le lien extérieur nécessaire de la collectivité.

On conçoit donc tout l'intérêt que l'étude du principe protestant présente pour une âme chrétienne qui tend à remonter vers les pures origines de sa foi et, par un heureux concours de circonstances, je me trouvais précisément en rapports étroits avec l'une des formes assurément les plus logiques, en même temps que les plus vivantes du protestantisme, les plus dégagées en tout cas de l'organisation ecclésiastique, de l'enseignement théologique et du culte sacramentel, l'âme chrétienne se trouvant là en présence de l'objet même de sa foi après suppression de tous les intermédiaires. A ce point de vue là, l'Armée du Salut est certainement plus protestante qu'aucune Eglise de la Réforme. William Booth, son fondateur, homme d'une remarquable intelligence, s'est défendu de vouloir créer une secte nouvelle. Aussi s'est-il bien gardé d'imposer à ses convertis aucune croyance spéciale, ni aucun rite particulier, le baptême et la communion même ne jouant aucun rôle dans la vie religieuse de son armée. L'œuvre qu'il créait, affranchie de tout ordre ecclésiastique et de tout dogmatisme, devait devenir dans sa pensée le terrain de rencontre des chrétiens des diverses Egli-

ses groupés dans un commun effort de régénération religieuse et sociale. Cet aspect avait quelque chose de séduisant pour un catholique comme moi à qui l'on ne demandait pas l'abandon de ses préférences religieuses et c'est ce qui explique également que l'âme si pieuse de ma mère ait pu me voir sans inquiétude, peut-être même avec une certaine satisfaction, m'éprendre d'un beau zèle pour l'armée du salut, au moment où elle avait redouté pour moi l'influence occulte et autrement dangereuse du judaïsme.

En réalité le large principe salutiste permettant d'accueillir les chrétiens de toutes dénominations n'est qu'un leurre, introduit de bonne foi sans doute, mais qui recouvre, comme partout ailleurs dans le protestantisme, cet esprit de secte que l'on déclarait formellement vouloir exclure. L'idée protestante fondamentale, l'individualisme, ne s'épanouit là que pour se concrétiser en un dogme essentiel. L'âme dit-on est mise directement en présence de Jésus, mais comment le saisira-t-on ce Jésus qu'on ne voit ni ne touche et qui n'est plus, comme dans l'Eglise une forme vivante agissant par le moyen de la hiérarchie et des sacrements ? Elle le saisira par le dogme dont tous les novateurs protestants depuis Luther ont fait le levier de leur réforme : la justification par la foi aux mérites de la passion et de la mort du Christ substitué mystiquement au pécheur. La justification opérée sera d'autant plus complète que la foi en cette doctrine sera plus

vivante et ainsi l'individualisme aboutit à l'illuminisme qui a toujours été, dans les pays protestants à la base des réveils religieux.

L'âme justifiée, ou pour employer le langage salutiste, sauvée de la condamnation dont l'Evangile de Saint Marc menace les incroyants, ne peut vivre et se sanctifier que par l'obéissance absolue aux préceptes de Jésus devenu son souverain Maître et il peut arriver ainsi, il est même dans l'ordre des choses normales que telle ou telle parole évangélique prenne, sous l'empire de cette doctrine, un caractère si absolu, si impératif que la possibilité de demeurer sauvé dépende à son tour de la soumission sans réserve à la direction que cette parole doit imprimer à l'existence tout entière.

Je n'oublierai jamais le jour où l'Evangile fut présenté de cette manière solennelle à ma conscience. J'avais accompagné dans une visite à une pauvre famille d'ouvriers une officière supérieure de passage à Lyon. Son zèle ardent, son mysticisme rayonnant, son détachement absolu des choses de ce monde étaient une prédication constante plus éloquente que ses discours. A genoux dans un humble réduit, la salutiste avait prié à haute voix avec une entraînante ferveur pour la conversion du chef de famille qui demeurait rebelle à toutes les sollicitations. En sortant et tout animée encore par la chaleur de son apostolat elle me dit : « Voyez comme les âmes se perdent ! Qu'atten-

dez-vous pour voler à leur secours ? Vous en avez le devoir, c'est pour cela que le Christ vous a appelé. Votre place est à l'École Militaire de l'Armée du Salut. »

Je répondis que c'était impossible, car ma mère n'avait que moi seul au monde et je ne pouvais m'arrêter un instant à l'idée de me séparer d'elle pour mener la vie de missionnaire salutiste.

L'officière me regarda bien en face et reprit : « Jésus a dit : Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs ne peut être mon disciple. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple. Et Christ dit encore : Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume des cieux. »

C'est Saint Luc (XIV. 26) qui, en employant l'expression haïr son père et sa mère etc., donne une forme paradoxale à une maxime justifiée peut-être dans une circonstance déterminée, mais qu'il serait contraire à la morale évangélique de prendre dans un sens absolu. Saint Mathieu (X. 37) dit simplement : Celui qui aime plus que moi. Mais je n'étais pas en état à ce moment-là de faire la moindre critique des textes dont on accablait ainsi ma conscience. Ces paroles entrèrent dans mon âme comme une flèche et détruisirent en un instant la paix qui depuis quelque temps était mon partage. Ainsi qu'il arrive inévitablement lorsque l'âme est

livrée à ses propres inspirations, sans frein, ni discipline et sans le contrôle salutaire d'une traduction sûre, d'une sage direction, cette simple citation de l'Evangile prit à mes yeux une importance suprême et toute ma vie spirituelle se trouva comme suspendue à l'interprétation personnelle que j'allais lui donner.

J'essayai de lutter pendant plusieurs jours, mais c'en était fait du bonheur religieux que je goûtais précédemment. Plus de prière fervente, plus de certitude apaisante et lumineuse, le doute était entré en moi et y engendrait une sécheresse, un dégoût insurmontable. Toutes les réalités divines étaient désormais pour moi dans cette parole que j'avais entendue et il me semblait qu'en cherchant à me soustraire à son autorité j'entrais en révolte contre Dieu même en me fermant pour toujours les portes du salut. La lecture de l'Evangile ne faisait qu'augmenter mon trouble intérieur, car tous ses enseignements s'effaçaient devant ces versets auxquels l'officière avait donné un sens si direct et si incisif : « Celui qui voudra sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi et de l'Evangile la sauvera ».

S'il s'était agi d'une idée propre à l'Armée du Salut et étrangère à l'essence même de l'Evangile, elle n'aurait pu, même sous l'empire d'une passagère exaltation, détruire ainsi mon équilibre moral. Pour produire chez moi un tel état d'âme il fallait au contraire que cette idée puisât sa force dans un des traits principaux du

christianisme primitif. Et en effet elle se retrouve dans toutes les communions chrétiennes. Les cloîtres catholiques et les presbytères des missions étrangères perdus au milieu des populations païennes et souvent hostiles, sont remplis d'âmes qui un jour ont entendu l'appel irrésistible du Maître les mettant en demeure de tout quitter pour le suivre. Et ce n'est pas impunément que, tout enfant, j'avais parcouru les annales des Missions catholiques, m'initiant ainsi à cette conception du Royaume de Dieu auquel on ne peut avoir accès que par le renoncement absolu.

Décidé à tout faire pour retrouver la paix perdue, je fis part enfin à ma mère des sentiments qui m'agitaient et j'ajoutai que le désir éprouvé précédemment de devenir prêtre pouvait recevoir de façon bien plus simple et plus immédiate, sa réalisation dans une consécration complète à l'œuvre de l'Armée du Salut. On s'imagine aisément que ma mère n'accueillit pas sans de vives protestations de telles ouvertures de ma part. Cependant le chagrin qu'elle manifesta ne ressemblait en rien au désespoir dont j'avais été témoin, quelques mois auparavant, au moment de la découverte de mes *tefillin.* Sa principale objection fut que Dieu proportionnait nos devoirs à nos capacités physiques et que mon état de santé ne me permettait pas d'entreprendre la vie aventureuse et toute de privations des missionnaires salutistes. Elle me le fit signifier plus catégoriquement encore par notre médecin ; celui-ci, instruit

par elle de mes projets me peignit sous les couleurs les plus sombres les dangers auxquels je m'exposais. Mais dans les dispositions religieuses où je me trouvais, de quel poids pouvait peser un certificat médical en face d'un commandement de l'Evangile ? Mon besoin d'immolation chrétienne s'en trouvait fortifié.

Je représentai à ma mère que nos prêtres, nos religieuses se trouvaient souvent placés en présence des mêmes obligations morales et devaient sacrifier à Dieu leurs affections les plus chères. Elle en convint, mais me répondit que leur vie ne pouvait se comparer à celle des officiers salutistes louable sans doute, mais imparfaite comme toute activité spirituelle dépensée hors de la véritable Eglise. L'abbé Néel, consulté par elle, ne manqua pas de lui dire qu'elle avait été gravement imprudente en autorisant mes fréquentations à l'Armée du Salut et que je ne pouvais aller plus loin sans tomber dans l'hérésie formelle et condamnable. Pour m'éloigner d'un milieu dangereux il suggéra l'idée d'une retraite de quelques jours à la Grande Chartreuse. Un tel projet était de nature à me séduire. C'était le premier voyage que je faisais seul, et je sentis qu'en me consacrant pendant une semaine, dans un complet isolement à la prière et à la méditation, j'allais accomplir un acte qui aurait pour moi une capitale importance.

J'ai pu regretter par la suite bien des mouvements

irréfléchis, mais c'est d'un cœur pleinement rassuré que je songe à la confiance qui me faisait attendre, à ce moment-là, d'un solennel tête-à-tête avec Dieu, la lumière dont j'avais besoin.

IX

A LA GRANDE CHARTREUSE

Je fis à pied le trajet de Voiron à la Grande Chartreuse. Cette plongée soudaine dans une nature splendide m'enchantait et je ne me lassais pas d'admirer les beautés de ce paysage grandiose que je contemplais pour la première fois. A mi-chemin, je m'assis sous les arbres et prenant mon psautier hébreu, je lus à haute voix quelques pages. Il me semblait que les vieux chants d'Israël s'harmonisaient avec l'air des montagnes, le grondement du torrent dans la vallée et cette douce lumière qui m'arrivait du ciel filtrant à travers le sombre feuillage. « Que tes œuvres sont belles, Seigneur, Tu les as toutes faites avec sagesse ! » Sans le savoir, je communiais alors, au-dessus de toutes les divisions humaines avec toutes les âmes unies dans la religion éternelle, dans la confession de ces vérités essentielles qui leur donnent la vie.

Arrivé au monastère, je reçus pour résidence, comme tous les voyageurs désireux d'y passer la nuit, une cellule froide et nue avec une couchette encastrée dans la muraille comme un cercueil dans sa niche funéraire et je descendis au réfectoire commun pour le repas du soir.

Mes voisins de table étaient des prêtres italiens qui me parurent apporter dans ce cloître l'insouciance de joyeux touristes plutôt que les graves préoccupations convenant à des retraitants. Je ne liai point conversation avec eux et me retirai promptement pour vaquer à la prière dans ma petite cellule. Sur le prie-Dieu un livre était posé, mais ce manuel d'exercices spirituels me causa la même impression de médiocrité que les pratiques dévotionnelles jadis recommandées par le bon abbé Lémann. Je fermai le livre pour reprendre ces psaumes où j'avais déjà puisé si souvent de pures inspirations religieuses. « Pourquoi t'affliger, ô mon âme et gémir au-dedans de moi ? Espère en Dieu, car je le louerai encore. Il est mon salut et mon Dieu ». La mystérieuse puissance de vie qui se révèle dans la nature n'est-elle pas l'image de cette vie divine où l'âme inquiète peut toujours puiser, comme à une source intarissable, lumière et consolation ? Je ne doutais point que Dieu ne me fît sentir sa présence au cours de cette retraite pour m'orienter vers une décision conforme à sa volonté.

Dans la nuit le frère veilleur vint frapper à ma porte

quelques minutes avant l'heure des Matines et je me rendis à la tribune ouverte aux étrangers pour l'assistance aux offices conventuels.

Dans l'ombre du chœur, toute parfumée d'encens et où la veilleuse perpétuelle jetait seule sa vacillante lueur, les moines, un à un, prirent place, leurs petites lampes éclairant par moments leurs blanches silhouettes pour se cacher ensuite, laissant la chapelle plongée dans une obscurité presque complète. Les voix s'élevaient, lentes et graves, déroulant sur un mode austère les prières de la liturgie de Saint-Bruno et c'étaient, sous le vêtement emprunté à la langue latine, ces mêmes accents d'adoration, de confiance et d'espoir que les psaumes hébreux ont jeté dans notre monde de doute et de souffrance. Après les mièvres exhortations du petit manuel mis à la disposition du retraitant, l'Eglise, étonnant contraste de banalité et de sublime grandeur, à l'image de notre humanité elle-même, priait avec l'antique Israël et le rythme majestueux des trois nocturnes, avec leurs leçons, leurs répons, leurs courts intervalles de silence, rejetait dans un lointain presque irréel le souvenir des bruyants cantiques salutistes auxquels l'avant-veille encore j'avais mêlé ma voix. Je me sentais à cette heure fils de la grande et vieille Eglise et prêt à en accepter docilement les directions.

Le lendemain matin, après la grand'messe, je me fis inscrire comme retraitant et l'on me désigna le père

confesseur auquel je devais m'adresser. Je le vis pour la première fois dans l'après-midi de ce même jour. C'était un ascète très digne, mais distant, qui n'avait rien de l'onction pénétrante du Père Henri. Il se borna à me prescrire les exercices de piété préparatoires à ma confession générale et je m'y livrai durant les deux jours qui suivirent avec une scrupuleuse attention, assistant régulièrement aux offices de jour et de nuit à la chapelle et ne m'interrompant que pour faire une promenade d'une heure dans l'immense forêt qui entoure le monastère.

La confession que j'allais faire devait être un récit détaillé et aussi exact que possible de ma vie et des diverses phases religieuses par lesquelles j'avais passé jusqu'au jour où s'était posée devant ma conscience l'angoissante question qui avait été pour moi le motif déterminant de cette retraite à la Chartreuse. J'attendais de ces confidences faites au ministre de Dieu instruit par la solitude du cloître, loin de tous les soucis terrestres, une aide certaine pour mon âme. J'étais humble et confiant comme il sied au vrai pénitent, un peu troublé seulement par la gravité de l'acte que j'accomplissais et la perspective des conséquences importantes qu'il devait entraîner.

Le moment venu, à genoux aux pieds du chartreux, je commençai ma confession et je dus la continuer et l'achever sans qu'aucune question me fût posée et vînt me faciliter la tâche. Enfin, gêné par ce silence du

confesseur, qui me semblait lourd de sévères admonestations, je regardai le moine et j'aperçus ses yeux calmes et scrutateurs fixés sur moi. Ils ne trahissaient ni surprise, ni reproche Aucun sentiment particulier ne se peignait sur ce visage figé dans l'immobilité du détachement de toutes choses, mais je sentis, avec quelle acuité soudaine ! je sentis qu'il n'y avait pas là une âme se penchant sur la mienne pour y verser les salutaires conseils, mais une intelligence froide, lucide, qui me jugeait d'après les règles communes de l'ordinaire bon sens et qui ne découvrait dans toute mon histoire qu'une suite de contradictions déconcertantes et d'incohérentes fluctuations religieuses. Je me rends parfaitement compte qu'aujourd'hui encore plusieurs de mes lecteurs ont quelque peine à me suivre ; ils saisissent mal sans doute le fil conducteur des événements de ma vie. Mais le chartreux qui m'écoutait n'était-il pas préparé à découvrir, sous les étrangetés de cette confession, la trame réelle du drame intérieur que je lui racontais ? Peut-être eût-il fallu pour cela qu'il pût s'élever au-dessus des dogmes particuliers et des divisions ecclésiastiques, jusqu'à la pure région de la religion absolue qu'entrevoyait déjà mon âme, plus catholique en un sens que la sienne, du moins j'en juge ainsi aujourd'hui, tandis quil était le représentant d'un système rigide, sublimisé par les disciplines du cloître, mais qui ne lui permettait d'admettre, ni même de

concevoir aucun rapprochement possible avec ce qu'il considérait comme l'erreur.

L'impression que m'avait faite la synagogue et le judaïsme de Léon de Modène, mes velléités de sacerdoce catholique, mes rapports avec l'Armée du Salut et l'idée de prendre place parmi ses missionnaires, tout cela lui parut si inexplicable, qu'il y crut voir sans doute l'indice d'un esprit mal équilibré. Il se leva et me dit : « Vous êtes venu chercher un conseil ; je vous le donne. Vous ne vous trouvez nullement dans les conditions voulues pour faire utilement une retraite dans cette maison ». Et comme s'il craignait que ma présence prolongée au couvent pût avoir des inconvénients, il ajouta : « Vous avez une voiture pour Grenoble tout à l'heure ; partez sans retard, c'est le meilleur parti que vous ayez à prendre ».

C'est ainsi que le moine me congédia et je ne puis songer à le blâmer de l'apparente incompréhension qu'il manifesta à mon égard. Peut-être n'ai-je point su me faire comprendre ; peut-être manqua-t-il quelque chose, non pas à mon récit qui fut entièrement sincère, mais à l'exposé du secours que j'étais venu chercher. Toujours est-il que pendant quelques minutes il tint moralement en son pouvoir le jeune pénitent qui venait de lui ouvrir son âme. Il eût pu faire de moi ce qu'il aurait voulu et me pousser définitivement cette fois vers le séminaire. Il ne fit rien, parce que chez lui la froide raison ne laissa aucune place au mouvement

du cœur ou plutôt il fit exactement le contraire de ce que pouvait attendre de lui ceux qui m'avaient envoyé. Il me rejeta directement sous l'influence du solennel avertissement donné par l'officier salutiste : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, il ne peut être mon disciple ».

Puisque l'Eglise de ma naissance dont j'étais venu chercher la direction en toute filiale soumission, n'avait pas d'interprétation nouvelle à me donner de la parole évangélique, j'obéirais à l'impulsion première. La lumière que je cherchais pour m'éclairer dans mon incertitude venait de m'être donnée par le silence même du moine. Malgré les recommandations de ce dernier, je prolongeai de quelques heures mon séjour à la Chartreuse. Je ne partis que le lendemain matin, bien décidé à signer ma demande d'admission à l'Ecole militaire de l'Armée du Salut.

A mon retour à Lyon, ma mère accueillit ma résolution avec autant de surprise que de tristesse, incapable de s'expliquer comment cette retraite à la Chartreuse avait pu produire en moi un résultat si inattendu. Je n'étais pas majeur ; elle pouvait donc, usant de son autorité, s'opposer à l'exécution de mon dessein. Elle n'en fit rien et j'admire la sagesse de sa conduite; l'expérience que je voulais tenter devait m'instruire elle-même plus sûrement que les meilleurs conseils. Dans le calme apparent avec lequel elle s'occupa des

préparatifs de mon départ, bien que son âme fût déchirée comme la mienne à la pensée de la séparation prochaine, il y avait probablement l'implicite assurance que cette phase nouvelle de mon évolution religieuse serait de courte durée et me serait en fin de compte salutaire. Elle ne se trompait pas.

X

LE CHRIST SANS ÉGLISE

Je partis pour Paris avec quelques officiers et futurs élèves et installé à l'école du quai de Valmy, je me trouvai lancé dans une existence agitée qui ne ressemblait en rien à la préparation du missionnaire que j'avais rêvée. Quel frappant contraste avec le recueillement du cloître isolé au fond des forêts que cette fièvre religieuse, ces bruyantes prières, ces chants désordonnés au milieu desquels j'étais jeté dans le tumulte de Paris ! On m'assigna de menues besognes domestiques qui auraient pu me paraître rebutantes si, façonné par la discipline catholique, je n'avais été prêt à accepter les plus humbles tâches. Cependant pour soutenir mon courage et compenser la douleur que j'éprouvais à me sentir éloigné de ma mère dans des conditions qui étaient pour elle une cause de profond chagrin, il aurait fallu qu'une vie spirituelle profonde et développée

par une formation sage et éclairée fortifiât mes dispositions personnelles. Or, dans ce milieu salutiste, cette vie, cette formation faisaient défaut, « l'école » ne comportait aucun enseignement.

Hors du cadre des réunions auxquelles j''étais habitué, les prières improvisées me paraissaient hâtives et conventionnelles. Les allocutions des chefs aux élèves ne témoignaient le plus souvent que d'une exaltation factice déguisant mal une complète ignorance en matière religieuse et une sorte de mépris pour toute culture intellectuelle aussi bien que théologique. Je fus surtout frappé de voir qu'on ne prenait aucun ménagement pour laisser entendre que toutes les Eglises chrétiennes étaient des institutions condamnées, tous leurs rites de vains simulacres, et que seule l'Armée du Salut possédant le pur Evangile pouvait efficacement travailler au salut du monde. Cette conviction se retrouve d'ailleurs dans toutes les sectes protestantes : resteraient-elles à l'état de sectes s'il en était autrement ? J'éprouvai rapidement une sensation de pénible dépaysement et je me demandai si mon idéal de consécration à Dieu sans étroitesse confessionnelle ne reposait pas, dans ce milieu-là, sur une illusion.

C'est durant ces journées de l'Ecole militaire que je me trouvai placé en face du principe protestant et je ne tardai pas à en découvrir toutes les conséquences. Si Dieu, pour racheter l'humanité coupable, a dû s'incarner en la personne de Jésus, est-il admissible que son court passage sur cette terre n'ait abouti qu'à la

constitution d'une société invisible sans aucune organisation ? L'état du monde ayant nécessité pour l'œuvre du salut cet événement formidable qui est la Rédemption, conçoit-on que Dieu n'ait pris ensuite aucune précaution pour préserver la doctrine qui en devait appliquer les mérites et qu'il l'ait inconsidérément livrée aux innombrables contradictions des sectes rivales ? Toutes les confessions dissidentes s'accordent sur un point, d'ailleurs purement négatif, le seul sur lequel il y ait unanimité entre elles, c'est la condamnation de l'Eglise romaine comme constituant un développement du christianisme contraire à sa pure essence. Mais cette manière de voir n'établit-elle pas du même coup l'illogisme d'une doctrine qui proclame divine une révélation viciée dans son germe lui-même, puisque l'évolution historique de ce germe, hiérarchique, dogmatique, cultuelle, devait aboutir à un amas d'erreurs ? Ne serait-il pas plus raisonnable de penser que la source de l'erreur, si tant est qu'elle existe, doit être cherchée plus haut, à savoir dans la solution de continuité arbitrairement établie entre cette révélation et une autre révélation plus ancienne qu'elle reconnaît pourtant comme son premier et indispensable fondement ?

Un autre doute s'éveilla en moi sur le point qui formait précisément le centre unique de toute l'activité salutiste. Il arriva que, dans une réunion d'élèves officiers, le commissaire Clibborn prenant un jour pour texte ce verset de l'Evangile : « Là où deux ou trois

sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » nous parla avec une force singulière de la présence de Jésus dont les chrétiens en général, disait-il, ne sentent pas toute la divine réalité : « Cependant il est ici en ce moment même, ce Jésus qui prêcha aux foules de Galilée ! Ces yeux si doux qui pénétraient jusqu'au fond de l'âme des pécheurs sont fixés sur nous ; ce cœur qui aima tant les hommes brûle toujours d'amour pour nous ; ces mains qui se posaient bénissantes sur la tête des petits enfants sont tendues vers nous ; ces pieds qui furent cloués sur le bois du Calvaire sont venus à notre rencontre. Et comme il reçut jadis l'adoration de l'aveugle-né, il attend qu'avec la même foi nous l'adorions à notre tour ». A ces mots se jetant à genoux, il adressa à Jésus, présent quoique invisible, la plus fervente invocation.

Toutes ces pensées, je les avais entendu exprimer bien souvent, je m'étais associé maintes fois à de semblables prières et cependant ce jour-là ces idées me frappèrent par leur étrangeté. Comment ce Jésus de Nazareth dont la figure historique était ainsi évoquée en traits saisissants pouvait-il se trouver partout à la fois ? L'Eglise catholique n'admet la présence réelle de Jésus en tant qu'homme que dans le sacrement de l'autel. Le mystère s'enveloppe d'un symbole matériel et c'est seulement comme seconde hypostase de la Trinité divine qu'elle adore le Fils de Dieu présent en tout lieu. Mais comment expliquer cette ubiquité supposée de Jésus matérialisée par la foi protestante ? N'étais-je

pas la dupe d'un mot, d'une formule ? Et ce mot, cette formule cachaient-ils quelque chose de réel ? C'était pourtant uniquement la certitude de cette réalité qui pouvait justifier l'obéissance à des paroles prononcées il y a deux mille ans et qui sans elle ne sont plus qu'un vain écho sans aucune autorité légitime sur notre conscience. « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ». De quel droit exiger de tels sacrifices, un tel renversement des sentiments les plus sacrés de la nature, quand on a disparu, image fugitive, perdue dans les brumes d'un très lointain passé et ressuscitée seulement dans l'imagination de naïfs adorateurs ? Dès lors mon malaise à chaque réunion ne fit que s'accroître et il devenait évident pour moi que je n'étais pas à l'unisson des croyances professées autour de moi.

Ce fut encore mon psautier hébreu qui vint à mon secours dans ce trouble grandissant. J'y découvrais des paroles attestant le sentiment d'une présence divine qui n'avait pas attendu l'avènement de Jésus pour se manifester : « Quel autre ai-je au ciel que Toi ? Et sur la terre tu fais tout mon bonheur. Ma chair et mon cœur peuvent se consumer : Dieu sera toujours le rocher de mon cœur et mon partage ». Cette foi ne fut-elle pas celle de Jésus et pourquoi ne serait-elle pas la nôtre aujourd'hui encore ?

Une circonstance fortuite acheva de m'éclairer sur ma situation religieuse et c'est encore de l'Eglise de ma naissance que me vînt l'impression décisive. Certain

dimanche de Juin, je passai avec une bande de salutistes devant l'Eglise de la Madeleine dont la façade était décorée de tentures pour la procession extérieure de la Fête-Dieu. La foule se pressait aux abords de l'édifice et, sans nous arrêter, nous hâtâmes le pas nous dirigeant vers je ne sais quelle réunion de faubourg. J'eus à ce moment-là la sensation très nette que je n'étais plus avec cette foule croyante, que j'appartenais à une petite secte et mon instinct de catholique se révolta. Le soir-même je déclarai aux chefs que j'étais venu à eux en toute bonne foi, mais que j'avais acquis la conviction que je ne me trouvais point dans le milieu auquel Dieu me destinait. On ne fit aucun effort pour me retenir et l'un des officiers supérieurs se borna à déclarer d'un air de pitié que, dès le premier jour, il avait conçu des doutes sur ma vocation salutiste.

Je télégraphiai le lendemain à ma mère pour lui annoncer mon retour, heureux de la joie que cette nouvelle allait lui apporter. Ma retraite à la Grande Chartreuse n'avait duré que quatre jours et elle n'en avait pas moins marqué une étape importante de mon évolution religieuse. Les semaines passées à l'Ecole militaire de l'Armée du Salut à Paris ne furent aussi dans mon existence de jeune homme qu'un bien rapide épisode, mais de si notables changements se produisirent alors en moi que cette histoire eût été incomplète si je ne leur avais pas fait une place dans mon récit.

XI

LA CHAPELLE DES DOMINICAINS

On imagine facilement dans quelles dispositions d'esprit s'effectua mon retour à Lyon après cette rapide et tumultueuse aventure. J'étais semblable à un homme qui vient d'échapper à un grand danger et qui goûte plus vivement les charmes de l'existence. Jamais la présence de ma chère mère ne m'avait paru plus douce ; jamais je ne m'étais senti plus heureux dans notre modeste intérieur si calme et pourtant tout rempli des meilleures joies de ce monde. La vie s'y écoulait comme une rivière aux eaux pures glissant sans heurt entre les rives égales. La religion occupait chez nous la place d'honneur mais sans aucune affectation. Elle n'y était ni morose, ni désordonnée, bien différente en cela de ces salutistes que j'avais vus naguère ostensiblement agenouillés et priant à haute voix sur le trottoir de la gare de Lyon. On comprend qu'au len-

demain de telles expériences, j'aie éprouvé comme une impression d'équilibre retrouvé et que l'Eglise de ma naissance avec les cadres majestueux de sa tradition séculaire, avec les règles intelligentes de sa vie religieuse si parfaitement adaptées aux divers degrés de culture spirituelle, ait reconquis du même coup tout son prestige à mes yeux.

L'Abbé Néel, soucieux d'opposer la largeur de la discipline catholique aux exigences tyranniques de l'illuminisme protestant, crut qu'il était sage de ne me demander que le strict nécessaire en matière de pratiques. Il déclara donc à ma mère que, pourvu que je fusse fidèle à la messe dominicale, je pouvais être exempté de tout le reste. Mais l'office des vêpres que nous suivions habituellement dans notre église primatiale était précisément celui que je goûtais le plus parce que le chant des psaumes avait pour moi un très particulier attrait. Le plain-chant était exécuté dans la cathédrale lyonnaise avec une telle perfection, la liturgie s'y déroulait d'une manière si imposante que je prenais à ces services de l'après-midi du dimanche un plaisir extrême. Quand, dans le recueillement des vastes nefs, les voix pures d'enfants jetaient en notes cristallines, les derniers répons des Complies, l'*In manus tuas, Domine,* les paroles résonnaient en mon âme avec tant de force et de sérénité que je m'étonnais moi-même d'avoir pu chanter les louanges de Dieu au son des tambourins et des cuivres, dans d'incohérentes

et tapageuses réunions. Je retrouvais l'atmosphère de sécurité dans laquelle s'était dilatée ma prime jeunesse.

Est-il un seul de mes lecteurs qui puisse s'étonner que je ne parle qu'avec respect et attachement de l'Eglise de ma naissance ? Dieu me garde d'oublier qu'elle a été mon initiatrice à la vie religieuse et qu'elle a formé l'âme admirable de ma mère dont la haute piété a répandu sur mon existence tout entière la plus bienfaisante influence. Je ne sais rien de plus pénible que l'âpreté avec laquelle certains catholiques devenus protestants s'expriment au sujet de l'Eglise romaine. On dirait à les entendre que leur présente vertu ne peut s'édifier que sur leur indignité première et qu'ils ne sauraient affirmer leur orthodoxie évangélique sans faire étalage d'ingratitude. Il y a une incontestable injustice, une erreur manifeste dans une telle arrogance. En réalité ils ne font qu'opposer un absolutisme à un autre et l'on dirait qu'ils s'ingénient à prouver que le nouveau est aussi faux que l'ancien sans en avoir l'auguste et logique ordonnance. La vérité dans les institutions humaines — et toutes les sociétés religieuses dans une large mesure sont de cette nature — ne connaît pas ces catégories tranchées ; elle est toujours relative et conditionnée. La part d'imperfections qui peut se rencontrer dans le catholicisme comme dans toute religion ne doit point rendre aveugle sur ses beautés et ses grandeurs.

Comment ne mentionnerais-je pas à ce propos que le maître dont, quelques mois plus tard, j'allais faire

la connaissance et qui était appelé à jouer un rôle décisif dans mon évolution religieuse, m'a répété bien des fois que, selon lui le christianisme et en particulier la grande Eglise latine qu'il connaissait mieux qu'aucune autre, ramenés sur certains points essentiels à leur source primitive, resteraient toujours vraisemblablement la religion des peuples gentils ? Que mes frères catholiques qui liront ces lignes sachent donc bien que la déférence et la reconnaissance dont elles témoignent de ma part pour l'Eglise sont en parfait accord avec la doctrine que m'a inculquée cet illustre rabbin et constituent de fait un hommage au judaïsme dont il était l'interprète ; elles prouvent le véritable esprit dont l'antique Synagogue est animée à l'égard des grandes religions éducatrices de l'humanité.

Je suis d'ailleurs d'autant plus à l'aise pour parler ainsi du catholicisme vers lequel me rejetèrent à cette époque les écarts de l'imagination salutiste que me voici arrivé au moment solennel de l'évènement de ma vie intérieure qu'il me faut bien appeler ma conversion; c'est au sein de l'Eglise catholique qu'il se produisit.

Ce que j'ai à dire dans les pages qui vont suivre n'est pas facile à écrire. J'ai conscience de toute mon impuissance à exposer des faits d'ordre aussi intime d'une façon assez claire cependant pour que les vérités précieuses qui s'en dégagent à mes yeux apparaissent également aux lecteurs de cette histoire. Il est des régions de l'âme où de mystérieuses forces entrent en jeu et rien n'est plus difficile que d'en faire com-

prendre les effets à ceux qui n'ont jamais rien éprouvé de semblable. Mon désir est de venir au moins en aide à quelques âmes éprises de vérité en leur apportant mon propre témoignage, si Dieu daigne suppléer pour eux à l'insuffisance de ma narration.

La discipline catholique ne permet à aucun fidèle de rester dans le vague relativement à l'état de ses croyances ou de sa vie morale. L'édification que je trouvais aux beaux offices de notre cathédrale ne prouvait pas à elle seule que j'étais un fils soumis de l'Eglise. Il fallait nécessairement en venir un jour ou l'autre à la fréquentation des sacrements. Depuis mon retour de Paris, l'abbé Néel avait observé ainsi que ma mère la plus prudente réserve à cet égard. Mais les mois s'écoulèrent et le Carême achevé le devoir rigoureux de la communion pascale empêchait de différer davantage.

A cette époque-là précisément, par une nouvelle coïncidence providentielle, le R. P. Henri revint de Poitiers et une affectueuse lettre m'annonça un jour son retour au couvent de la rue Bugeaud. Je m'empressai d'aller le voir et il m'accueillit avec sa bonté coutumière s'intéressant vivement à tout ce que je lui racontai de mes péripéties religieuses survenues pendant son absence. « Mon cher enfant, me dit-il, il m'est impossible de ne pas voir la main de Dieu dans tout ce qui vous est arrivé. C'est elle qui vous a dirigé pas à pas jusqu'à ce jour. Dieu a sur vous des vues

certaines qui se manifestent dans la conduite de tous ces événements et vous devez répondre à tant de grâces par un grand abandon du cœur et par une ferme volonté de servir Dieu, même si vous êtes appelé à rester dans le monde ce dont je ne suis pas certain. »

Tel fut le langage qu'il me tint et cette allusion à la possibilité d'une vocation religieuse me frappa. Ses paroles exprimaient en tout cas une vérité devenue pour moi chaque jour plus évidente. « Il n'y a pas d'homme, a dit Bourdaloue, qui, repassant dans son esprit les années de sa vie et rappelant le souvenir de tout ce qui lui est arrivé, ne doive s'arrêter à certains points fixes, à certaines conjonctures où il s'est trouvé, à certains périls d'où il s'est échappé, à certains événements heureux ou malheureux, mais extraordinaires et singuliers, qui l'ont surpris et qui sont autant de signes visibles d'une Providence ». Ces signes visibles d'une Volonté supérieure m'apparaissent dans toute mon histoire sans l'ombre d'un doute et mon plus vif désir serait d'en faire sentir aux autres la réalité, de les inciter tout au moins à rechercher dans leur propre vie ceux qu'ils y peuvent trouver infailliblement.

C'est au cours de mes entretiens avec le religieux dominicain que se fit, de la façon la plus simple et en même temps la plus réconfortante, cette confession générale si laborieusement préparée à la Chartreuse et qui avait eu, contre toute attente, un résultat si déconcertant. Peut-être mon adhésion à la secte salutiste

constituait-elle un cas réservé aux pénitentiers, car ma communion fut retardée jusqu'après la période pascale. Je m'y préparai avec autant de soin et une conscience aussi scrupuleuse que si c'eût été la première fois que j'accomplissais cet acte. Enfin le jour arriva et je ne l'oublierai de ma vie.

C'était un dimanche de printemps. Je me rendis ce matin-là à la chapelle des dominicains. Elle n'était pas ouverte au public à cette époque et je me trouvai absolument seul avec le servant de messe dans la nef de droite à quelques pas de l'autel où le R.P. Henri officiait avec l'onction qu'il mettait dans toutes ses fonctions religieuses. J'étais à genoux sans aucun livre, m'unissant d'intention aux rites et aux prières. A mesure que l'instant de la communion approchait, je m'efforçai de redoubler de ferveur et, le moment venu, j'allai m'agenouiller pour recevoir le sacrement sur les degrés mêmes de l'autel, après quoi je regagnai ma place, et la tête dans mes mains je me plongeai dans une profonde action de grâces.

Mais alors je fus irrésistiblement poussé à analyser mes pensées, mes sentiments. Tout un travail s'était opéré en moi durant les années précédentes, en grande partie à mon insu. Je n'avais pas saisi les fils impalpables de ce voile qui me cachait mon propre état d'âme, et voici que tout à coup ce voile se déchira. Crois-tu à la présence réelle dans le sacrement telle que l'Eglise te l'enseigne ? me demandais-je. Et avec

une implacable lucidité, je dus répondre : Non, je n'y crois pas, car il me paraît impossible qu'un rite sacré renferme toute la vérité divine. Crois-tu à l'incarnation, à la divinité du Christ conformément à la doctrine catholique ? Non, je n'y crois pas davantage, car puis-je admettre que les multitudes qui ne connaissent pas le Christ demeurent privées de la révélation de Dieu ? J'éprouvai à cette minute-là une impression de vide absolu. Je sentis avec une soudaine et étonnante acuité que rien ne restait debout de ma foi chrétienne. Je demeurai atterré comme un homme qui se penche sur un gouffre béant.

Jouffroy, dans sa confession, a raconté d'une manière saisissante la révolution qui s'était opérée en lui et dont les résultats lui furent finalement révélés. Je relate ici ses paroles qui aideront à comprendre quelque chose de ce qui se passa en moi. « Cette mélancolique révolution ne s'était pas opérée au grand jour de ma conscience; trop de scrupules, trop de vives et saintes affections me l'avaient rendue redoutable pour que je m'en fusse avoué les progrès. Elle s'était accomplie sourdement par un travail involontaire dont je n'avais pas été complice et depuis longtemps je n'étais plus chrétien, que, dans l'innocence de mon intention, j'aurais frémi de le soupçonner ou cru me calomnier de le dire... En vain je m'attachai à ces croyances dernières comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide inconnu au milieu duquel j'al-

lais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elle vers mon enfance, ma famille ; mon pays tout ce qui m'était cher et sacré : l'inflexible courant de ma pensée était plus fort ; parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser ; l'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il s'approchait du terme et il ne s'arrêta que quand il l'eut atteint. » Ce que Jouffroy a éprouvé cette nuit de décembre dans sa chambre solitaire, je l'éprouvai à mon tour, ce matin de communion dans la silencieuse chapelle toute baignée de la lumière de mai. Chez moi non plus la ruine de ma foi chrétienne ne s'était pas accomplie d'une manière consciente, mais certaines forces avaient agi en moi dans un sens déterminé et sapé lentement les fondements de mes croyances théologiques dont les débris gisaient épars devant moi et maintenant le résultat de ce travail de ma pensée éclatait à mes yeux sans qu'il me fût possible de me leurrer davantage.

Mais la conclusion de cette révélation fut pour moi tout autre que chez Jouffroy. Il m'est plus facile de retracer les phases de cet examen que de décrire les minutes qui suivirent. Il exigea certes, moins de temps qu'il n'en faut pour le relater clairement, mais au moment même où je dus m'avouer que je n'étais plus chrétien au sens théologique du mot, je sentis d'inoubliable façon que *tout* me restait encore. Oui, tout ce qu'il y a d'éternellement vrai par delà les ombres et les

apparences, les symboles et les images, *Dieu lui-même,* la Réalité vivante et suprême, unique et ineffable. Ce n'était plus là un article de foi abstraite affirmé par mon intelligence, c'était une perception de Dieu infiniment plus simple et plus pure, un sentiment de sa présence et de son amour pénétrant mon âme à de telles profondeurs et d'une manière si puissante que la vérité éternelle de la Religion fut pour moi à cette minute-là l'évidence même. Je sentis réellement Dieu avec mon âme comme on sent l'air avec le corps.

Bien des fois par la suite en me rappelant cette matinée de printemps, j'ai compris l'exclamation célèbre de Pascal : « Certitude ! certitude ! sentiment ! vue ! joie ! paix ! » Oui, il existe une certitude contre laquelle les assauts du doute, les négations de l'incrédulité viennent se briser comme les vagues sur le roc. Périssent tous les dogmes et tous les mythes ! Dieu te reste et avec Lui tu as TOUT. Tu es sa créature et son enfant et rien au monde ne pourra jamais t'arracher de ses mains. Voilà la vérité — en est-il de plus catholique au sens propre du mot ? — qui en se faisant jour dans mon âme y répandit cette même joie, cette même paix que Pascal a goûtées et qui, depuis le jour où le patriarche Abraham, père de tous les croyants, partit vers le pays de la promesse, est devenue dans toutes les Eglises, toutes les confessions, tous les rites, le partage des âmes unies par la foi confiante au divin Auteur de la vie. J'ai lu depuis maints ouvrages, étudié maintes doctrines, fréquenté bien des hom-

mes religieux de toutes dénominations, prié dans divers lieux de culte, mais toutes mes expériences ultérieures n'ont rien ajouté d'essentiel à la révélation que je reçus ce jour-là et dont la bénédiction au moment où j'écris ces lignes est encore ce que je possède de meilleur.

J'emploie ce mot de révélation à défaut d'un autre terme, plus capable d'exprimer, sans malentendu possible, ce qui s'est passé en moi ce jour-là, mais je n'établis nulle comparaison avec ce que la religion traditionnelle, se reportant à ses origines, désigne sous ce nom-là. De tels sentiments quand on les a une fois éprouvés permettent du moins d'entrevoir la plénitude de lumière qu'ont dû recevoir les hommes inspirés dont les paroles restent pour nous, malgré le recul des âges, des guides sûrs et précieux.

Je n'ignore pas non plus qu'une grâce sensible comme celle qui me fut accordée en cette circonstance et l'émotion qui généralement l'accompagne ne sont point, à elles seules, un critère de vérité et que la foi nue, mais sincère du croyant qui ne ressent rien de semblable n'en a pas moins de valeur devant Dieu.

Mais une question ne peut manquer de se présenter à l'esprit de bien des lecteurs. Se peut-il que pour un catholique accomplissant au pied des saints autels avec les dispositions requises l'acte le plus auguste de sa religion, la personnalité de Jésus ait si complètement disparu de son champ de vision intérieure qu'elle n'y ait joué aucun rôle ? Je dois répondre ici avec la

plus grande franchise et Dieu sait combien vif est mon désir de ne blesser aucune âme croyante dans une aussi grave question.

Non certes, l'image de Jésus ne fut pas absente de cette solennelle rencontre avec l'unique et inépuisable Vérité, mais je compris alors, beaucoup mieux qu'il ne m'est possible de le dire, que la foi de Jésus, en tant qu'homme parfait selon la définition théologique, dût être semblable à la mienne, incomparablement plus profonde et plus lumineuse, mais cependant dans sa réalité historique exactement de même nature. Il y a en effet dans l'Evangile une parole qui traduit avec une divine simplicité cette foi de Jésus ; c'est sa réponse à l'interrogation du grand prêtre : « Es-tu le fils de Dieu ? » — « Je le suis, *comme tu l'as dit* », c'est-à-dire comme un enfant d'Israël peut l'affirmer devant son Père qui est aux cieux. Cette parole paraît avoir originairement le même sens que celle d'un juste palestinien de l'époque du second Temple qui, au moment d'intercéder pour ses compatriotes en détresse, se présentait avec confiance devant le Seigneur *comme le fils de la maison* (1). Elle est comme la synthèse de tous les enseignements prophétiques et traduit expérimentalement le passage de l'âme humaine de l'état intellectuel ou purement moral à l'état spirituel ou mystique, au sentiment intime de sa filiation divine.

(1) Il s'agit du pieux Honi. Le fait est rapporté dans le Talmud.

En effet, la définition proprement dogmatique à laquelle nous songeons maintenant en lisant l'Evangile n'existait point encore et ne pouvait nullement entrer dans la pensée du grand prêtre.

Que le sentiment de la paternité de Dieu, avec les lumières et les forces spirituelles qu'il communique à l'âme humaine représente l'essence de l'Evangile comme l'a exposé Harnack, c'est ce dont on peut discuter, mais qu'il s'y trouve exprimé pour ainsi dire à chaque page, c'est l'évidence même et on ne peut pas prétendre davantage qu'en cela il y ait aucune solution de continuité entre la Bible hébraïque et l'Evangile.

Si donc j'eus ce matin de communion l'impression que je ne conservais plus rien de mon christianisme, c'est que je considérais alors celui-ci, non point dans ses données fondamentales, mais seulement dans ses réalisations ecclésiastiques successives dont l'Eglise catholique romaine m'avait toujours paru le plus logique et la plus complète. Mon âme repoussait d'instinct l'idée que le dernier mot eût été dit une fois pour toutes dans un système religieux déterminé. Ce n'est point contre les rites et les sacrements en eux-mêmes que je m'insurgeais dans cette phase décisive de mon évolution spirituelle, car j'ai toujours compris et aimé leur langage. Si la communion m'eût été présentée comme le don de Dieu adapté à nos possibilités actuelles et déposant au sein de notre humanité le germe de virtualités futures dont aucune théologie, aucun symbole

ne peut présentement exprimer les réalités glorieuses, je n'eusse certes pas éprouvé cette sensation de rupture, mais l'incarnation de Dieu dans le Messie et du Messie dans une forme sensible, voilà sans doute ce que repoussait mon esprit sous l'influence inconsciente de la foi universaliste d'Israël que j'avais commencé d'entrevoir.

Un catholique éclairé eût pu d'ailleurs trouver matière à critique, non point dans ma sincérité qu'il eût reconnue entière ni dans ma piété qu'il n'eût pas contestée, si différente qu'elle fût de la sienne, mais bien dans mon jugement qu'il eût trouvé déficient. J'estime aujourd'hui qu'il aurait eu raison de me reprocher de me contredire au lieu de tirer les conséquences logiques de cette vérité dont je venais d'avoir la bouleversante révélation. « Car enfin, m'eût-il dit, cette vérité universelle que vous embrassez avec une certitude qui vous remplit de joie, ne voyez-vous pas que c'est celle-là même qui s'offre à vous dans notre dogme catholique ? Pour atteindre la Réalité, vous rejetez le symbole ; pour saisir l'universel, vous niez ce que vous appelez les limites du dogme particulier. Mais dans notre formule théologique que vous abandonnez comme une limitation, dans ce particularisme dogmatique qui vous paraît être un obstacle à l'universalisme après lequel vous soupirez, vous devez retrouver cette Vérité même, objet de vos ferventes recherches, car le Dieu dont vous avez eu l'insigne faveur de sentir ce jour-là la pré-

sence, le Dieu unique, omniprésent, universel, vers lequel tendait votre âme, est Celui-là même que nous adorons et la foi que vous affirmez vous oblige à reconnaître qu'il ne peut pas être absent de nos sacrements catholiques. A l'heure même où vous faisiez de notre dogme eucharistique une pierre d'achoppement, votre acte de foi universelle contenait donc l'implicite confession de la présence divine cachée sous nos symboles sacrés ».

Voilà, certes, ce qu'on aurait pu m'objecter, mais les diverses analyses qui, par la suite, ont été faites du présent récit, dans la presse catholique, montrent bien que ce raisonnement si simple en apparence n'est pourtant pas saisi si aisément par l'argumentation théologique.

Quoiqu'il en soit, nul ne prétendra qu'en quittant ce matin de communion la chapelle des dominicains, j'en sortais moins religieux que je n'y étais entré. Ce que je sais bien, c'est que je venais de laisser la période d'enfance pour atteindre la majorité spirituelle. J'étais si bien libéré de toute tutelle, que, tout à la joie de la bienheureuse assurance qui venait de m'être accordée, je n'éprouvais nullement cette fois le besoin de raconter à personne ce qui s'était passé en moi. Je ne m'en ouvris ni à ma mère, ni à mon confesseur. Je me disais que l'un et l'autre étaient sans aucun doute à leur manière aussi près de Dieu que moi, mais que néanmoins ils ne me pourraient comprendre. Je sen-

tais nettement que j'étais parvenu au point culminant d'une lente évolution et toutes choses me semblaient désormais nouvelles. Il y avait en moi quelque chose de semblable à l'impression éprouvée un soir chez les Salutistes, mais avec un calme plus complet et une vision intérieure plus étendue : ainsi le voyageur qui a lentement gravi une pente escarpée découvre, arrivé au sommet, le panorama que lui cachait la montagne.

Peut-être était-il présomptueux de ma part d'essayer de décrire une telle évolution au risque d'en trahir avec des mots trop lourds les réalités profondes, mais si mon exemple peut apporter à une seule âme un peu de lumière, j'aurais été coupable de me taire. Je souhaiterais du moins qu'il servît à attester la vérité de ce qu'on a appelé, faute d'un meilleur terme, l'expérience religieuse et sa possibilité sous toutes les enveloppes qu'une foi sincère est capable de revêtir.

Mais pour se préciser et se fortifier en moi, cette conviction, à l'époque où me reporte la présente narration, avait encore des progrès à réaliser qu'il me fut donné d'accomplir à leur heure et c'est ce qui explique que l'évènement capital relaté dans ce chapitre ne termine point mon histoire.

XII

LA FAMILLE JUIVE

Comme je tenais de mon éducation première le besoin de traduire par des formes précises ma vie religieuse, je devais nécessairement chercher à mettre mes pratiques en accord avec mes croyances. L'idée me vint donc alors bien plus nettement qu'auparavant d'opérer une conversion complète au judaïsme avec lequel il me parut que mon âme se trouvait désormais en plein accord.

Dès l'instant que j'avais conçu ce projet, il semblait naturel que je dusse le soumettre au représentant officiel du judaïsme dans ma ville natale et lui demander ses conseils. Je n'en fis rien cependant. Je passai souvent sur le quai Tilsitt devant la synagogue où habitait le grand-rabbin sans jamais me décider à faire auprès de lui la démarche que réclamait ma situation. Peut-être la pensée des difficultés nouvelles que j'al-

lais rencontrer du côté de ma mère, des scènes douloureuses que je pouvais prévoir, me poussait-elle à retarder le plus possible le moment des explications décisives, mais je dois dire aussi qu'un autre sentiment me retenait, la crainte vague d'une déception.

J'ai eu plus tard avec le regretté grand-rabbin Alfred Lévy les rapports les plus affectueux et je professe un vrai culte pour la mémoire de ce digne pasteur qui était la bonté même et qui m'eût certainement accueilli à cette époque-là avec sa coutumière aménité. M. Alfred Lévy était un prédicateur disert des plus agréables à entendre et cependant ses sermons ne me plaisaient point. C'était le moment où les orateurs de la chaire israélite se croyaient obligés de faire retentir dans chaque discours la note patriotique. Cette parole était peut-être goûtée de leur auditoire, mais à mes oreilles elle détonait singulièrement. Toutes les prédications qu'il m'était donné de suivre les jours de grandes fêtes à la synagogue de Lyon étaient fort éloquentes, mais il leur manquait quelque chose. Les lieux communs de morale qu'elles développaient élégamment rapetissaient à mes yeux la religion juive. Quand le *hazan* lançait de sa belle voix les mélodies hébraïques ou modulait selon l'antique cantilène la lecture des saintes Ecritures, je retrouvais l'âme d'Israël, et, même sans la comprendre parfaitement, je communiais avec elle, mais quand le rabbin parlait, et en fort bon français, j'étais ramené aux proportions banales d'un culte sans originalité ni profondeur.

Cette impression-là, le talent de M. Alfred Lévy ne parvenait pas à l'atténuer, et je ne suis pas le seul à l'avoir éprouvé. Des auditeurs occasionnels des temples israélites me l'ont traduite plus d'une fois à peu près de la même façon. Le rite juif a pour eux une éloquence, à tout le moins un attrait de curiosité, mais son essai de traduction verbale n'en a pas et je comprends la raison des protestations orthodoxes de jadis contre l'introduction de la prédication en langue vulgaire. Elle rompt le rythme du culte synagogal et apparaît comme une discutable imitation des autres confessions.

Quoi qu'il en soit, je ne fis pas au grand-rabbin de Lyon la visite à laquelle j'avais un instant songé et vers la fin du mois d'août de cette même année, je partis en voyage de vacances et me rendit directement à Nice où, jeune garçon, on m'avait conduit une première fois après une grave maladie. C'est là que je devais enfin prendre contact avec le judaïsme ou plus exactement, avec ses fidèles.

Nice possédait encore à cette époque-là deux synagogues, l'une consistoriale ou concordataire et l'autre indépendante. Celle-ci située rue du Palais portait le nom de temple israélite « réformé ». La fondation de cette seconde synagogue n'avait point son origine dans des questions d'ordre théologique ou culturel comme celles qui divisaient les orthodoxes et les libéraux ; elle tenait uniquement à certains différends survenus lors des élections consistoriales de 1867 à la suite desquelles

une scission s'opéra dans la communauté niçoise. Les dissidents firent à Paris les démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation d'ouvrir un lieu de culte séparé et leur demande fut agrée à la condition toutefois de justifier pour la forme cette séparation en prenant le titre de « réformés ». Comment se fit-il que je choisis de préférence cette synagogue pour ma visite au temple le samedi qui suivit mon arrivée ? La curiosité me poussa probablement, moi qui par instinct était traditionaliste, à voir en quoi pouvait consister une « réforme » du judaïsme. Toujours est-il que mon choix ce matin-là eut une grande importance pour la suite de mon histoire.

Le ministre officiant de cette communauté indépendante, qui, d'ailleurs, n'avait pas de rabbin, était le vénérable Simon Lévy, homme d'une foi exemplaire et d'un rare mérite, dans l'âme duquel vibrait puissamment la piété des anciens *Hazanim* et qui, pendant un demi-siècle, consacra à la communauté de Nice d'abord dans le vieux temple de l'ancien ghetto, puis à la synagogue non concordataire de la rue du Palais une science consommée de la liturgie hébraïque et un infatigable dévouement. Le costume ecclésiastique en usage dans les synagogues officielles étant interdit aux dissidents, Simon Lévy ne portait ni la robe ni la toque des *Hazanim* ; il officiait en haut de forme, ce qui était aussi peu esthétique que possible. Mais quand on le voyait à la *téba* et quand on l'entendait surtout, on oubliait ce détail.

Elève du rabbin Pontremoli de sainte mémoire, Simon Lévy avait grandi au milieu d'une génération de croyants pour qui les pratiques religieuses étaient l'unique joie et la préoccupation de tous les instants et, dès l'âge de seize ans, il commença à exercer les fonctions religieuses dont il s'acquittait avec une conscience et un talent admirables. Il y apportait toute la gravité et la piété du vrai *cheliah tsibbour*, du délégué de la communauté. Il mettait tant d'âme dans l'accomplissement des cérémonies liturgiques et interprétait les prières avec une si singulière ferveur que l'émotion qui l'étreignait gagnait parfois les assistants. Les vieux fidèles de la rue du Palais se souviennent encore d'avoir vu les jours de grandes fêtes un prêtre catholique apporter sa chaise dans la cour de la synagogue, s'installer près d'une fenêtre voisine de la *téba* et suivre pendant de longues heures les prières juives, tellement une âme religieuse pouvait trouver d'édification à assister aux services célébrés par cet officiant exemplaire.

Ce fut Simon Lévy qui me révéla la beauté de la prière juive et qui me fit comprendre aussi le caractère familial si particulier du culte d'Israël. En effet la demeure de ce pieux *hazan*, où je fus bientôt introduit, était un véritable sanctuaire tout embaumé du parfum des observances journalières. Il y accomplissait, avec la majesté d'un patriarche antique, selon le rythme si évocateur de l'année israélite, tous les rites domesti-

ques. Quand après le *kiddouche* du vendredi soir, et des fêtes, il donnait, à tour de rôle, la bénédiction à ses enfants et petits-enfants qui l'entouraient d'un culte touchant, il m'apparaissait comme un rabbin des anciens âges évoquant à mes yeux toute la foi, toute la ferveur des générations disparues. Je retrouvai par la suite chaque année aux vacances cette chère et hospitalière demeure et Simon Lévy, qui m'avait accueilli dès l'abord avec une si franche amitié, finit par me considérer comme un de ses fils ; il me bénissait avec la même tendresse et je regarde comme une insigne faveur de la Providence d'avoir pu jouir longtemps des bienfaits de ces relations si religieuses et si douces. Grâce à lui, j'ai pu connaître et comprendre tous les charmes de la vraie vie juive telle qu'elle était vécue jadis. Je l'entendais rappeler jour après jour avec un intérêt sans cesse renaissant, les souvenirs de la piété d'autrefois et d'avoir connu ce cher et noble vieillard, cela console un peu des tristesses que nous cause le judaïsme moderne devenu dans son ensemble si indifférent à l'influence bénie de la religion des ancêtres.

Dans ce milieu de la synagogue « réformée » de Nice, je fus donc aussitôt reçu de la manière la plus cordiale. On était très intéressé par l'histoire peu ordinaire de ce jeune chrétien qui était capable de suivre les prières en hébreu. Un de ceux qui me témoignèrent le plus de sympathie fut le doyen de la communauté, David Moïse, vieillard aimable et cultivé. Apprenant

que j'avais l'intention de passer une partie de mes vacances en Italie, il m'engagea vivement à poursuivre mon voyage jusqu'à Livourne où, me dit-il, le grand rabbin Elie Benamozegh serait ravi de me voir et pourrait me diriger très utilement. Il me remit à cet effet une lettre d'introduction auprès de l'un de ses parents habitant Livourne et je partis pour l'Italie de manière à arriver dans cette ville la veille du Nouvel an israélite.

Je fus accueilli avec empressement et l'on me fit visiter tout ce que la communauté juive pouvait offrir d'intéressant pour un étranger.

Le grand temple, avec son affluence de fidèles des saints jours, me parut superbe ; il passe en effet pour le plus beau de l'Europe après celui d'Amsterdam et j'en conçus une haute idée de la vitalité du judaïsme italien, car c'était le premier monument de cette importance que je visitais. Malheureusement le grand rabbin Elie Benamozegh à qui l'on voulait me présenter se trouvait malade à ce moment-là et il ne put assister aux offices du *Rôche hachana.* Je repartis de Livourne sans l'avoir vu et ce fut pour moi un vif sujet de désappointement, car après tout ce qu'on m'avait dit de lui tant à Nice qu'à Livourne, loin d'hésiter à me présenter à lui, j'augurais beaucoup de cette rencontre et en cela je ne me trompais pas.

Cependant rentré à Lyon, je commençai un stage dans une étude de notaire, mais sans négliger entre

temps mes études favorites et je continuai à mûrir le projet d'embrasser le judaïsme en trouvant, s'il était possible, le moyen de tenir la chose secrète, afin d'épargner à ma mère la douleur que je redoutais pour elle. Je ne songeais plus à Livourne quand, vers la fin d'octobre, je reçus d'Italie une lettre du grand-rabbin Elie Benamozegh par laquelle il m'exprimait ses regrets de ne m'avoir pas vu lors de mon passage et se mettait à ma disposition pour tout ce que je pouvais avoir à lui demander. Ce mot inattendu était comme une réponse que le Ciel m'envoyait.

Nous ne devrions jamais négliger, en matière spirituelle, aucun acte de charité à l'égard du prochain, même lorsqu'à vue humaine, il nous paraît inutile. Il n'y a pas en ce monde que les responsabilités morales de la fortune et de la situation, il y a aussi celles de l'intelligence et de la science, celles de la vertu et de la vraie piété. Quiconque a beaucoup reçu en partage doit être prêt à donner beaucoup aux autres. Ce simple billet adressé à un jeune inconnu par l'illustre rabbin à qui les fatigues de l'âge et d'incessants travaux fournissaient cependant les meilleurs raisons pour se dispenser de m'écrire, ce simple mot, dis-je, fut pour moi de la plus haute importance, puisqu'il arrivait au moment opportun, inaugurant ainsi une correspondance qui devait décider de toute la suite de mon évolution religieuse.

XIII

ELIE BENAMOZEGH

L'occasion se présentait enfin à moi d'obtenir de l'un des plus éminents représentants du judaïsme tous les éclaircissements que je pouvais demander, tous les conseils que réclamait ma délicate situation. Et cette aide si nécessaire m'était offerte non pas dans les limites restreintes d'une passagère entrevue mais au moyen d'une correspondance qui allait me permettre d'examiner mûrement tous les aspects de la grave question posée devant ma conscience. De toutes les solutions possibles la Providence m'accordait la meilleure. J'éprouvai un véritable soulagement et je résolus de profiter de mon mieux de ce secours inespéré.

Elie Benamozegh, d'origine marocaine, était né en 1823 à Livourne où s'écoula sa vie tout entière. Elevé dans les disciplines talmudiques par le rabbin Coriat,

son oncle maternel, il était lui-même devenu rabbin dans sa ville natale, formant un petit nombre de disciples et absorbé par un labeur intellectuel ininterrompu. Mes amis de Nice me l'avaient dépeint comme un savant cabbaliste tenu pour cette raison en ironique suspicion par ses collègues du rabbinat de formation plutôt rationaliste. En effet il voyait dans la cabbale « la théologie la plus légitime du judaïsme » et il eût volontiers dit d'elle ce que Renan a dit de la philosophie en général qu'elle est « le résultat de toutes les sciences, le son, la lumière, la vibration qui sort de l'éther divin que tout porte en soi. »

La vénération que professait Benamozegh pour cet aspect particulier du judaïsme ne l'avait point empêché de s'assimiler toute la culture scientifique moderne et d'en amonceler les matériaux dans sa prodigieuse mémoire. Deux idées maîtresses avaient cependant inspiré constamment ses propres travaux restés presque tous à l'état de manuscrits : d'une part, le désir d'établir un rapprochement, peut-être même une réconciliation entre le judaïsme et le christianisme et, d'autre part, celui de démontrer que le judaïsme, qui était à ses yeux un principe « catholique » embrassant toute l'humanité et même un principe cosmique, contient la clé du problème de la religion universelle. A ces idées correspondent les deux plus importants ouvrages du docte rabbin : son étude sur l'ORIGINE DES DOGMES CHRETIENS et son immense travail ISRAEL ET L'HU-

MANITE qu'il définissait lui-même comme le suprême effort de sa vie.

Elie Benamozegh, qui vivait à Livourne, fort retiré, avait la réputation d'un homme original, souvent assez étrange, mais au demeurant nullement insociable et même sympathique à tous ceux, Juifs ou Chrétiens, qui réussissaient à entrer en rapports avec lui et étaient à même d'apprécier la finesse de son esprit et la noblesse de ses sentiments.

Tel était le maître que j'étais prédestiné à rencontrer et qui ne pouvait manquer d'être vivement intéressé par le cas si particulier d'un jeune chrétien tel que moi. Je lui fis dans une première lettre un exposé fidèle des phases par lesquelles avait passé ma vie religieuse. Ce fut une nouvelle confession générale que j'adressai à Livourne, mais elle n'eut point le sort de celle de la Chartreuse et il est pour le moins singulier que le rabbin ait mieux compris le jeune catholique qui s'ouvrait à lui en toute simplicité que le moine lui-même formé pourtant par la vie du cloître à la science des âmes. C'est que pour l'un la vérité était un bien qui se conquiert de haute lutte au prix de bien des efforts et des sacrifices, tandis qu'elle apparaissait à l'autre comme un système de croyances dont on ne peut mettre en doute l'autorité sans commettre le péché d'orgueil.

Benamozegh me dit dans sa réponse : « Votre Pascal, entre autres, m'a appris le respect dû à l'inquiétude

religieuse et la rencontre d'une âme croyante, telle que la vôtre, exerce une si puissante attraction sur mon esprit que, même si j'avais mille fois plus d'occupations que je n'en ai, je trouverais toujours le temps de vous écrire ». Certes, il est difficile d'imaginer un langage plus propre que celui-là à gagner un cœur. Maintenant encore je ne puis relire ces paroles et tant d'autres semblables de ce maître vénéré sans me sentir pénétré de respect. La ferveur qu'elle témoignait pour le Culte du Bien et du Vrai était pour moi plus qu'un encouragement, c'était une lumière. Je sentais que la vérité existe, qu'elle est belle et qu'on ne la cherche jamais en vain. Dès lors je ne doutais plus que Dieu qui m'avait fait goûter si vivement la réalité de sa présence, ne dût me montrer non moins clairement la manière dont IL voulait être servi par moi.

La première question que je posai à Benamozegh fut d'ordre général, mais il était nécessaire de l'élucider avant toutes choses dans mon cas particulier. Que doit-on penser de l'opinion, d'après laquelle l'honnête homme ne peut pas changer de religion sans faillir en quelque sorte à son devoir ? Ainsi en juge souvent le monde qui d'ailleurs ne s'inspire pas en cela d'un sentiment d'ordre religieux. J'étais convaincu pour ma part qu'il n'y a là qu'un préjugé fondé sur les convenances sociales ; mon éducation catholique m'avait affermi dans cette façon de voir, car l'Eglise ne reconnaît aucune restriction au droit de conversion, à la con-

dition bien entendu, qu'il s'exerce selon les principes de sa foi. Mais qu'est-ce que le judaïsme enseignait en pareille matière ? Quel avis un rabbin, son interprète autorisé, avait-il à me donner dans la situation où je me trouvais ? Voilà ce que j'étais désireux de savoir.

La réponse de Benamozegh, aussi franche, aussi claire que je la pouvais souhaiter me donnait à entendre que rien ne saurait prévaloir contre le devoir d'un homme de mettre sa vie en plein accord avec ses convictions intimes. « Israélite ou Chrétien, disait-il, je plaindrais de tout mon cœur le chrétien ou l'israélite qui abandonnerait la religion que je crois vraie pour en embrasser une qui, à mes yeux, ne l'est point, mais je ne me reconnaîtrai pas le droit de lui en faire un crime et en conscience je ne pourrai pas dire non plus qu'en agissant il a erré ».

Dans ces sages et nobles paroles se révélait tout entière la grande âme du maître qui, dans la préface de son HISTOIRE DES ESSENIENS, a écrit : « Le premier droit de nos semblables, c'est d'entendre de nous la vérité ». Pour lui rien ne devait étouffer la lumière de la conscience, l'amour du Vrai poussé, s'il était nécessaire, jusqu'aux plus héroïques sacrifices. Un tel langage qui ne laissait la porte ouverte à aucune compromission, et qui, en ce qui me concernait, semblait devoir me mettre logiquement dans l'obligation d'embrasser le judaïsme pour obéir à mes convictions, ne rendra que plus remarquable aux yeux du lecteur la

suite de cette réponse qui me plongea dans un étonnement sans bornes.

« Pratiquement, continuait le rabbin, je me hâte de le déclarer, cette nécessité de conversion n'a aucune application dans votre cas particulier pour ce qui est du devoir que vous croyez avoir de vous convertir au judaïsme dans le sens que vous ententedz. Pour être dans la vérité, dans la grâce de notre Dieu, pour appartenir à la vraie religion et, que vous dirais-je de plus ? pour être notre frère comme vous voulez l'être, vous n'avez nul besoin d'embrasser le judaïsme de la manière que vous croyez, je veux dire de vous soumettre au joug de notre Loi. Nous, Juifs, nous avons nous-mêmes en dépôt la religion destinée au genre humain tout entier, la seule religion à laquelle les Gentils soient assujettis et par laquelle ils sont sauvés et vraiment dans la grâce de Dieu, comme l'ont été nos Patriarches avant la Loi. La religion de l'humanité n'est autre que le *noachisme,* non qu'elle ait été instituée par Noé, mais parce qu'elle remonte à l'alliance faite par Dieu avec l'humanité en la personne de ce juste. Si jamais vous avez pu croire que, par obligation de votre conscience religieuse, vous étiez tenu d'infliger une torture au cœur de votre mère, sachez que le judaïsme, bien loin de vous prescrire rien de semblable, vous invite à observer une attitude toute contraire et qui met votre devoir filial en accord avec votre devoir religieux. »

Ces déclarations si loyales d'Elie Benamozegh me

pénétrèrent d'admiration pour l'élévation de pensée de mon illustre correspondant et pour la doctrine juive dont il était le représentant et qui n'imposait aucune violence à mes sentiments de fils aimant, désireux d'éviter, s'il était possible, une douleur à celle qui m'était plus chère que tout au monde. Quelle différence avec le langage de cette illuminée qui, un jour, de bonne foi sans doute, mais égarée par l'interprétation qu'elle donnait à la lettre même de son Evangile, m'avait impérieusement poussé à un acte dont ma mère avait dû souffrir cruellement ! Il y a dans le fanatisme même le plus sincère une erreur manifeste puisqu'il outrage les principes fondamentaux de la Religion qu'il prétend défendre, tandis que l'accent plein de sagesse et de douceur de Benamozegh portait le sceau de la vérité.

Cependant l'exposé du rabbin sur cette religion noachide dont j'entendais parler pour la première fois et qu'il expliquait longuement dans ses lettres, était encore loin de me paraître parfaitement clair. Elle se réduisait à l'adoration de Dieu et à l'accomplissement des préceptes de la morale essentielle et je pouvais continuer, m'assurait-il, à l'appeler le christianisme «débarrassé toutefois de la Trinité et de l'Incarnation». Mais il me semblait voir là une forme de christianisme bien conventionnel, une sorte de protestantisme libéral. Or le protestantisme par son manque de logique et sa pauvreté cultuelle m'avait toujours inspiré une invin-

cible répugnance. Il représentait à mes yeux une phase d'évolution que j'avais promptement dépassée.

D'un autre côté, la formation intellectuelle et religieuse que je devais au catholicisme me faisait considérer la religion comme un ensemble de dogmes et de pratiques ayant autorité sur la conscience et nécessaire au salut de l'âme. Le culte reconnu entaché d'erreur ne doit-il pas faire place à celui que l'on reconnaît comme l'expression même de la vérité ? Telle ne m'apparaissait pas cette religion que le rabbin livournais m'offrait comme la solution providentielle du problème.

Ce noachisme, si nouveau pour moi, me surprenait et me rebutait comme une construction toute théorique, une chose inconsistante dont la désignation même était pour le moins étrange. N'être plus chrétien de fait et conserver encore ce nom, n'être pas juif et me réclamer cependant d'une certaine manière du judaïsme, c'était là une position équivoque et pour laquelle je ne me sentais pas le moindre attrait.

Ainsi malgré toute l'admiration que déjà je professais pour les doctrines du judaïsme et le respect que m'inspirait son représentant, je ne le voyais pas encore sous son véritable jour. Je continuais à le rapetisser, comme beaucoup de ses fidèles d'ailleurs, aux proportions d'une Eglise aux cadres bien définis, en concurrence avec les autres, en dehors de laquelle il ne pouvait exister pour l'âme parvenue au degré de foi où je me trouvais ni paix intérieure, ni féconde activité.

XIV

LA RENCONTRE DU MAITRE

Qui dira la place que les regrets occupent dans notre vie ? Je n'entends pas parler de ceux qui s'appliquent aux deuils inévitables qui nous frappent, à toutes les pertes involontaires que nous subissons. Je songe au temps gaspillé, aux occasions perdues par notre faute, aux possibilités que nous avons négligées. Nous possédions auprès de nous l'être cher dont nous avions à faire le bonheur et le temps pour cela nous était mesuré ; nous ne comprenons tout ce que nous aurions dû faire pour lui que lorsqu'il est ravi à notre tendresse. Une route s'ouvrait devant nous qui pouvait nous permettre de réaliser de grandes choses ; mal orientés à la croisée des chemins nous n'avons reconnu l'erreur commise qu'au moment où il était trop tard pour revenir en arrière.

Quand je relis aujourd'hui les lettres d'Elie Benamozegh dans lesquelles, avec une inlassable patience, il s'efforçait de répondre aux objections que je soulevais, il me semble qu'une jeune âme déjà libérée, en profondeur, du dogmatisme de son enfance, et avide de se consacrer au service de Dieu et de l'humanité y pouvait trouver un but capable de soulever immédiatement son enthousiasme et un programme d'activité assez vaste pour absorber ses efforts. Et cependant, je le répète, je ne parvins pas à saisir à ce moment-là la doctrine si simple et si vraie que m'exposait avec tant de clarté le maître vénéré. Au lieu de me laisser gagner par la grandeur de l'idée et la beauté de l'ensemble, je m'attardai à discuter des détails.

Ces lettres cependant me traçaient un véritable programme de vie religieuse et demandaient de ma part des décisions fermes. Il en est une en tout cas qui m'était suggérée par cette correspondance, c'est qu'aucun devoir de conscience ne m'obligeait à sortir de l'Eglise de ma naissance et que, bien au contraire, avec les réserves que le maître m'indiquait, je pouvais même concilier la profession extérieure du catholicisme, avec la foi d'Abraham, de Moïse et des Prophètes.

Puisque le *noachisme* dont me parlait Benamozegh n'avait pas de cadres définis, qu'il ne possédait aucune organisation extérieure et que rien ne s'opposait même à ce que le nom de christianisme lui fût donné, à plus forte raison celui de catholicisme qui s'accorde mieux

encore avec l'universalisme prophétique, ne pouvais-je pas me contenter d'une conversion purement morale sans la manifester d'aucune façon au point de vue des pratiques ? Je dois dire qu'à part la recommandation réitérée d'éviter toute démarche de nature à contrister ma mère, je chercherais vainement dans les lettres d'Elie Benamozegh un conseil formel à cet égard, mais quand il me répétait avec insistance que loin de me trouver isolé ainsi que je le redoutais, j'étais en réalité environné d'une multitude de croyants appartenant à la véritable Eglise, ne faisait-il pas allusion à cette grande religion invisible, à cette âme de l'Eglise universelle qui est au nombre des plus consolantes doctrines du catholicisme ?

Sans exclure pour plus tard la possibilité d'une conversion totale au judaïsme, j'inclinais donc à renoncer pour le moment à tout projet de ce genre dont mon devoir filial me faisait une obligation de m'abstenir. C'est dans ce sens que j'écrivis au rabbin livournais et je ne lui cachai pas qu'aucune forme de protestantisme, aucune secte religieuse, si unitaire qu'on l'imaginât, ne pouvait me convenir, que j'éprouvais une répugnance invincible à m'arrêter à une telle solution et que, si j'abandonnais l'Eglise de ma naissance, ce ne pouvait être que pour celle d'où elle est issue.

Sous la direction du maître qui voulut bien me guider pour cela avec une infatigable obligeance, je me consacrai à l'étude des livres qu'il m'avait indiqués et

qu'une librairie de Francfort me procura. Le *Ein yaakob,* recueil haggadique de Jacob ibn Habib, le *Menoral hammoor* d'Isaac Abouab et le *Mecillat Yecharim* de Moïse Haïm Luzzatto furent les premiers ouvrages qu'il me mit entre les mains. Toutes les soirées que j'avais le bonheur de passer dans la douceur de mon cher foyer, je les consacrais à ces livres hébreux et je fis aussi une étude détaillée du rituel journalier et de celui des fêtes, le *mahzor.* Les gens de sens pratique se diront qu'il eût été beaucoup plus utile et plus raisonnable de compulser assidûment le recueil de Sirey ou le Dalloz, ce qui eût été plus conforme à mes occupations professionnelles. Il y a trop de commune sagesse dans cette observation pour que j'y veuille contredire, mais je pense que dans ce qui est folie aux yeux du monde, il se cache parfois quelque secrète vérité.

En ce temps-là, ma chère grand'mère maternelle, qui passa avec nous les dernières années de sa vie, avait, dans ces calmes veillées, sa place accoutumée. Elle était d'origine italienne et bien qu'elle eût perdu la vue, elle garda jusqu'à la fin une amabilité, une gaieté charmante. Quelqu'un lui dit un jour : « Je croyais que votre petit-fils songeait à devenir prêtre ? » Elle répondit avec son impayable badinage : « Je vais vous dire, il est en train de se faire rabbin, mais avec cela, vous savez, il est toujours le même ».

On conçoit facilement que j'avais le plus vif désir de faire de nouveau le voyage d'Italie et d'avoir cette

fois une entrevenue avec Benamozegh. Dès que j'eus la possibilité de mettre ce projet à exécution, j'informai le rabbin de ma venue prochaine.

Je partis directement pour Rome au début de mes vacances. Le R. P. Henri m'avait remis une lettre d'introduction auprès du *maestro di camera* au Vatican afin d'obtenir une audience du pape, bien que les réceptions fussent officiellement suspendues pendant les mois d'été. J'eus la satisfaction de savoir ma demande agréée, mais ce fut seulement après deux semaines d'attente, la veille de mon départ pour Naples, que le courrier du Vatican vint m'apporter l'invitation à me présenter le jour même à la Sala Clementina. C'est là que je devais être admis à voir Léon XIII au moment du retour de sa promenade quotidienne dans les jardins. Entouré de quelques prélats, il arriva dans une chaise à porteurs que l'on déposa devant nous. Nous n'étions que quatre visiteurs alignés, à genoux, dans cette salle immense.

Je n'oublierai jamais cette main diaphane de vieillard que Léon XIII me tendit et l'éclat extraordinaire de ses yeux qui se fixèrent sur moi. Je demandai au pape de bénir ma mère, c'était le but principal de ma visite. « Je vous bénis avec votre chère mère, me dit-il en français : Soyez un bon fils et un bon chrétien ». Et comme je lui dis en réponse à sa question que je venais de Lyon, il ajouta : « C'est une des cités de Marie, elle nous est bien chère ». L'audience ne dura que quelques minutes, et le cortège ayant repris sa

marche, disparut par la porte opposée, blanche vision qui m'a laissé une impression de sereine grandeur.

A Naples, je m'embarquai pour Palerme et ce ne fut que dans les jours qui précédèrent mon retour d'Italie que je m'arrêtai à Livourne. J'avais tenu à réserver ma visite à Benamozegh pour la fin du voyage, ne voulant pas que d'autres souvenirs rendissent moins vif celui-là. Je tenais d'ailleurs à être à Livourne pour le premier jour du Nouvel an israélite.

Je pus apercevoir le rabbin au grand temple pendant l'office et en le regardant, au moment de la sonnerie du *Chôfar,* je me rappelai ces paroles que j'avais lues de lui dans sa correspondance avec Luzzatto : « Quel sens a pour vous cette cérémonie ? Vous ne pouvez lui donner que l'une des interprétations poétiques, mais puériles, qui ont été imaginées en dehors de la Kabbale. Pour moi, c'est bien différent. Chaque note a son importance, de même que chaque atome de la matière est un mystère et que chaque corps a sa place et sa valeur dans l'ensemble de la création. Pour moi la Tora est le prototype du monde ».

Benamozegh m'avait fait savoir qu'il viendrait lui-même me trouver à l'Albergo del Giappone où j'étais descendu. Je dois avouer que je fus surpris et même déçu quand il arriva. Je n'avais plus devant moi le rabbin kabbaliste en taled, écoutant recueilli les notes stridentes du *chôfar,* mais un petit vieillard à la démarche hésitante, à la mise négligée, qui se présentait humblement, sans aucun prestige et sans même inter-

rompre, semblait-il, le cours de ses méditations, car son regard demeurait fixé sur quelque point de concentration intérieure. Je venais de voir Léon XIII et l'on comprendra que le contraste ne pouvait manquer de m'apparaître saisissant.

« J'ai lu avec le plus grand plaisir votre dernière lettre me dit Benamozegh, car j'ai vu que la franchise avec laquelle j'ai combattu chez vous certaines tendances, loin de vous être désagréable, a été approuvée par vous et qu'elle a même produit, si je ne m'abuse, quelque fruit dans le sens que j'espérais (1). »

Le maître parlait lentement, et sans témoigner plus de curiosité à mon égard que si le jeune homme qu'il avait devant lui eût été un de ses élèves familiers. Ses paroles étaient comme un discours qu'il se faisait à lui-même et il ne me regardait que lorsque je lui posais une question.

— Je vous félicite, continua-t-il, de la résolution que vous avez prise, vous êtes certain ainsi de ne pas vous tromper. En parlant de votre résolution j'y comprends aussi celle d'exclure une forme quelconque de protestantisme, en tant que le nom de « protestant » est si élastique, il comprend tant de variétés extérieures qu'il n'y aurait rien d'étonnant qu'il existât ou qu'il finît par se créer, même par votre moyen, une espèce de protestantisme qui représenterait de façon plus visible

(1) Toutes les paroles mises dans la bouche de Benamozegh au cours de ce chapitre sont tirées textuellement des lettres qu'il m'a adressées avant ou après cet entretien.

ce *noachisme,* qui est la vraie religion des *laïcs* de l'humanité, comme le statut mosaïque est la religion du sacerdoce de l'humanité, Israël.

— Maître, demandai-je, quel avantage trouvez-vous à cette solution pour laquelle vous semblez avoir une prédilection marquée ?

— Je pense, répondit Benamozegh, au cas où vous croiriez devoir en conscience conserver la croyance en Jésus, car alors vous auriez toute liberté à cet égard en prenant ses enseignements, autant que cela est possible, de façon à ce qu'ils ne contredisent point le judaïsme traditionnel.

Comme je lui objectais une fois de plus que le noachisme me faisait l'effet d'un compromis entre le judaïsme et le christianisme et qu'il serait jugé de la même façon par les chrétiens et les juifs, le rabbin me dit :

— L'Ecriture et la Tradition établissent de la manière la plus explicite que la religion des fils de Noé, *benè Noah,* est la vraie religion des Gentils et qu'elle a avec celle d'Israël un même fond commun. Ce n'est pas autre chose que le véritable christianisme, c'est-à-dire ce que le christianisme, selon nos croyances, aurait dû être, ce qu'il sera un jour. C'est, d'après le judaïsme, la vraie religion des temps messianiques.

Benamozegh me parla longuement de son ouvrage *Israël et l'Humanité,* dont, dès le début de notre correspondance, il m'avait adressé l'Introduction imprimée en brochure à part, malheureusement dans un français

si défectueux que la lecture en était plutôt rebutante. Cet opuscule exposait le plan et le contenu de ce grand ouvrage alors inédit et développait sur les relations entre le judaïsme et le christianisme les idées que me résumait le rabbin.

— En embrassant cette religion vous avez le choix entre deux voies qui se présentent à vous : ou bien vous vous contenterez de la professer pour vous-même, en secret, laissant à Dieu le soin de faire fructifier ce germe caché, ou bien vous lèverez hardiment l'antique étendard, antique et nouveau à la fois et, pour vous montrer ma sincérité, moi, en tant que je puis modestement représenter le judaïsme orthodoxe, je serai avec vous. Oui, je reconnaîtrai publiquement la parfaite régularité du parti que vous avez pris. A une condition toutefois, et je n'ai même pas besoin de vous le rappeler, c'est que je connaisse exactement le credo de votre *noachisme*. Il n'exclut pas nécessairement, je vous l'ai dit, toute croyance en Jésus. A Dieu ne plaise cependant que je vous décourage absolument dans une tendance qui vous conduirait au judaïsme lui-même. Mais deux raisons principales me font persévérer dans l'opinion que je vous ai à plusieurs reprises exprimées. Et d'abord le désir de commencer avec vous et en vous ce mouvement religieux qui pourrait faire accomplir au christianisme sa dernière évolution. En second lieu la conviction profonde où je suis que, dans cette attitude que vous prendrez, vous pourrez être beaucoup plus utile du dehors que du dedans. Mais quand je dis

du dehors, c'est une façon de parler ; en réalité, le *laïc,* le noachide, n'est point *hors* de l'Eglise d'Israël, il est *dans* l'Eglise, il constitue lui-même l'Eglise véritable dont l'Israélite avec sa Loi particulière est le prêtre.

Oui, conclut Benamozegh, c'est par vous que je voudrais commencer.

En prononçant ces paroles, le maître tenait pour la première fois les yeux fixés sur moi et son regard avait une expression particulière qui me frappa. Il semblait me dire : Si vous ne me comprenez pas ou si vous me comprenez mal, vous aller laisser échapper l'occasion qui ne se retrouvera plus, tandis que si vous marchez dans la voie que j'ouvre devant vous, vous serez l'homme que j'attendais.

Certes, il ne se doutait point à cette minute-là de la vocation future et assurément singulière du jeune étranger qu'il avait devant lui et qui allait être envoyé, contre son attente, non pas aux chrétiens, ses frères d'origine, mais à ce peuple-prêtre lui-même dont le rabbin exposait la doctrine. Il ne pensait pas davantage qu'il venait de décider ce même jour, ainsi qu'on le verra plus loin, de la réalisation du plus vif désir de sa vie, la publication du grand ouvrage qu'il avait consacré à cette doctrine elle-même. Ainsi les voies de Dieu dépassent toujours nos prévisions humaines et en face du mystère qui les enveloppe, il ne nous est demandé rien de plus que nos fidélité aux lumières du moment.

On ne saurait en tout cas s'étonner de la difficulté que j'éprouvais, même en écoutant le maître, à voir dans le judaïsme autre chose qu'une religion constituée sur le même modèle que les autres, lorsqu'on constate que tant d'Israélites de naissance se méprennent non moins gravement sur la nature de leur héritage spirituel, sur les rapports du particularisme et de l'universalisme au sein du judaïsme, sur la position respective des grandes religions, en un mot sur tout l'ensemble du plan divin.

« A quelque moment que vous ayez besoin de mon concours, me dit le maître, n'hésitez pas à vous adresser à moi. Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous aider et j'ai l'espoir d'y réussir. »

On verra par la suite de ce récit comment cette assistance promise me fut effectivement donnée.

Elie Benamozegh me parla encore au cours de cet entretien mais toujours avec un regard vague et distrait, comme s'il s'adressait à un interlocuteur lointain, de diverses questions religieuses, notamment de l'admiration qu'il professait à l'égard du catholicisme. Tous ceux qui ont eu le privilège de rencontrer une fois dans leur vie un homme vivant de la vie supérieure de l'esprit comprendront cette pensée du philosophe Malebranche dont, après l'avoir entendu ce jour-là, je puis faire l'application au docteur livournais : « L'âme humaine peut arriver à la connaissance d'une infinité d'êtres et même de l'Etre infini ; ce n'est pas en elle qu'elle les voit, puisqu'ils n'y sont pas, mais en Dieu.

La Divinité est si étroitement unie à nos âmes par sa présence, qu'on peut dire qu'elle est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps ».

L'entretien terminé, je reconduisis Benamozegh pendant quelques instants dans les rues de Livourne, puis il me pria de le laisser. Je le suivis des yeux ; il s'éloignait à petits pas, absorbé dans ses réflexions qu'il accompagnait de gestes involontaires, salué respectueusement par quelques passants et regardé avec curiosité par les autres que surprenait l'étrangeté de son allure.

Ce fut, non ma dernière visite, mais notre unique entrevue.

Pour quiconque se refuse à admettre autre chose que ce qui peut être pesé, mesuré, et compté, cet entretien apparaîtra comme un stage d'étude bien court pour un disciple aux pieds du maître. On en jugera autrement, peut-être, si l'on songe à tout ce que peut renfermer un instant fugitif de notre existence, à toute la signification qu'il peut prendre dans notre destinée.

Elie Benamozegh est mort à Livourne le 5 février 1900. Depuis deux ans déjà notre correspondance avait pris fin. Lorsque j'appris à Lyon la mort du maître, je conçus aussitôt un vif désir de retourner à Livourne pour faire un pélerinage à sa tombe. Je ne pus mettre mon dessein à exécution qu'au mois d'août 1901.

Arrivé à Livourne, je descendis de nouveau à l'*Albergo del Giappone* et je me fis donner la même chambre où, quatre ans auparavant, j'avais reçu la visite du

rabbin. Je ne cherchai à voir ni les membres de sa famille, ni son disciple et successeur, le grand-rabbin Colombo. Je désirais être seul auprès du maître comme la première fois. Je me rendis dès le lendemain aux écoles israélites et demandai un jeune garçon pour m'accompagner au vieux cimetière où repose, avec les anciens *hakhamin* de la communauté livournaise, la dépouille mortelle d'Elie Benamozegh. Là, parmi les tombes uniformes, nous eûmes quelque peine à trouver celle que je cherchais. Rien ne la distingue aux regards du visiteur. Je congédiai mon petit guide et sous l'éclatant soleil de Toscane, je demeurai longtemps en prière devant la tombe du maître.

Et maintenant, je vais dire une chose qui n'aura sa plénitude de sens que pour un très petit nombre de mes lecteurs, pour ceux-là seulement qui croient à l'existence des forces invisibles, à l'exaucement de la prière, aux influences mystérieuses, profondes et décisives qui nous viennent du monde dans lequel sont entrés ceux que nous appelons les morts, mais qui sont infiniment plus vivants que nous : c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à comprendre Elie Benamozegh et la doctrine qu'il m'avait exposée. C'est à dater de cette heure que je me suis vraiment senti son disciple.

XV

LA CRISE CHRÉTIENNE

Après ce pélerinage à Livourne, la pensée du maître se présentait donc à moi admirable de clarté et de logique et j'éprouvais le plus vif désir de l'exposer telle qu'elle m'apparaissait. L'occasion de le faire me fut bientôt offerte. A la suite d'un voyage en Espagne au cours duquel j'avais visité à Tolède l'antique synagogue *El Transito,* devenue une église chrétienne puis classée comme monument historique, j'avais écrit les impressions rapportées de cette visite et j'envoyai mon article à *l'Univers Israélite* qui le publia sous le pseudonyme de Loetmol, sorte d'hébraïsation des syllabes de mon nom patronymique. La direction du journal m'ayant demandé de lui continuer ma collaboration, je donnai une série d'articles que j'intitulai *Elie Benamozegh et la solution de la crise chrétienne.* Le titre indiquait la nature de mes préoccupations du moment. Pour le pu-

blic français c'était une révélation du docteur livournais demeuré jusqu'alors inconnu malgré la publication de son ouvrage *Morale juive et morale chrétienne.*

C'était l'époque où l'Eglise catholique et tout le christianisme avec elle se trouvaient secoués par le mouvement de rénovation moderniste. « L'idéal qui se dégage des brumes de la dogmatique, disais-je, et dans lequel certains esprits qui ne croient pas si bien dire, voient une preuve de la *judaïsation* des peuples chrétiens, c'est l'idéal des Prophètes et le christianisme tend de plus en plus à se transformer en *messianisme* conforme à la conception juive. Or, qu'on le remarque bien, les deux mots ont exactement le même sens, avec cette seule différence que le premier trahit toute l'influence hellénique subie par les disciples de Jésus, tandis que le second les ramène à la pure pensée hébraïque ».

On aurait tort de supposer que le tableau que je dressais ne réflétait que les sentiments personnels d'une âme détachée du dogmatisme chrétien et que je m'exagérais l'importance du mouvement. Voici comment s'exprimait, quelques années plus tard, un groupe anonyme d'écrivains catholiques dans une *Humble supplique à S.S. le Pape Pie X* :

« L'âme chrétienne a été ébranlée dans sa sécurité ; des doutes lui étant venus sur la solidité de l'édifice qui abritait sa vie religieuse, elle a éprouvé le besoin d'en visiter les fondements. Et cela, non par esprit de révolte et pour « secouer le joug de la foi », mais au contraire pour avoir une foi plus belle et plus éclairée.

Cet état d'esprit est partout : nous l'avons rencontré en France, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie ; il porte la soutane du prêtre, la toge de l'avocat, l'uniforme de l'officier, la blouse de l'ouvrier, la robe du professeur ; il ne fréquente pas seulement les Universités, il habite aussi les cellules des séminaires ; il n'est pas « moderniste », il est moderne, et ceci est un fait. Ou plutôt, c'est l'âme qui ne meurt jamais, qui vit aujourd'hui, qui vivait hier, qui vivra demain, qui, forcément a toujours vécu, qui vit et vivra toujours de la vie de son temps. »

En face de ces poignantes inquiétudes de l'âme chrétienne, je goûtais la paix de celui qui, après la tempête, est heureusement entré au port. Je sentais que je devais à Benamozegh avec le développement de ma conscience religieuse, la possession d'une vérité simple, lumineuse, qui devenait pour moi, dans le désarroi des croyances, une force et un guide sûr. Je ne me réclamais certes pas de la religion noachide dont le nom continuait à me rebuter et je me serais fait un scrupule de me déclarer chrétien, sachant que je ne l'étais point au sens dogmatique du mot, mais le titre de catholique m'était cher et je croyais le mériter pleinement, d'autant mieux que je commençai à retrouver dans le noachisme de la tradition juive la doctrine de l'Eglise invisible embrassant toutes les âmes de bonne volonté. Je possédais désormais la clef du problème des religions dans ses phases successives et les conflits de l'heure présente n'avaient plus rien de mystérieux pour

moi, parce que j'en découvrais la cause première à l'origine même du christianisme séparé du tronc vénérable sur lequel il aurait dû harmonieusement grandir.

Cette claire vision des choses me permettait d'attendre avec confiance la solution de l'avenir, solution aussi certaine que le sont les difficultés du moment, car elle apparaît comme le couronnement du plan providentiel: le retour à la pureté de la foi primitive.

Je m'efforçais de résumer aussi clairement que possible dans cette étude sur Elie Benamozegh et la crise chrétienne les idées que le maître m'avait exposées et je concluais en faisant un appel aux chrétiens : «Puissent-ils reconnaître, disais-je, que le retour à l'hébraïsme est la clef de la question religieuse dans le présent et dans l'avenir; de cette question dont les débats remplissent les premiers siècles de l'Eglise chrétienne, que les réformateurs de tous les temps ont agitée, mais n'ont jamais résolue et qu'on démêle encore au fond des âmes modernes, incapables de croire plus longtemps à leur christianisme et se mourant du besoin d'y croire encore. A ceux qui, d'un côté comme de l'autre, pourraient s'effrayer à la pensée des réformes à accomplir et de la haute antiquité des croyances qu'il s'agit de corriger ou de remplacer, je leur répondrai par ce mot du moine Colomban au pape Grégoire-le-Grand qui résume si bien toute la pensée de Benamozegh : « Il est certain que l'erreur est ancienne, mais la vérité par laquelle l'erreur est condamnée est toujours plus ancienne qu'elle. »

Personne ne sut parmi les lecteurs de *l'Univers Israélite* qui était l'auteur de cette étude sur Elie Benamozegh et mes amis de Lyon ne se doutèrent pas davantage que je l'avais écrite. On comprend que j'étais tenu à la plus grande réserve, puisque, fidèle en cela à la pensée du maître dont j'interprétais la pensée, je considérais comme l'un de mes premiers devoirs de ne causer à ma mère nulle inquiétude nouvelle au point de vue religieux. Cependant dans l'enchaînement providentiel des causes et des effets, ces articles devaient être pour moi une source abondante de bénédiction.

Les pages que je viens de résumer tombèrent sous les yeux du Père Hyacinthe Loyson, qui était lui-même un vivant exemple de la crise chrétienne dont je parlais. Cette grande âme qui s'était séparée de l'Eglise romaine sur la question de l'infaillibilité pontificale n'avait cependant cessé d'évoluer vers une conception vraiment « catholique » de la religion ; la Bible était restée sa nourriture quotidienne et la foi monothéiste de Moïse et des Prophètes comme le souffle même qui l'animait. La nouvelle vision des rapports du judaïsme et du christianisme que lui apportait la doctrine exposée par Elie Benamozegh était donc de nature à intéresser au plus haut degré le grand orateur chrétien.

Cest à Rome où il avait passé l'hiver, que le Père Hyacinthe prit connaissance des articles de Loetmol. Avant de rentrer en France il fit un détour par Livourne afin de s'entretenir avec le rabbin Samuele Colombo,

les disciples et le fils de l'illustre docteur livournais, des conceptions religieuses de ce dernier. « Ma sympathie pour Benamozegh est d'autant plus vive, leur déclara-t-il, que je retrouve, admirablement exprimés sous sa plume, quelques-unes de mes idées les plus anciennes et les plus chères. Je n'ai jamais cessé de désirer la réconciliation de la religion et de la science, du judaïsme et du christianisme, et je suis convaincu que de leur union dépend, en grande partie, l'avenir du monde ».

Le Père Hyacinthe manifesta naturellement son intention de correspondre avec l'auteur des articles qui lui avaient révélé la haute personnalité religieuse d'Elie Benamozegh et son intérêt redoubla quand il apprit qu'il ne sagissait point d'un israélite, mais d'un catholique d'origine, converti à la doctrine du rabbin livournais. Grande fut sa surprise lorsqu'on lui dit mon nom. Je n'étais pas en effet un inconnu pour lui.

Quelques années auparavant, M. et Mme Loyson, ayant fait un séjour à Lyon, j'étais allé les voir en compagnie d'un salutiste de mes amis. Mme Loyson, qui portait la croix épiscopale recevait les visiteurs en l'absence du Père, avec une solennité ecclésiastique. Son mauvais français, l'accent anglais exagérément amusant avec lequel elle énonçait ses propositions théologiques, créaient autour d'elle une impression de religion fantastique d'outre-mer qui fut vraisemblablement pour quelque chose dans l'incuccès des tenta-

tives de réforme du Père Hyacinthe en France. Je me souviens qu'elle demanda à mon compagnon s'il admettait la nécessité du baptême. Le salutiste qui appartenait par la naissance à l'Eglise Vaudoise, était aussi peu sacramentaliste que possible. Il lui répondit qu'aucun rite n'avait pour lui un caractère obligatoire. Alors Mme Loyson se leva, très digne : « En ce cas, dit-elle, restons-en là, nous sommes trop éloignés les uns des autres pour nous entendre ». Mais le Père était arrivé sur ces entrefaites. Il nous avait réunis avec son amabilité coutumière et nous avions causé avec lui pendant quelques instants. Je le revis seul une autre fois. Il se peut que je l'aie mis à ce moment-là au courant de mon évolution religieuse. Je ne me rappelle pas ce détail, mais en tout cas, il n'avait pas oublié mon nom et il fut grandement étonné de l'entendre prononcer à Livourne dans ces circonstances inattendues.

Je reçus du Père Hyacinthe une lettre dans laquelle il me racontait sa visite aux disciples du rabbin livournais. Il m'exprimait le vif désir de me rencontrer dès que la chose me serait possible. J'allai le voir à Genève dans l'été qui suivit son retour d'Italie.

Ma situation religieuse fut pour lui une cause de profond et perpétuel étonnement. C'était sans contredit le premier cas de ce genre qu'il rencontrait depuis les débuts de sa longue carrière. Il admettait que ma crise de conscience m'eût entraîné bien au-delà du point où il s'était jadis arrêté lui-même, mais il lui semblait

inexplicable qu'après avoir subi une transformation intérieure aussi radicale, je réussisse à rester catholique en apparence. Son esprit, hanté du besoin de vérité absolue, ne pouvait s'en tenir aux demi-mesures ; il était enclin à régler tous les actes selon la pure logique et si le rejet d'un seul dogme avait suffi pour le mettre hors de l'Eglise, il lui paraissait inconcevable que j'y pusse demeurer en niant à peu près tous les autres. D'autre part, il était encore beaucoup trop catholique de sentiment pour imaginer que la fréquentation des sacrements fût possible sans la foi entière qu'ils exigent du fidèle.

Je m'étais confectionné à mon usage, pour l'assistance à la messe, un petit rituel en latin tiré intégralement du missel, mais qui mettait la liturgie eucharistique en harmonie avec mes croyances intimes. Le Père Hyacinthe me demanda de lui confier ce petit livre et en me le rendant il me dit : « Je vous comprends, mais je ne vous envie pas ! » Tout me porte à croire au contraire qu'il m'enviait plus qu'il ne me comprenait, car il souffrait précisément de son isolement spirituel et rien ne lui eût été plus doux que de pouvoir, sans atteinte à sa conscience, jouir de la communion avec les âmes croyantes. Or, j'avais résolu pour ma part le problème et, chose singulière, c'était aux conseils d'un rabbin que je devais cette solution provisoire qui satisfaisait aux exigences de ma piété

filiale sans blesser mes intimes convictions religieuses.

Le Père Hyacinthe ne se faisait pas encore du judaïsme l'idée que je m'en faisais moi-même et la dualité de ses aspects, particularisme ethnique et croyance universaliste, ne lui semblait pas très claire. Mais comment les chrétiens saisiraient-ils d'emblée une doctrine que les Juifs eux-mêmes ont tant de peine à comprendre ? L'Eglise-mère pour laquelle le chrétien qu'il était conservait une vénération, lui paraissait grandiose encore, riche de souvenirs et peut-être de promesses, mais singulièrement déchue : « C'est une ruine, disait-il, et je ne vois aucune indication que cette ruine soit près d'une réédification. Elle se conserve pour une fin que nous ne pouvons prévoir. Israël et l'Eglise catholique sont pour moi les deux grandes enigmes vivantes. »

Il n'en défendait pas moins à l'occasion les richesses spirituelles du judaïsme et un jour qu'il s'exprimait ainsi à Genève devant le Grand Rabbin Wertheimer, celui-ci lui dit : « Oui, sans doute, nous les possédons ces richesses, mais elles sont dans le judaïsme comme le vent dans les outres d'Eole. » Le Père Hyacinthe qui l'estimait et qui avait une haute idée du rôle du docteur en Israël s'affligeait de la réputation de rabbin désabusé que l'on faisait à Genève dans les milieux chrétiens au Dr. Wertheimer : « J'entends répéter partout, lui dit-il, que vous n'avez pas la foi. Je dois

vous dire que je prends toujours votre défense. Ai-je tort ou raison ? » — « Vous avez raison, mon père, répondit M. Wertheimer en lui prenant les deux mains, je crois *comme vous* ».

Le rabbin savait qu'au cours d'une longue évolution la foi du Père Hyacinthe s'était beaucoup rapprochée de celle d'Israël et c'est ce qui explique que le Père ait été intéressé au plus haut point par mon étude sur Elie Benamozegh et la crise chrétienne. Ces articles de *l'Univers Israélite* marquèrent ainsi, le début de notre amitié dont pendant neuf ans j'ai goûté la douceur. L'hommage que j'avais rendu au docteur livournais en écrivant ces pages qui exposaient sa doctrine me valurent avec un grand Chrétien un rapprochement d'âmes dont le souvenir me reste infiniment précieux. Benamozegh disparu m'avait doné le Père Hyacinthe.

XVI

LES MODERNISTES

Je décidai le Père Hyacinthe, à son retour du Midi en Avril 1905, à donner à Lyon une conférence religieuse. Le pasteur Léopold Monod mit à notre disposition à cet effet l'église évangélique et ce fut une occasion pour les catholiques libéraux de se joindre aux protestants au pied de la chaire occupée par l'éminent orateur dont l'éloquente parole est restée inoubliable pour tous ceux qui ont eu le privilège de l'entendre.

A cette époque fleurissait le petit groupement que l'on a appelé *l'Ecole de Lyon* et dont l'excellente revue de Pierre Joy *Demain* fut pendant trop peu de temps le vaillant organe. Ses principaux représentants sympathiquement connus étaient l'abbé Siffle, esprit original, pénétré d'une soif ardente de vérité, l'abbé Jean

de Bonnefoy, écrivain de grand talent, polémiste, historien et philosophe, M. Léon Chaine qui, dans l'affaire Dreyfus, avait ouvertement pris parti pour la cause de la revision et dont les deux volumes : *Les catholiques français et leurs difficultés actuelles* et les *Menus propos d'un catholique libéral* avaient eu un légitime retentissement. M. Chaine jouissait, comme laïc, de plus d'indépendance que les ecclésiastiques et c'est lui qui, à l'occasion de la visite du Père Hyacinthe, réunit autour de celui-ci, dans ses salons, tous ses amis libéraux. Il y avait là plusieurs prêtres catholiques, la plupart des pasteurs protestants et un certain nombre de militants du parti moderniste.

Le Père répondit avec sa bonne grâce coutumière à toutes les questions qui lui furent posées et il s'étendit plus particulièrement sur le rôle de Jésus, la place qu'il occupe dans l'histoire et le mystère qui continue à envelopper sa personne. Il dit le culte que son cœur gardait pour celui que les générations chrétiennes ont reconnu pour leur Sauveur et il termina en déclarant : « Après tout, en cette question, c'est peut-être Loëtmol qui a raison ». Ces paroles qui étaient une allusion au point de vue du judaïsme en la matière demeurèrent pour tous énigmatiques, sauf pour l'abbé Jean de Bonnefoy ; celui-ci, en effet, avait fait une place au personnage dans son audacieux petit livre *Vers l'unité de croyance* et son sourire si fin et si aimablement sceptique salua la conclusion de l'orateur. Il semble

que les idées exposées par le Père Hyacinthe aient troublé davantage les protestants que les catholiques qui tout bas reprochaient à cet exposé de n'apporter aucun élément nouveau pour la solution du problème de la théodicée elle-même. « Mon père, lui dit le pasteur Aschimann, au moment où l'on passait pour le thé dans la pièce voisine, vous croyez bien tout au moins à la sainteté absolue de Jésus ? » Le Père eut quelques secondes d'hésitation : « Monsieur le Pasteur, répondit-il, Dieu seul est absolument saint ».

Il nous sembla, à mes amis et à moi, que le contact entre croyants de confessions différentes réalisé au cours de cette réception pût être maintenu et nous songeâmes à l'organiser d'une manière permanente. En ce qui me concerne, je considérais que les Chrétiens des diverses Eglises ne peuvent se rapprocher qu'en se plaçant, à leur insu, précisément sur le terrain juif, en acceptant les données du noachisme de Benamozegh dont les pures et simples doctrines sont seules en état d'offrir une base commune. Ce fut le zèle tout apostolique d'un digne prêtre de Grenoble, M. l'abbé Samuel, qui permit à ce projet de prendre corps. Depuis longtemps il s'occupait des Eglises dissidentes et des moyens pratiques de les rattacher à l'Eglise romaine. Le tranquille ermitage qu'il habitait au-dessus de l'Isère et d'où l'on jouissait d'une admirable vue sur les Alpes, était le rendez-vous incessant de représentants de toutes les sectes imaginables ; salutistes, baptistes,

méthodistes, adventistes s'y succédaient, curieux de causer avec ce prêtre qui prenait lui-même tant de plaisir à discuter avec eux des problèmes religieux et à leur poser des questions théologiques. Son âme gardait comme ses yeux bleus la candeur de l'enfant et, bien assuré dans sa foi catholique, il avait le grand et rare mérite de ne jamais mettre en doute la bonne foi d'autrui.

J'allai voir M. Samuel à mon tour et le mis en rapport avec le pasteur Léopold Monod, toujours noblement accueillant à tout ce qui pouvait favoriser l'union des bonnes volontés. Tous deux acceptèrent d'organiser et de préciser une petite assemblée interconfessionnelle qui se tint à Lyon avec un certain succès, si bien que des journaux nous accusèrent dès le lendemain d'ébranler les colonnes du temple. Nous réussîmes néanmoins à fonder une société d'études religieuses groupant des croyants des différents cultes et des spiritualistes ne se rattachant à aucune Eglise. Ses réunions se poursuivirent avec plus ou moins de régularité pendant deux ou trois ans. Un sujet choisi d'avance était traité chaque fois par un conférencier pris alternativement dans les divers milieux et il s'ensuivait une discussion générale, excellente occasion pour tous d'apprendre à se connaître et à s'estimer réciproquement. Une question gênante pour les ecclésiastiques présents était-elle soulevée par quelque auditeur à l'esprit massif, les pasteurs eux-mêmes venaient à la

rescousse pour soutenir leurs collègues catholiques. L'esprit vraiment fraternel qui régnait dans ces réunions de l'*Hôtel Bayard* a laissé une impression bienfaisante chez tous ceux qui y prirent part.

A vrai dire, nous nous étions bien éloignés du point de départ de l'excellent abbé Samuel. Le troupeau avait devancé le berger et, laissant celui-ci dans la plaine, installé dans sa candide théologie, il s'était établi sur les hauteurs d'où l'on découvre un plus vaste horizon. L'existence de notre association lyonnaise fut révélée au monde religieux par divers articles, parus dans la presse étrangère et ce fut pour moi l'occasion d'une nombreuse correspondance avec des chrétiens de toutes les Eglises, en Allemagne et en Angleterre notamment. C'est ainsi que j'entrai en rapports avec le vénérable fondateur de l'Eglise théiste de Londres, le Rev. Charles Voysey, dont les doctrines étaient singulièrement conformes à celles de Benamozegh et qui salua avec enthousiasme mon évolution religieuse.

Les décrets de Pie X contre le modernisme mirent fin à la fois à l'activité de l'« école de Lyon » et aux efforts de rapprochement tentés avec succès par notre association interconfessionnelle. Les prêtres catholiques se trouvant désormais dans l'impossibilité de prendre part aux réunions, celles-ci n'offraient plus le même intérêt et l'on décida d'attendre, pour les reprendre, l'avènement de temps meilleurs.

Sur ces entrefaites, j'avais formé un autre projet qui

reçut la pleine approbation du Père Hyacinthe. Il s'agissait d'une lettre adressée au rabbinat du monde entier exposant la situation de chrétiens d'origine se trouvant à l'égard de la foi de Moïse et des Prophètes ainsi que de la Tradition d'Israël dans notre propre position religieuse et sollicitant, de la part des Docteurs de la Synagogue, une sorte de reconnaissance officielle. Ce devait être dans ma pensée comme une consécration publique de l'état du noachide faite par les représentants autorisés du judaïsme. La doctrine que Benamozegh avait prêchée et défendue dans ses ouvrages et dont on ne pouvait certes, contester les solides assises scripturaires, ni l'admirable ampleur humanitaire, mais uniquement le caractère pratique, l'application aux réalités religieuses du temps présent, allait ainsi se trouver promulguée ouvertement et cette proclamation retentirait à l'heure où le christianisme tout entier subissait une crise profonde et où les modernistes, par la plume du Père Tyrell, venaient de proposer à l'autorité romaine, comme la seule base sur laquelle elle pût désormais continuer à exercer une influence spirituelle sur le développement de l'esprit humain, l'unité dans ce qui qui est essentiel, la liberté dans ce qui ne l'est point et la charité en toutes choses. Sur cette unité dans l'essentiel, l'Eglise-mère, gardienne de la révélation biblique, avait un mot à dire, une orientation à donner. Mais pour que l'appel fut entendu et qu'il revêtît toute sa signification, il me semblait indispen-

sable qu'il fût signé du Père Hyacinthe. C'eût été en même temps comme le couronnement de l'évolution de cette grande âme religieuse.

Cependant mon vénéré ami, qui désirait vivement que la lettre parût, hésitait à la signer lui-même. «Vous avez toute qualité pour l'écrire, me disait-il dans une lettre du 27 mai 1905, en lui donnant entièrement et loyalement la forme que lui aurait donnée votre illustre maître, Benamozegh, puisqu'il vous a éloigné du judaïsme ethnique et sacerdotal pour vous attacher à la gentilité monothéiste et, en un sens, chrétienne. »

Ce qui retenait le Père Hyacinthe, c'était uniquement la question de Jésus. Son fils le pressait à sa manière de se dégager des attaches avec le christianisme des Eglises. Il lui disait — en parlant de moi : « Sa lettre est très remarquable. La mystique a le sens des réalités contingentes et de l'impératif historique : l'accord est rare. Notez qu'il vous dit exactement ce que dans mes folies j'avançais ces jours derniers : que les chrétiens même les meilleurs et les plus larges sont en train, par la pure fidélité de leur foi de perdre la cause de la religion (1). » Il n'en est pas moins vrai que l'acte projeté, en prenant, aux yeux du public, l'apparence d'un désaveu implicite du christianisme traditionnel, était de nature à éveiller les scrupules d'une âme qui continuait à célébrer pieusement chaque année l'anni-

(1) Citation d'une lettre de Paul Hyacinthe à son père.

versaire de son ordination sacerdotale (1). La crainte de paraître abandonner, non point le dogme chrétien proprement dit — il s'en était de fait sensiblement écarté et il ne voyait plus dans son christianisme qu'une « forme et une phase de monothéisme éternel » — mais la personne même de Jésus, était pour M. Loyson un sérieux obstacle à l'exposition loyale du problème religieux, sous forme de manifeste au rabbinat, tel du moins que je le concevais.

Le projet ne fut donc pas réalisé et pour pouvoir le regretter, il faudrait supposer de la part des docteurs d'Israël une certaine bonne volonté à répondre à cet appel chrétien et une impressionnante unanimité dans la réponse. Or je ne pense point aujourd'hui que l'on puisse être certain ni de l'une ni de l'autre si l'on en juge par la prudence, très louable d'ailleurs en elle-même, avec laquelle le judaïsme officiel s'exprime toujours au sujet des origines chrétiennes et de la position respective des deux religions. Cette constatation ne peut que relever aux yeux de tous le mérite d'Elie Benamozegh qui, sur ces délicates questions, eut le rare courage de parler aux Juifs et aux Chrétiens avec une franchise à laquelle les hommes religieux de

(1) « Je viens de célébrer l'anniversaire de mon ordination sacerdotale (14 juin 1851). Je renonce à toutes les erreurs qui peuvent s'y rattacher, mais je sais et je sens que ce jour-là quelque chose de grand et de divin s'est passé dans mon âme qui y demeure et y demeurera (lettre du 15 juin 1905). »

l'avenir sauront rendre hommage, mieux que ses contemporains.

Cependant, à la même époque, des tendances modernistes se manifestaient au sein du judaïsme lui-même; un mouvement qui se dessinait dans la communauté parisienne et auquel le Père Hyacinthe fut mêlé plus directement que moi vint occuper nos pensées. Dès 1899 le Père avait parlé à plusieurs reprises dans un petit cercle d'Israélites qui éprouvaient le besoin, chez plusieurs d'ailleurs très imprécis, d'une réforme religieuse. Le Pasteur Charles Wagner y exerçait de son côté une certaine influence. Il semble, d'après les lettres de mon vénéré ami, que des idées diverses et de fort inégales valeur religieuse s'y faisaient jour et s'il était prêt à encourager les unes, il était bien loin de vouloir approuver les autres. C'est en songeant aux âmes sincères, vraiment désireuses de tenter un effort pour arracher les jeunes générations au matérialisme grandissant, qu'il me disait le 5 décembre 1907 : « Ne soyez pas injuste envers les modernistes d'Israël comme le pape l'a été envers ceux de la chrétienté. Il y a chez les uns et chez les autres des idées très vraies et des aspirations très légitimes sur lesquelles les erreurs de certains d'entre eux ne doivent pas nous amener à fermer les yeux ».

Mais, d'autre part, il avait trop le sens de la tradition pour ne point condamner les tendances subversives que quelques-uns manifestèrent à cette occasion : C'est un déisme vague et superficiel, m'écrivait-il, qui

ne satisfera et n'exaltera personne et qui ne suscitera point les saints enthousiasmes... Oh ! restez dans le mystère de votre vieille Synagogue et si, peut-être, elle est sans espérance pour le monde présent, elle n'en a pas moins des promesses certaines pour le monde éternel, où les élus de Dieu s'assoieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ».

Je dois dire qu'en ces temps-là ma connaissance du judaïsme était surtout doctrinale et historique, donc en un sens théorique. Benamozegh m'en avait donné une haute conception qui m'avait véritablement introduit dans le sanctuaire inconnu entrevu aux jours de mon adolescence et mon âme s'y était dilatée dans ce sentiment de communion profonde avec le passé que le Père traduisait si éloquemment. J'avais eu le privilège, dont je comprends maintenant tout le prix, de voir vivre ce judaïsme par les derniers représentants d'une génération de croyants aujourd'hui disparue. Je croyais encore que des figures comme celle d'un Simon Lévy se retrouvaient partout et que le souffle prophétique du docteur livournais animait toute âme de rabbin. Je ne pouvais m'imaginer à quel point l'ignorance de l'hébreu est devenue générale et combien les pratiques individuelles et familiales sont abandonnées. On m'eût parlé contre toute vraisemblance en m'apprenant que le culte synagogal n'est plus, pour une foule d'Israélites modernes, qu'une routine collective, vide de tout élément spirituel et que la jeunesse grandit dans un détachement complet des traditions juives. En un mot,

je n'avais pas pris contact avec les tristes réalités de notre temps.

J'étais donc tout naturellement porté à condamner des tendances novatrices que je ne pouvais justifier par une exacte appréciation de la situation présente. Libéral en matière d'exégèse biblique comme mes amis de l'« Ecole de Lyon », j'étais conservateur pour tout ce qui concerne le culte traditionnel. C'était bien là d'ailleurs l'esprit de mon maître qui eut parfois d'étonnantes hardiesses dans le domaine théologique, mais qui resta toujours un défenseur militant de la véritable orthodoxie juive. Aussi, lorsque les longs pourparlers auxquels le Père Hyacinthe avait pris part, en vue d'un mouvement de réforme dans le judaïsme parisien, eurent finalement abouti à la constitution d'un petit groupement distinct sous le nom d'*Union libérale israélite,* je publiai, au lendemain de l'inauguration de son oratoire en 1907 et 1908, toute une série d'articles dans *l'Univers Israélite,* toujours accueillant, sous le titre de *Lettres d'un Chrétien à un Israélite sur la réforme cultuelle.* L'esprit en était bienveillant et la forme des plus mesurées, mais je défendais énergiquement les droits de la tradition contre les innovations inconsidérées.

Cependant, à part la question du sabbat, je n'abordais pas l'examen des points les plus graves, je parle de ceux sur lesquels devaient porter plus tard le principal effort de réconciliation entre le groupement dissident et le Consistoire de Paris, tels que la question

des mariages mixtes. Je me bornais à l'étude des problèmes relatifs à l'organisation du culte en établissant, d'après mes expériences personnelles, une comparaison entre les différentes religions, afin de mettre en lumière la psychologie particulière du judaïsme qu'il faut bien se garder d'altérer en le dépouillant de ses traits caractéristiques.

Les arguments que l'on peut tirer d'une confrontation intelligente et consciencieuse des divers cultes me paraissent encore avoir une force convaincante en dehors même de toute question de principes. Il suffit que l'abandon ou l'introduction de certains usages prenne la forme de rupture avec le judaïsme traditionnel et d'assimilation complète aux milieux étrangers, comme le fait de prier tête nue par exemple, pour que le maintien des pratiques menacées ou le rejet de telle ou telle réforme ait aux yeux de l'Israélite fidèle une valeur de sauvegarde de son individualité religieuse.

Ces articles, qui furent très goûtés des conservateurs sans m'aliéner toutefois les sympathies des libéraux, sont de ceux que je signerais encore aujourd'hui sans leur faire subir aucun changement, car ils correspondaient à une vision du judaïsme que les tristes constatations faites par la suite n'ont nullement modifiée.

Cette vision est celle que me donnait mon travail entrepris à cette même époque sur le manuscrit d'Elie Benamozegh *Israël et l'Humanité* dont je dois maintenant entretenir mes lecteurs.

XVII

ISRAEL ET L'HUMANITÉ

Après la mort du docteur livournais, son fils Emmanuel et son disciple le rabbin Samuele Colombo s'étaient adressés à moi pour la rédaction définitive et la publication de l'important manuscrit du maître *Israël et l'Humanité* dont je ne connaissais encore que l'Introduction qui avait été imprimée à part ainsi que je l'ai relaté. Ils avaient le légitime désir de ne pas laisser perdre plus longtemps le fruit de tant de recherches et de travaux. J'acceptai les propositions qui me furent faites, mais ce ne fut pas sans éprouver un bien compréhensible effroi que je reçus ce manuscrit qui contenait près de deux mille feuillets de grand format couverts d'une écriture compacte sans alinéa, ni division d'aucune sorte et rédigés dans un français qui, de même que celui de l'Introduction, réclamait une refonte totale.

Je me mis cependant à l'œuvre et ce travail que je poursuivis pendant plus de six ans avec des alternatives d'ardeur et de complet découragement, tant étaient grandes les difficultés qu'il comportait, ne devait être achevé qu'en 1911. Mais la fatigue qui en résultait était amplement compensée par la lumière que les développements de l'ouvrage projetaient pour moi sur tout l'ensemble de la question religieuse.

Quelle est donc cette doctrine que Benamozegh m'avait résumée dans notre longue correspondance et au cours de notre entretien de Livourne ? Mes lecteurs savent déjà que c'est tout autre chose que la croyance d'une petite secte fermée, repliée sur elle-même dans l'orgueilleuse autant qu'absurde conviction qu'elle détiendrait seule le monopole de l'absolue vérité et que tous les hommes seraient obligés, pour respecter l'ordre divin, d'accepter ses dogmes et de se soumettre à ses pratiques.

D'après l'enseignement du judaïsme, la loi divine comprend le code mosaïque, à la fois religieux et national auquel Israël est seul assujetti et un statut universel destiné à toute l'humanité et que les rabbins ont appelé la loi noachide parce qu'il résulte de l'alliance contractée par Dieu avec le genre humain tout entier en la personne de Noé, double aspect d'une seule et même Loi divine. Deux choses distinctes et qu'il est impossible d'identifier, le particularisme et l'universalisme se trouvent ainsi harmonisées dans la tradition

israélite et c'est pour avoir méconnu son économie divine que, lorsqu'il s'est agi d'organiser la jeune Eglise chrétienne, les premiers apôtres ont hésité entre deux partis extrêmes, le caractère obligatoire du mosaïsme imposé à tout le monde ou son abolition pour tous, même pour les Juifs, ce qui détruisait l'organisation hiérarchique de la religion divine, laquelle devait comporter la masse des laïcs, l'humanité, et une petite collectivité de prêtres, Israël. Mais le fait que les apôtres chrétiens aient pu opérer ce dédoublement et opposer l'universalisme qu'ils proclamaient au particularisme israélite qu'ils déclaraient supprimé prouve bien l'existence de cette dualité au sein du judaïsme.

Dans l'hypothèse du mosaïsme envisagé comme la seule voie de salut ouverte à tous les hommes par le moyen de l'affiliation à la communauté juive et de l'acceptation par tous des devoirs spéciaux qu'elle impose, on se trouverait en présence d'une religion universelle dont les éléments constitutifs démentent de la manière la plus choquante le caractère universaliste puisqu'ils portent l'empreinte du particularisme le plus nettement marqué. Au contraire dans une religion confondant sous le même statut Juifs et Gentils, l'universalisme est obtenu au préjudice de l'harmonie établie par la Loi divine et l'on n'aboutit pas seulement à la destruction pure et simple de l'individualité israélite, mais on rend inexplicable le grand fait historique qui est le judaïsme et qui, d'après sa structure propre,

n'avait pas d'autre raison d'exister que comme sacerdoce de l'humanité.

D'après l'Ecriture en effet, Israël a été appelé à remplir les fonctions de prêtres parmi les peuples comme le fils aîné dans la famille antique. Et de même que les prêtres dans les diverses religions sont soumis à une règle hiératique qui ne concerne pas les laïcs, de même les Juifs sont astreints à tout un ensemble de lois, de rites, d'observances auxquels les non Israélites ne sont nullement assujettis et St Paul avait parfaitement raison de les en déclarer exempts. C'est au XIX[e] chapitre de l'Exode que se trouve la charte constitutive de ce sacerdoce d'Israël. « Si vous obéissez à ma voix et si vous gardez mon alliance, vous serez pour moi une possession particulière entre tous les peuples, car toute la terre est à Moi, mais vous, vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte ». Si toute la terre appartient à Dieu, tous les peuples de la terre sont donc les peuples de Dieu et l'universalisme s'affirme dans ce texte en même temps que le particularisme israélite. De fait, les prêtres ne sont pas créés pour eux-mêmes, mais pour le service de la collectivité ; les fonctions sacerdotales dévolues à Israël supposent donc l'existence d'une famille de peuples constituant en langage chrétien l'Eglise universelle et ces peuples, affranchis du mosaïsme, ne seront soumis qu'au culte de Dieu et à l'observation de la loi morale, tels qu'ils sont contenus dans les sept commandements dits noa-

chides, c'est-à-dire imposés à toute la descendance de Noé.

On s'explique donc que le maître, dont l'ouvrage à la rédaction duquel je travaillais, développant la doctrine, ne m'ait jamais dit et ne devait pas me dire : Embrassez la religion d'Israël en devenant comme l'un de nous, mais au contraire : Restez le témoin du dehors tel que vous êtes et mettez votre vie, votre exemple au service de cette vérité, c'est-à-dire tenez-vous-en au noachisme qui fait de vous un fidèle de l'Eglise universelle.

Un passage des Actes des apôtres, ainsi que Benamozegh l'a fait remarquer, prouve que le premier concile de Jérusalem a pris à l'égard des païens convertis une décision absolument conforme à cette doctrine.

Toutefois j'ai dit la difficulté que j'éprouvais à concevoir comment cette religion noachide que le maître me disait devoir être la mienne, pouvait subsister sans aucun culte établi, sans croyances ni pratiques bien définies. Mon persévérant travail sur le manuscrit d'Elie Benamozegh me fit peu à peu comprendre que le noachisme, tel que le définissent les textes rabbiniques, n'est pas à proprement parler une religion distincte, mais bien plutôt un état moral, religieux certes, puisque le culte de Dieu en est la première et indispensable condition, mais nullement confessionnel. Il m'apparut enfin que l'on en peut dire ce que Vinet a dit du protestantisme, à savoir qu'il n'est point une

religion, mais le *lieu* d'une religion, autrement dit la possibilité laissée aux non Juifs d'organiser en toute liberté leur vie religieuse selon les divers besoins des hommes et d'une manière adaptée aux différents tempéraments nationaux.

S'il en est ainsi, la diversité des conceptions et des formes religieuses qui a sa raison d'être dans la nature même et correspond aux variétés physiques et ethniques des races, reçoit de fait la consécration d'Israël. Cette variété de formes d'ailleurs, dit Benamozegh, indépendamment de l'unité suprême à laquelle elle est subordonnée, constitue elle-même la religion universelle dans son ensemble, car ce n'est pas là une variété arbitraire et accidentelle, mais quelque chose de nécessaire et d'organique qui a sa racine dans les profondeurs de la nature. L'unité religieuse ne pourrait par conséquent être représentée sans le concours de tous ces aspects divers qui, envisagés séparément, semblent réciproquement s'exclure (1) ».

Le païen Symmaque a un mot qui traduit admirablement la doctrine juive sur la nécessité des diverses formes religieuses. Après avoir déclaré qu'il est juste de soutenir que tout le genre humain n'adore en définitive qu'un seul et même Dieu, il se demande pourquoi il existe alors tant de cultes différents ? » C'est, dit-il, que le mystère divin est si grand qu'il est impossible d'y parvenir par un seul chemin ». On ne saurait rien

(1) Israël et l'Humanité, p. 504.

écrire, ajoute Benamozegh, de plus vrai et de plus profond.

Cette idée que la variété des cultes constitue elle-même dans son ensemble la religion universelle apporte la solution d'un problème longtemps débattu. Toutes les différentes formes religieuses rentrent ainsi sous la loi noachide et se trouvent toutes dans la même situation par rapport à la règle sacerdotale d'Israël, c'est-à-dire vis-à-vis du judaïsme historique.

On conçoit donc que le docteur livournais qui a tiré des documents bibliques et traditionnels la démonstration de cette doctrine juive concernant la religion universelle, ait pu parler avec un respect et un amour tout particulier de la religion chrétienne, fille de l'hébraïsme, et qu'il ait dit d'elle qu'en définitive elle serait toujours la vraie religion des peuples gentils.

Mais comment expliquer alors, sans une frappante contradiction, c'est-à-dire sans démentir ce principe de liberté religieuse laissée aux non Juifs, que Benamozegh ait réclamé du christianisme, pour être en parfait accord avec la religion dont il est issu, une réforme portant sur trois points essentiels, la manière de comprendre la trinité, la doctrine de l'incarnation et la proclamation de l'abolition de la loi mosaïque pour les Juifs eux-mêmes ? Sauf sur ce dernier point qui, de toute évidence, est en opposition formelle avec l'existence même d'Israël comme collectivité religieuse, on ne voit pas au premier abord comment les critiques

du maître sur les deux autres points, et plus particulièrement sur le second visant l'incarnation, pouvaient se concilier dans son esprit avec l'entière liberté religieuse reconnue aux noachides. N'a-t-il pas cité avec complaisance à plusieurs reprises l'axiome rabbinique : « Aucune interdiction n'a été faite aux noachides quant au *chittouf ?* » entendons par là l'association dans l'acte d'adoration d'un autre être au Dieu unique et n'a-t-il pas pris soin d'expliquer lui-même, en théologien philosophe qu'il était, le sens et la portée de cette doctrine ? Il a même démontré dans un brillant chapitre de son ouvrage, comment au point de vue juif, s'opère la conciliation entre le polythéisme et le monothéisme, la connaissance de Dieu dans l'humanité étant comme une lumière qui se réfracte dans un prisme et chaque religion particulière réfléchissant un des rayons.

On peut penser qu'Elie Benamozegh, par un illogisme regrettable, s'est arrêté à mi-chemin et n'a pas osé tirer, quant au christianisme, toutes les conséquences du principe que, d'après la tradition talmudique, il avait lumineusement établi. Mais il me paraît plus juste de supposer que dans le jugement porté par lui contre le christianisme il a parlé comme représentant d'Israël, le peuple prêtre, à qui, selon sa tradition, a été confié le magistère religieux et qu'il a alors considéré l'Eglise chrétienne dans sa croyance essentielle, constamment affirmée, celle de réaliser, d'accomplir pleinement le

messianisme juif. Ce serait alors uniquement en tant que réalisation authentique et définitive du messianisme d'Israël et non point comme forme particulière et parfaitement légitime de religion noachide qu'il aurait doctrinalement critiqué le christianisme et réclamé de lui des réformes.

Mes lecteurs ne sauraient donc s'étonner que parallèlement à mon long et patient travail sur le manuscrit du maître, un autre travail se soit accompli dans mon esprit sur cette question vitale des rapports entre le judaïsme et le christianisme. J'en vins finalement à comprendre que le jugement de Benamozegh porte en réalité sur la doctrine formulée par l'apôtre Pierre dans le discours rapporté au livre des Actes (IV, 12) à propos de Jésus-Christ : « Il n'y a de salut en aucun autre ; il n'est pas d'autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés », doctrine qui devait aboutir de la manière la plus logique dans l'Eglise catholique au principe dogmatique bien connu : Hors de l'Eglise, corps mystique du Christ, il n'y a pas de salut possible. Voilà, si l'on ne voit dans l'Eglise qu'une institution historique aux cadres extérieurs bien définis et limités, voilà l'incarnation que la doctrine juive se doit à elle-même, selon Benamozegh, de déclarer inadmissible, parce qu'elle est la négation même de l'universalisme religieux proclamé par ses constantes traditions et sans aucun doute, c'est cette erreur, cette limitation arbitraire de l'universel

domaine de la grâce de Dieu, que je niais moi-même ce matin de communion dans la chapelle des Dominicains, quand mon âme s'élançant au-dessus de la matérialité des symboles et des barrières confessionnelles avait embrassé dans son acte de foi l'éternelle Vérité.

Ce travail de ma pensée n'était pas encore assez avancé du vivant du Père Hyacinthe pour que je pusse m'en entretenir avec lui, mais je tenais mon vénéré ami au courant de celui que je poursuivais sur le manuscrit d'Elie Benamozegh et il ne cessait de m'encourager à faire l'effort nécessaire pour le mener aussi rapidement que possible à bonne fin. La doctrine du rabbin livournais lui était devenu assez familière pour me permettre de lui demander d'écrire la préface de l'ouvrage dont on entrevoyait la prochaine publication. Cette préface n'a été rédigée qu'après sa mort, mais au cours des visites quotidiennes que je lui faisais dans sa paisible chambre de la rue du Bac, le brouillon en avait été préparé.

Le Père y exprime sa satisfaction de voir qu'Israël qui, trop longtemps a gardé le silence sur la question des origines chrétiennes, fait enfin entendre sa voix « car comment, dit-il,, comprendrons-nous le christianisme si le judaïsme, la religion dont il est issu, est méconnu. On oublie trop que Jésus fut Juif. Qu'on le veuille ou non, on n'y changera rien... Né Juif, il voulut vivre et mourir Juif et, depuis les langes san-

glants de sa circoncision jusqu'au suaire embaumé de sa sépulture, accomplir les seules rites de sa nation (1) ». Il répond à certains critiques modernes qui vont jusqu'à nier l'existence du Jésus historique et déclare que, même dans cette hypothèse, les fondements de la religion chrétienne étant transportés, comme le veut Benamozegh, dans la plus haute tradition hébraïque, cette religion subsiste encore comme un essai de réalisation du messianisme israélite.

Enfin le Père Hyacinthe a rendu au docteur Livournais un hommage mérité et exactement défini son mérite particulier comme théologien d'Israël en écrivant dans cette même préface : « Benamozegh a fait justice d'une erreur communément répandue chez nous autres, chrétiens, celle qui consiste à ne voir dans le judaïsme qu'un monothéïsme national, qu'une religion ethnique. Il nous montre dans l'antique tradition d'Israël les aspirations les plus nettement universelles sans aucune arrière-pensée d'assujettissement des Gentils au mosaïsme. Il a apporté ainsi une précieuse contribution à l'étude du problème religieux ».

---

(1) Ces paroles ont été prononcées textuellement par M. Hyacinthe Loyson le 30 décembre 1911 dans un discours à la Sorbonne qui fut le dernier discours public de l'illustre orateur.

XVIII

OCTOBRE 1908

Cependant ma vie se poursuivait paisible auprès de ma mère bien-aimée. Je passais mes soirées avec elle, généralement plongé dans l'étude des textes hébreux, mais elle ne s'en étonnait point et ne me posait jamais la moindre question qui aurait pu me mettre dans la cruelle alternative de déguiser la vérité ou de lui infliger une souffrance. Elle était satisfaite de me voir prendre part aux offices de notre paroisse et communier en sa compagnie à l'époque des grandes fêtes.

La lecture de divers ouvrages inspirés par le mouvement moderniste, la fréquentation de mes amis libéraux, les réunions de notre Association interconfessionnelle d'études religieuses auxquelles elle assistait avec plaisir, autant que le lui permettait sa santé chancelante, avaient donné à son catholicisme une largeur que facilitait d'ailleurs singulièrement le caractère de sa piété personnelle. Nous faisions ensemble d'édifiantes lectures. Saint Augustin et Pascal avaient nos pré-

férences et je possède encore, précieux souvenir de ces chères années ! ces cahiers dans lesquels ma mère me copiait de sa main les passages des auteurs mystiques que nous choisissions comme thèmes de nos méditations.

Lorsque j'entrai en pourparlers avec les héritiers d'Elie Benamozegh en vue du travail de révision du manuscrit *d'Israël et l'Humanité,* elle s'intéressa au projet et ne fit aucune objection quand elle me vit accepter cette lourde tâche, sauf en ce qui concerne la fatigue physique qui en pouvait résulter pour moi. Dans ses lettres écrites durant les vacances de 1908, elle me parla de cette correction du manuscrit italien comme d'une occupation capitale pour moi, sans laisser paraître la moindre inquiétude religieuse, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais cédé à la curiosité de lire un seul de ces feuillets qui s'entassaient sur ma table de travail.

Hélas ! l'heure de la douloureuse séparation approchait. Ma mère m'avait dit une fois, un jour de communion : « J'ai demandé à Dieu ce matin une grâce temporelle : celle de m'accorder encore dix ans de vie, pas davantage, car je pense que, passé ce délai, mon rôle sera achevé auprès de toi ». Les dix années s'étaient écoulées et, à plusieurs reprises, elle m'avait tenu le même langage que Monique, la sainte mère d'Augustin : « Mon fils, je t'avoue que, pour ce qui est de moi, il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me

plaire, et je ne sais plus ce que j'y fais ni pourquoi j'y demeure davantage ». Ces lettres du mois d'août 1908, reçues d'elle pendant que, selon mon habitude, je voyageais en Italie, tendres et religieuses comme toujours, contenaient de claires allusions à sa fin prochaine. Quelques phrases de la dernière, qui me parvint avant mon retour de vacances, résonnèrent pour moi comme un suprême adieu, quand je les relus avec larmes après son départ de ce monde.

Je ramenai ma mère de la campagne au commencement de septembre et elle s'alita peu de jours après. Son état ne m'inspirait, pourtant, non plus qu'au médecin, aucune appréhension sérieuse. Aussi fus-je étonné quand je la vis réclamer les derniers sacrements, mais elle me dit, pour calmer mes craintes, qu'elle avait toujours cru en l'efficacité de l'extrême-onction comme sacrement des malades et qu'après tout, si telle était la volonté de Dieu, elle voulait bien faire le sacrifice de vivre encore un peu de temps par amour pour moi. Ce n'était là en réalité qu'une feinte pieuse. Elle sentait ses forces décliner rapidement et le laissait comprendre aux personnes qui la visitaient en leur recommandant avant toutes choses, de ne rien dire qui pût m'inquiéter. Elle vécut ainsi une dizaine de jours dans l'incessante préoccupation de me cacher la gravité de son état. Ce fut seulement dans la journée du 4 octobre que m'apparut l'imminence du danger. C'était la veille de Kippour.

Depuis le premier Grand Pardon qui m'avait vu, jeune homme, entrer en curieux à la synagogue, je n'avais jamais manqué d'assister ce jour-là à l'office de Kol Nidré. Pour la première fois, et dans quelle déchirante circonstance ! je n'allais pas prendre part à la solennelle prière dans laquelle j'avais l'impression de puiser des forces pour le restant de l'année. Or avant la tombée de la nuit, tandis que j'étais au chevet de ma chère malade, en compagnie de la religieuse qui la soignait, ma mère qui s'était recueillie et n'avait presque point parlé de toute la journée, se tourna tout à coup vers moi et me dit doucement : « Tu dois sortir ce soir, va ! » Je raconte, tel qu'il est, ce fait impressionnant ; on peut y voir une simple coïncidence ou, de la part de la mourante, le désir de m'éloigner pour les derniers moments, mais peut-être y a-t-il là aussi une mystérieuse intuition. Je fus comme cloué sur place tant ma surprise était grande. L'idée que ma mère à cette minute-là lisait dans ma pensée, qu'elle pénétrait jusqu'au fond de mes croyances intimes et qu'elle avait de Dieu une vue assez haute et assez pure pour comprendre les croyances de son fils, les accepter et les bénir, cette idée s'imposait à moi avec une saisissante évidence. Je protestai cependant que je ne voulais pas quitter ma bien-aimée malade et que je ne m'éloignerais pas de la maison, mais elle insista en répétant avec autorité : « *Tu dois sortir !* » Elle manifestait une volonté si arrêtée que la religieuse m'engagea elle-même à déférer à son désir.

Je me rendis à la Synagogue où j'arrivai avant le commencement du service. Dans quel état d'âme j'assistai à cet office, à cette même place où jadis, j'avais eu de l'antique judaïsme ma première révélation ! En m'efforçant de suivre les prières du rituel, je ne pouvais retenir mes larmes et toutefois, dans cette émotion intense qui m'étreignait, il y avait une inexprimable douceur, parce que j'éprouvais la certitude d'avoir été fidèle à la lumière de Dieu et de me trouver ainsi uni à ma mère mourante par des liens plus puissants et plus sûrs que tous les rites extérieurs.

Je me hâtai de retourner auprès de la malade et il semblait qu'une sensible amélioration s'était produite dans son état pendant mon absence, si bien que, vers minuit, la religieuse me conseilla d'aller prendre un peu de repos. Mais une heure ne s'était pas écoulée qu'elle vint m'appeler en me disant que ma mère était au plus mal et que, selon toute apparence, le dernier moment approchait. Je soutins dans mes bras la chère mourante et je priai avec elle. Il y a pour l'âme religieuse en de tels moments une force qui triomphe de la nature humaine et qui n'est certainement pas de ce monde. La douleur n'est point supprimée, oh non, certes ! elle n'est pas étouffée sous le masque impassible du stoïcisme ; elle est transfigurée et elle trouve en elle-même les motifs secrets de s'apaiser en se sublimisant. Je répétais à ma mère à travers mes larmes : Dieu t'aime ! et ses mains, qui déjà se refroidissaient, me témoignaient qu'elle était sensible à cet acte de foi.

« Tu te donnes une peine inutile ! » murmura-t-elle, comme je cherchais à alléger les souffrances de son pauvre corps. Ce furent ses dernières paroles bien conformes à sa vie toute d'abnégation. Elle expira doucement le matin de Kippour, à 5 heures.

Je lui fermai les yeux et je voulus m'occuper moi-même de tous les soins religieux que la mort réclame dans une demeure chrétienne. Il y avait en moi durant ces heures-là quelque chose de semblable à la lutte de sentiments contraires que décrit Saint Augustin dans la même douloureuse circonstance : ce qu'il y avait de faible et qui tenait de l'enfance se laissait aller aux pleurs et cela était réprimé d'autre part par une force supérieure. Je puis dire qu'en ces douloureux instants, je fus réellement soutenu par une impression de spirituelle présence, d'assistance invisible, plus sûre que tous les appuis matériels, une certitude d'immortalité dont le temps n'a jamais altéré la sensation profonde.

Les funérailles de ma mère furent célébrées le 8 octobre avec un concours d'amis de tous les cultes, dans cette église Saint-Pothin qui avait vu autrefois les débuts du Père Hyacinthe comme orateur de la chaire catholique. Ce fut le bon abbé Samuel qui, durant quelques jours, accueillit mon deuil dans son paisible ermitage de Grenoble, puis un autre de mes amis, le pasteur Bourdery, me donna à son tour, dans son modeste presbytère de Nantes, le réconfort de sa foi tranquille et de sa fraternelle affection.

XIX

LA DÉCISION

« Ce sont de bien graves décisions que vous allez avoir à prendre ». Ainsi s'exprimait le Père Hyacinthe dans une des premières lettres qu'il m'écrivit après la mort de ma mère. Il faisait ainsi allusion aux préoccupations de son amitié concernant mon avenir. Il estimait que l'heure était venue pour moi de me consacrer à une œuvre religieuse et que je ne le pouvais faire en dehors de la voie où depuis si longtemps je m'étais senti appelé. Ce n'est pas qu'il m'ait jamais conseillé d'opérer une conversion totale au judaïsme ethnique et sacerdotal, mais dans ma situation particulière, les raisons d'ordre sentimental qui m'avaient retenu jusqu'alors n'existant plus, cette solution lui semblait peut-être plus religieuse, et, en tout cas, plus logique que celle de ces dernières années.

D'autre part, une question nouvelle venait de se po-

ser pour moi et il me fallait prendre un parti. J'avais été l'objet de la part des dirigeants du groupement israélite libéral de Paris de propositions précises tendant à me donner dans leur milieu une activité spirituelle répondant à mes aspirations. Cette offre était faite dans les conditions les plus larges et les plus bienveillantes, sans exiger de moi une modification quelconque de mon attitude religieuse. J'avais affirmé de nouveau en effet que je me sentais attaché au judaïsme intégral, écriture et tradition, que ce judaïsme, il est vrai, comportait une suffisante liberté de pensée, mais que cette liberté rendait d'autant plus nécessaire la fidélité aux formes qu'il a historiquement revêtues et sans lesquelles son unité organique ne saurait être maintenue. On ne pouvait donc s'attendre à me voir détourner de ce judaïsme les Israélites qui, par obligation de naissance, doivent puiser en lui leur règle de vie. Les réponses qui m'arrivaient de Paris à la suite de ces déclarations de principes respectaient mon point de vue et elles étaient conçues en des termes tels que mon vénéré ami soulignait dans ses lettres toute la noblesse du procédé dont on usait à mon égard : « Les conditions qui vous sont faites sont aussi libérales et aussi fraternelles qu'on les pouvait désirer et si vous ne les acceptez pas, c'est peut-être qu'un instinct de l'âme irraisonné, sans être irraisonnable, vous avertit que vous n'êtes pas fait pour cette œuvre indécise et incertaine. »

En réalité, il n'était que trop évident pour moi au contraire que les dispositions si accueillantes que l'on me témoignait (1) reposaient, à n'en pas douter, sur une conception du judaïsme sensiblement différente des miennes et ce qui le prouvait bien, c'était l'idée qu'après un certain stage dans une Ecole rabbinique de l'étranger, ainsi qu'on me le suggérait, je pourrais revenir pourvu du diplôme de rabbin me permettant de me prévaloir de ce titre et d'exercer le ministère qui y est attaché. Or cela supposait résolue la question primordiale beaucoup plus importante à mes yeux, et qui consistait à savoir si je devais persévérer dans la ligne de conduite que m'avait conseillé Elie Benamozegh ou en choisir une autre. L'enquête que j'entrepris à ce moment-là est trop caractéristique de l'esprit général du judaïsme sur ce point important entre tous pour que je la passe sous silence.

J'avais vu deux ou trois fois, quelques années auparavant, le grand-rabbin Alfred Lévy et il s'était montré aussi catégorique que possible pour me recommander, comme la plus sage, la position religieuse indiquée par le maître livournais. Je jugeai donc inutile de le questionner de nouveau à ce sujet. Par contre, je ne manquai point d'écrire, en entrant dans les détails les plus circonstanciés sur les propositions émanant de Paris,

(1) Mes correspondants à cette époque furent le Président de l'Union Israélite libérale M. Salvador Lévi, le rabbin M. Louis Germain-Lévy et Mme Eugène Simon, d'une si remarquable activité religieuse et sociale.

au grand rabbin Samuele Colombo, disciple et successeur de Benamozegh à Livourne, homme de Dieu, qui joignait la modestie à la science sur le modèle des vrais sages de l'antiquité talmudique. Il m'écrivit à la date du 8 février 1909 :

« Qu'aurait pensé présentement Benamozegh ? A cela je crois pouvoir répondre en mon âme et conscience que le grand et vénéré maître aurait, comme moi, persévéré maintenant comme auparavant dans la conviction que vous pouvez rendre de plus grands et plus appréciables services à la cause d'Israël en n'embrassant pas sa loi sacerdotale et en vous tenant, pour ainsi dire, en dehors et au-dessus de toute Eglise particulière, que vous ne seriez en état d'en rendre après vous être soumis à cette même Loi. »

Vers la même époque un ami de Palestine, avec lequel je correspondais depuis plusieurs années pour l'étude de l'hébreu moderne, voulu bien poser pour moi au grand rabbin Askenazy de Jérusalem la même question que j'avais adressée au Dr. Samuele Colombo. Il en reçut une réponse identique en substance avec une véritable consultation de casuistique sur la place que je pouvais prendre à la synagogue comme noachide participant à ses offices, la façon de m'y comporter, de mettre le taled, de pratiquer à ma convenance les rites juifs, comme œuvre de piété personnelle et surérogatoire, non comme préceptes d'obligation, toutes choses qui corroboraient les avis que j'avais précédem-

ment reçus d'Elie Benamozegh, ce qui prouvait bien que ce dernier ne m'avait pas exposé une doctrine purement personnelle et non fondée sur la tradition.

C'est également par l'entremise d'un autre correspondant en Allemagne, que je reçus une troisième réponse, émanant, celle-là, du Dr. Jacob, rabbin de Dortmund. Elle est écrite d'une manière enjouée mais tranchante, et il vaut la peine d'en traduire les principaux passages :

« Quant à votre ami à qui l'on conseille pour servir la cause d'Israël, de passer au judaïsme et de devenir éventuellement rabbin, voilà bien de tous les moyens le moins approprié. Nous aurons un Juif et un rabbin de plus ? La belle affaire ! Tout au plus pourrait-il compter momentanément comme prosélyte sur un peu de curiosité. Les chrétiens pour lui n'existeront plus, mais les Juifs existeront-ils davantage ? Un rabbin de plus venant s'ajouter à la petite phalange de ceux qui, par-ci par-là, prêchent devant quelques douzaines d'Israélites sur la supériorité du judaïsme et sa mission universelle, sans avoir jamais, notez-le bien, converti une seule âme à leurs doctrines ! »

Le distingué rabbin émettait encore, avec la même franchise, à propos des offres de collaboration dont j'étais l'objet de la part du groupement de Paris, des appréciations sévères sur les libéraux justifiées probablement par les observations qu'il avait pu faire à ce sujet dans son propre pays, mais qui ne correspon-

daient nullement à la réalité en ce qui concerne les principaux promoteurs du mouvement parisien dont les sentiments religieux au contraires étaient incontestables : « L'orientation du néo-judaïsme, disait-il, si l'on ne veut pas déguiser la vérité sous des phrases, ce n'est pas de vouloir, en fait de religion, le *plus* et le *mieux*, c'est de vouloir le *moins*... En vérité, comment un homme tel que votre ami qui abandonne le monde par amour de la religion, pourrait-il aller à ceux qui abandonnent la religion par amour du monde ? »

Le rabbin concluait en disant : « Mon conseil à votre ami, le voici : Qu'il reste entre le judaïsme et le christianisme ; qu'il approfondisse de toutes ses forces et de toute son âme les vérités du judaïsme, de la Bible principalement, et qu'il prêche par la plume et par la parole comme écrivain libre et libre orateur. Qu'il fasse tout juste le contraire de ce que Saint Paul a fait en appelant au Dieu d'Israël les nations de la terre ! »

Le contraire de l'action de Saint Paul qui, Juif, prêcha à ses frères et aux Gentils, l'abolition de la loi juive, n'était-ce pas de prêcher aux Juifs la fidélité à cette même loi en évitant de s'y soumettre personnellement et d'accréditer l'idée erronée que, dans l'économie divine, elle est nécessaire au salut du non Juif ? Dans cette lettre, le Dr. Jacob, sans me connaître, traçait un remarquable tableau de mon activité future.

Ces conseils, provenant de milieux bien divers et de personnalités très différentes également, présentaient

néanmoins comme on peut s'en rendre compte, une impressionnante unanimité ! Le Père Hyacinthe, qui s'intéressa vivement à cette enquête, en fut très frappé et comme moi, demeura d'avis que c'eût été manquer à toute sagesse que de passer outre en adoptant une résolution opposée.

En réalité, dans tous les détails de ce récit, rien n'a jamais été voulu, préparé par moi. Une volonté supérieure est présente d'un bout à l'autre de cette histoire et c'est elle encore, et non point ma volonté propre, qui allait décider de la suite qu'elle devait comporter. Le devoir du croyant n'est-il pas d'apercevoir la main de Dieu dans ces combinaisons d'événements qui s'imposent à lui et comme une sorte de révélation personnelle dans tous les actes importants de sa vie spirituelle ? Se laisser conduire jour après jour par les faits, sans chercher à les influencer selon nos préférences, n'est-ce point là le déroulement de la vocation particulière de même que le docile acquiescement donné au premier appel intérieur en marque le point de départ ? C'est ainsi que la nature du rôle qui allait m'être assigné s'est précisé peu à peu sous l'action même des circonstances.

Ce rôle est celui d'un témoin.

Devant cet Israël dont j'avais eu, aux jours de mon adolescence, une première vision si inattendue, j'étais appelé à attester, moi qui lui suis étranger par la naissance, la valeur permanente de son patrimoine reli-

gieux, le devoir qu'ont les Israélites de lui demeurer inébranlablement fidèles et la faute que commettent envers Dieu, envers leur peuple et envers l'humanité ceux qui, par leur ignorance, volontaire, leur coupable indifférence ou leur lâche abandon, désertent le poste d'honneur qui leur a été confié.

Bien des fois, après avoir achevé la lecture de mon histoire jusqu'à l'époque où nous a amenés le présent chapitre, des lecteurs m'ont dit : On aimerait savoir ce qui est arrivé *après*.

Les pages qui vont suivre sont destinées à satisfaire ce désir.

XX

LE TÉMOIGNAGE

J'ai dit plus haut par quel concours de circonstances fortuites en apparence j'ai été amené à mettre ma plume au service du judaïsme. Je fis suivre mes articles sur Elie Benamozegh et la solution de la crise chrétienne d'une autre série intitulée : A la recherche de l'Unité; j'y mettais en scène trois interlocuteurs appartenant à des milieux religieux différents et j'essayais, en me basant sur la tradition juive tant rabbinique que prophètique, de trouver, comme je le ferais beaucoup plus aisément aujourd'hui, une conciliation entre les diverses religions. Je devins dès lors un collaborateur assidu de l'Univers Israélite et, jusqu'à la fin de sa longue carrière, je lui continuai mon concours, sans préjudice des articles écrits pour divers autres journaux et des publications que je devais diriger moi-

même par la suite : *Foi et Réveil,* revue de la doctrine et de la vie juive, fondée à Nice par le regretté grand rabbin Jules Bauer, et le vaillant et original *Chalom,* organe de cette union de jeunesse juive dont je parlerai plus loin.

Entre temps j'avais publié, à la demande de mes amis, le récit que mes lecteurs ont retrouvé dans le présent volume et je lui donnai pour sous-titre « Ma « conversion » au judaïsme », indiquant par ces guillemets qu'il s'agissait en fait de tout autre chose que du simple passage d'un culte à un autre. Plus récemment je fis paraître, sous une forme anecdotique, je dirais même symbolique, une suite et une conclusion à mon autobiographie dans un autre volume intitulé *Le Voile soulevé.* Mais il se peut que ce livre ait été moins bien compris encore que le précédent précisément parce qu'il tient de la parabole. L'Evangile ne dit-il pas : « Il est parlé aux autres en paraboles en sorte qu'en voyant ils ne voient point et qu'en entendant ils n'entendent point ».

Arrivé à Paris en 1916, je ne tardais pas à être appelé à m'occuper de la jeunesse. Je participai à la création de l'association d'instruction religieuse *Chema Israël* et, pendant plusieurs saisons, je fis pour elle des séries de conférences du dimanche matin à la Salle consistoriale. Je visitai également à plusieurs reprises ses différentes sections établies en province. Et c'est pour essayer de remédier aux regrettables lacunes tant de

fois constatées dans le domaine de l'enseignement que, plus tard, je préparai un exposé succinct et complet de la religion juive publié depuis sous le titre *Hillel ou le Judaïsme,* en m'efforçant de le pénétrer du souffle de piété sans lequel toute connaissance acquise demeure stérile et vaine.

Un jour, au Club Salonicien, son président, le Dr Vidal Modiano, me présenta deux jeunes Juifs étrangers qui avaient des ambitions bien plus vastes encore : ils rêvaient de grouper en une grande fédération toute la jeunesse juive des divers pays. L'un d'eux, Charles Nehama, épris de bonne heure de cette idée de l'unité du peuple juif, avait fait paraître à Salonique, à l'âge de quinze ans, une revue appelée *L'Inter-juive.* Je m'intéressai à ces jeunes gens et à leurs efforts qui aboutirent à la création d'une Union Universelle de la Jeunesse Juive, U.U.J.J., titre dont les prétentions étaient à la hauteur de leurs juvéniles espérances. L'association connut, surtout à l'étranger, un certain succès. Elle eut peu à peu des sections dans l'Afrique du Nord, en Syrie, même dans la République Argentine et sa revue mensuelle *Chalom* (La Paix) qui, pendant plusieurs années, mena le bon combat pour le réveil de la jeunesse. Rien n'égalait la persévérance de Charles Nehama, secrétaire général de l'Union et son infatigable animateur, pour trouver les fonds nécessaires à la vitalité de cette œuvre et de son pério-

dique, si ce n'est la bonne volonté que je mettais moi-même à l'aider dans cette tâche ingrate.

Je publiai, à l'intention de l'U.U.J.J. un programme d'éducation dont le plan général n'était pas moins vaste que les visées de l'association. Mon ami d'Italie, Alfonso Pacifici, sioniste à l'âme ardente et apôtre enthousiaste de la croyance au peuple-prêtre, avait collaboré à la préparation de ce travail. Le programme, pour la première fois en France, ne plaçait pas l'Association sur le terrain purement confessionnel, mais reconnaissait de fait l'existence d'un peuple juif dont la religion était, certes, la plus haute et la plus nécessaire, mais non pas l'unique manifestation et il s'étendait en conséquence à tous les domaines de la culture. Il y avait là une attitude entièrement nouvelle pour ceux qui se réclamaient du principe de l'assimilation totale au milieu, la confession religieuse seule exceptée.

L'U.U.J.J. organisait tous les deux ans des congrès auxquels étaient convoqués les autres groupements de jeunesse et j'inaugurai le premier à la Mairie de la rue Drouot, à Paris, en 1926, par un discours en hébreu afin de bien marquer le caractère intégralement juif de l'Union. J'avais en effet été choisi, à mon corps défendant, pour son Président, sans autre mérite de ma part que d'avoir participé au travail du début. Les Congrès après Paris eurent lieu successivement à Strasbourg, Genève et Anvers. C'est au Congrès de Genève qu'un auditeur fit la réflexion qu'il était pour le moins

singulier que l'Union universelle de la Jeunesse Juive eût choisi pour son président un non Juif d'origine, ce qui lui valut d'un voisin cette spirituelle réponse : Les catholiques ont fait d'un Juif un Dieu, les Juifs peuvent bien faire d'un catholique un président (1) !

Cependant un problème important se posait pour le judaïsme mondial depuis la Déclaration Balfour : celui de l'aide à apporter à la création du Foyer national juif de Palestine. A part le tout petit groupe des *Ohabei Sion* présidé par le très regretté Charles Baur, les Juifs de France se cantonnant obstinément sur le terrain exclusivement confessionnel où ils croyaient trouver leur entière sécurité pour l'avenir, se montraient hostiles au mouvement, comme si Dieu avait fait alliance en la personne d'Abraham avec une confession religieuse et non pas avec un peuple héritier de ses promesses temporelles aussi bien que spirituelles. Quant à moi, la vision du judaïsme que m'avaient donnée mes études bibliques, le petit livre de Léon de Modène et mon long contact avec la pensée de Benamozegh m'obligeait en conscience à soutenir l'idéal sioniste par fidélité à cet Israël auquel ma vie se trouvait consacrée tout entière. Je me trouvai ainsi associé au travail des sionistes à Paris. On me vit aux meetings organisés en faveur de la renaissance palestinienne. Deux autres non juifs y prenaient part avec moi : le sénateur de

(1) Cité dans mon volume « Le Voile soulevé » et mis sous la plume de mon étrange ami Don Pablo Carmona.

Monzie et mon compatriote lyonnais Justin Godard devenu depuis président d'honneur du Kérén Kayémeth le Israël (Fonds national juif consacré au rachat de la terre de Palestine). Mais je mettais moi-même dans ma collaboration une pensée mystique qui leur était étrangère ; je voyais dans le sionisme, comme l'a écrit Jean de Menasce, la plus grande occasion de dévouement et de sacrifice qui ait été offerte aux Juifs dans les temps modernes.

C'est cette œuvre du Kérén Kayémeth qui eut toujours mes préférences parce que je lui trouvais son fondement dans la Tora elle-même et sa consécration dans la tradition ininterrompue d'Israël. Dans la lumière peu à peu projetée par les évènements sur toute ma destinée je découvrais ainsi la signification du baiser que tout enfant je donnais aux fleurs rapportées de la Terre Sainte.

Comme vice-président de la Commission centrale du Kérén Kayémeth, j'eus à maintes reprises à porter la parole sioniste en province et même à l'étranger pour la cause d'Eretz Israël.

A ce travail pour le Fonds National juif vint s'ajouter celui que me demandaient les associations de jeunesse l'U.U. J. J. et le Chema Israël, et les invitations à les visiter qui m'étaient adressées par les diverses communautés juives. C'est ainsi que je fus amené à entreprendre les grandes tournées de conférences en différents pays, à parcourir plusieurs fois les centres juifs

de l'Afrique du Nord, l'Italie, la Suisse, la Belgique et l'Allemagne. Ces voyages m'ont laissé de précieux et intéressants souvenirs ; la conférence avec musique synagogale par exemple que nous organisâmes un hiver, Charles Nébama et moi au grand théâtre de Tunis, restera par l'extraordinaire succès qu'elle eut auprès de la population, la plus sensationnelle manifestation de la vie juive dans la Régence.

Puis l'Amérique voulut me connaître à son tour et le rabbin Stephen Wise de la Free Synagogue organisa en 1930 ma tournée de conférences à travers toutes les grandes villes des Etats-Unis. Pendant trois mois de New-York à San Francisco, de la Floride au Canada, je visitai accompagné de deux secrétaires toutes les principales communautés juives américaines parlant à des milliers d'auditeurs à commencer par Carnegie Hall, qui est l'une des plus vastes salles du monde. Je parlai successivement dans des synagogues libérales, conservatrices et orthodoxes représentant les trois fractions du judaïsme américain et j'ai alors adressé la parole à plus de Juifs sûrement qu'il n'a jamais été donné à aucun rabbin de le faire.

Cette tournée avait demandé une très longue préparation et tout n'était point d'ailleurs sans reproche dans l'organisation de ces réunions parce que l'esprit des affaires qui domine toute la vie américaine ne recule pas toujours devant des procédés de réclame que l'honnêteté chez nous condamnerait. C'est ainsi que dans

je ne sais plus quelle ville, on me mit sous les yeux à mon arrivée un journal local qui annonçait en grosses lettres en première page ma conférence sous ce titre : « Un ancien prêtre devenu rabbin » et qui, par un habile truquage photographique faisait suivre ce titre d'une double image : d'un côté le conférencier en costume de prêtre catholique et de l'autre le même homme avec la robe et la toque d'un rabbin. Je commençai ma conférence en déclarant que tout était remarquablement exact dans l'annonce qui avait été faite au public sauf que je n'avais jamais été prêtre et n'étais jamais devenu rabbin. Ces détails blâmables mis à part, il reste que cette tournée d'Amérique souleva un vif intérêt de curiosité dans les communautés juives et je remercie Dieu de l'occasion qui me fut ainsi offerte de rendre mon témoignage devant de si nombreux et si vastes auditoires.

Ce témoignage, la possibilité m'avait été donnée de le délivrer à Paris d'une manière constante antérieurement à mon voyage en Amérique. Le bon sens populaire répète souvent : On n'échappe pas à sa destinée constatant ainsi que lorsqu'un homme naît avec une vocation véritable, il arrive toujours à la réaliser tôt ou tard en dépit des circonstances contraires. L'enfant qui, après avoir vu en songe la Vierge de Fourvière l'assurer de sa protection, s'était senti appelé à devenir prêtre, n'avait pas pris le chemin du séminaire et pourtant il ne devait pas, d'une certaine manière, demeurer

étranger au ministère des âmes dont il est la préparation, bien que ce dût être de la façon la plus imprévue.

Dès l'année 1922, le nouveau président de l'Union Israélite libérale, René Heimann, renouvelant l'offre de son prédécesseur avec plus d'insistance encore, mais dans les mêmes accueillantes conditions, m'avait demandé de donner à son groupement un concours régulier. La proposition ne soulevant cette fois aucune objection de ma part, je m'attachai à cette synagogue de la rue Copernic et tous mes efforts tendirent à combler le fossé qui au début la séparait de la grande communauté parisienne et à faire revivre dans le milieu les traditions cultuelles en les vivifiant par la vie intérieure sans laquelle on ne peut rien former ni réformer en religion d'une manière durable.

Aujourd'hui je ne puis me rappeler sans une douce émotion les belles âmes que j'ai connues là (1), les bonnes volontés qui, avec tant de sincère piété, se sont jointes à la mienne, notre persévérant travail spirituel avec les offices spéciaux de la jeunesse et nos précieuses Heures de méditation du samedi après-midi auxquelles nous vîmes plusieurs fois s'associer des catholiques et même des ecclésiastiques tant était vif chez nous le désir de nous maintenir sur le terrain de rencontre de toutes les âmes religieuses. Avec son rituel

(1) C'est une des plus ferventes fidèles de la synagogue de la rue Copernic, Mme Alfred Schwob qui, aux heures tragiques d'avant-guerre, lança avec persistance l'idée de la journée de pénitence du judaïsme universel.

mi-hébreu, mi-français, à la préparation duquel j'avais travaillé je puis dire avec amour et qui donnait aux fidèles l'intelligence de la prière, cette synagogue avait, notamment pour les offices des grandes solennités d'automne, des services d'un caractère religieux inoubliable. Le jour du Kippour, avant la Neïla, à cette même heure où pour la première fois le judaïsme m'était apparu dans la synagogue lyonnaise sous l'aspect du « peuple-prêtre » en prière, j'étais chargé chaque année de prononcer devant la foule des fidèles le sermon de clôture de la sainte journée. Comment ne pas être frappé de ce fait dans lequel il est vraiment impossible de ne voir qu'une simple coïncidence? Et comment quand je songe à cela ne pas m'écrier avec les croyants de tous les âges : En vérité, c'est la main de Dieu qui a tout conduit et qui, par le concours des circonstances, m'a amené au point où je devais aboutir.

Je prie mes lecteurs de ne pas me faire l'injure de penser que j'ai écrit ce qui précède pour le vain plaisir d'étaler devant eux l'activité des vingt-cinq années de ma vie dont ce récit est le fidèle résumé. Je n'ai d'autre but que de les amener à admirer avec moi les voies de la Providence. Moïse nétait qu'un bègue timoré quand l'Eternel lui donna la mission d'aller parler au Pharaon et Jérémie tremblait comme un timide adolescent lorsque retentît en son âme l'appel au ministère prophétique. Dieu qui, à l'origine, de rien fit toutes

choses, triomphe seul dans la médiocrité, dans l'insuffisance personnelle des instruments qu'il choisit pour l'accomplissement de ses insondables desseins. Israël n'est pas seulement comme me disait le Père Hyacinthe une troublante énigme, il est un prodige vivant, mais, pour se maintenir dans la réalité historique, une apologie du judaïsme n'a vraiment rien d'admirable à signaler si ce n'est la constante et merveilleuse intervention de Dieu qui déroute tous les calculs humains. Au sein de ce miracle permanent qu'est l'existence du peuple juif, de petits miracles sans cesse se sont accomplis au cours des siècles, objets de surprise pour l'historien, d'adoration pour le croyant. Ma vie à son tour en est un et pour ma modeste part je puis dire après Isaïe : « Voici donc en quelle manière j'ai été placé comme un signe et un témoignage en Israël par le Dieu dont la gloire réside en Sion ».

XXI

CONCLUSION

Ici se termine mon récit.

Si le lecteur attend de moi, comme conclusion, une confession de foi, j'ai le devoir d'ajouter ceci :

Au sein du peuple juif, l'action de l'esprit de Dieu, difficile, laborieuse, mais incessante, a abouti à ce phénomène historique, unique dans les annales religieuses de l'humanité, le prophétisme qui, avec son aboutissement dans l'Evangile, est le grand miracle de l'histoire d'Israël et comme la fleur magnifique dans laquelle s'est épanoui son génie national.

Chez les prophètes, le développement de la pensée religieuse a atteint son point culminant. Le Dieu d'Israël, libérateur et législateur de sa nation, s'est révélé à eux comme le Dieu unique, père de tous les hommes. L'humanité étant alors conçue comme une grande famille, la foi juive a fini par briser tous les cadres

nationaux ou, pour mieux dire, en les respectant, elle les surmonte et les dépasse ; elle ne connaît plus aucune limite, ni dans le temps, ni dans l'espace, et elle a résumé et condensé dans l'espérance messianique ses plus hautes, ses plus universelles aspirations.

Mais ce n'est pas seulement par son étendue que cette foi se place au premier rang des croyances religieuses de l'humanité, c'est par son essence même et sa profondeur. Son Dieu se révèle encore comme le Dieu de sainteté et c'est dans l'intimité même de la conscience que la religion trouve désormais sa plus pure, sa plus complète expression. Tous les éléments de moralité épars dans le monde s'y réunissent comme en un faisceau dans ce précepte qui est, pour le judaïsme, une règle de vie en même temps qu'une croyance : « Soyez saints, car Je suis saint, Moi, votre Dieu ».

Enfin, il est facile de démontrer que, dans l'histoire des religions, celle d'Israël occupe une place à part. En effet, de cette source, si petite en surface, qu'était l'hébraïsme, deux larges fleuves aux eaux fécondantes sont sortis. Le Christianisme et l'Islamisme se sont répandus dans le monde portant en tout lieu la connaissance du Dieu unique, du Dieu de Moïse et des Prophètes, si bien que les théologiens de la Synagogue ont dû reconnaître en eux deux puissants moyens dont la Providence divine s'est servie pour propager parmi les nations païennes les vérités de la Révélation et préparer ainsi les

voies au messianisme dont ils continuent à attendre le définitif avènement.



Mais, dira-t-on du côté chrétien, le développement de la Revélation divine, qui se manifeste dans toutes les phases de l'histoire juive jusqu'à la clôture du canon biblique, n'aurait-il pas continué, atteignant une perfection encore inconnue des Ecritures hébraïques, précisément dans ces deux puissants rameaux dont la vitalité ne s'explique que par la présence en eux d'une autre sève que celle qu'ils ont reçue du vieux trône d'Israël ?

On répond à cela que toutes les vérités divines dont vivent les âmes au sein du christianisme et de l'islamisme sont des vérités juives, si bien que l'on met au défi d'en citer une seule que le judaïsme ne possède et qui ne lui ait été empruntée. La question est néanmoins de savoir si certaines de ces vérités n'ont pas été mieux comprises et mises plus complètement en valeur dans le christianisme notamment que chez le peuple juif dans son ensemble et c'est ce qui ne paraît guère contestable : la religion, affranchie de la notion du légalisme mosaïque, a pénétré dans le domaine de la conscience où elle a pris une valeur inconnue du culte des observances : la croyance en la vie future, si vague, pour ne pas dire inexistante dans l'Ancien Testament, s'est faite plus claire et plus précise ; le

sentiment de la paternité divine, de national qu'il était, est devenu, pour l'âme croyante, désormais certaine de sa filiation, une expression de la piété personnelle.

Mais, d'autre part, certaines vérités de l'hébraïsme n'ont-elles pas été méconnues ou laissées dans l'ombre par ses héritiers spirituels ? Cette belle conception de la famille des peuples présidée par le Père commun et tous égaux en droit devant Lui, ne méritait-elle pas d'être mise en lumière ? et la parole de l'Evangile, « le Royaume des cieux est au-dedans de vous » obligeait-elle à délaisser l'idée si consolante d'un Règne de Dieu enfin réalisé sur la terre ? Le dogmatisme avec ses excès regrettables a-t-il constitué un progrès sur la foi juive qui ne connaissait rien de semblable ? Qui ne voit par exemple que le Kippour et le Vendredi saint proclament une même vérité, une vérité qui n'est que folie pour la raison humaine : c'est que le passé peut être effacé, l'infinie Miséricorde anéantissant le péché dans l'âme qui se repent et y déposant le germe d'une vie nouvelle appelée à s'épanouir en fruit de justice et de sainteté ? Mais si l'on subordonne l'effet de cette doctrine de régénération et de salut à la profession d'une certaine foi intellectuelle, à l'acceptation de telles ou telles données historiques, qui ne voit que l'on dénature et restreint ainsi la révélation concernant les relations entre l'âme humaine et Dieu, son Père céleste ?

Bien des problèmes se posent donc devant la cons-

cience chrétienne aussi bien que devant la conscience juive.



Quoiqu'il en soit, le fait chrétien est là et ce n'est pas la moindre faiblesse du judaïsme de l'avoir systématiquement ignoré jusqu'à nos jours. A ce fait il faut trouver une explication. Il occupe une telle place dans la pensée des hommes, il a élevé, éclairé et trempé pour les luttes héroïques tant de multitudes d'âmes les poussant jusqu'aux plus sublimes hauteurs de la sainteté, il s'est révélé comme une source si prodigieusement abondante de dévouements et de vertus, de science, d'art, de poésie, d'éloquence, il a marqué de son empreinte tant de races et de civilisations, mais en même temps il apparaît sous de si multiples aspects, il soulève tant de problèmes et dans ses trop fréquentes infidélités à ses origines prête à tant de critiques et trouble tant de consciences par les divisions et les luttes qu'il a engendrées, les fanatismes qui se réclament de ses enseignements, les persécutions qu'on prétend inspirées de sa foi et les travestissements qu'il subit trop souvent, qu'en vérité l'esprit demeure confondu en présence de l'énigme qu'il soulève.

Le Christianisme repose sur la Révélation dont Israël fut constitué le dépositaire et il résulte cependant des doctrines qu'il professe que, dans le plan du Dieu miséricordieux, le salut des nations ne pouvait se fonder que

sur la réprobation du peuple gardien des promesses. Se peut-il que toute l'économie divine s'établisse sur une contradiction ? Ne se pourrait-il pas qu'il y eût quelque secrète raison, peut-être une certaine vérité dans la protestation séculaire d'Israël ?

Il s'est passé au XIII[e] siècle de l'ère chrétienne un fait qui n'est pas sans analogie avec l'apparition du christianisme. Un homme se leva, épris d'un rêve sublime, capable de révolutionner le monde, de créer une religion nouvelle, tout au moins de transformer de fond en comble la religion du monde occidental en la retrempant à la source pure de ses origines. J'ai nommé le bienheureux François d'Assise qui, avant sa conversion, se sentant appelé à d'extraordinaires destinées, disait en plaisantant à ses jeunes compagnons de plaisir : « Vous verrez que je finirai par être adoré du monde entier ! » Quand l'humble pénitent d'Assise vint s'agenouiller à Rome aux pieds du souverain pontife pour lui exposer son plan de réforme des mœurs, son idéal de vie religieuse, Innocent III, en politique avisé, se garda bien de repousser l'étrange et séraphique apparition, vivant reproche contre la corruption de l'Eglise de ce temps-là ; il s'empressa de couper les ailes à l'idée franciscaine en ouvrant les bras à celui qui la portait ; il la dépouilla de son originalité et de sa vigueur en lui donnant des cadres monastiques et selon l'expression évangélique, mit le vin nouveau dans les vieilles outres. Plus tard l'Eglise a placé Saint Fran-

çois d'Assise sur ses autels et nul ne vit que la bulle de canonisation proclamait de fait la faillite de l'idéal franciscain étouffé dans son germe.

Que serait-il arrivé si le judaïsme du premier siècle avait accueilli et embrassé l'Evangile au lieu de le rejeter ? La Synagogue n'eût en aucun cas salué dans la personne de Jésus son Messie national, qualité que Jésus lui-même a expressément repoussée, le caractère que revêtait son message était trop différent, mais elle eût reconnu la haute valeur de ses enseignements et nous aurions aujourd'hui dans le Talmud, à côté des paroles de Hillel et de tant d'autres pieux docteurs, un recueil de ses maximes qui, certes, n'eussent pas été les moins belles, présentées en la forme accoutumée: « *'Amar R. Yechoua ha Notseri :* paroles de Rabbi Jésus de Nazareth ». On eût objecté peut-être : Ce docteur-là a annoncé l'avènement imminent du Royaume des Cieux et le Royaume n'est pas arrivé, mais que d'autres choses sublimes il a dites !

Le judaïsme enrichi sous cette forme de cet apport spirituel aurait-il conquis le monde païen ? Aurait-il mieux dégagé de ses authentiques traditions les deux aspects de la Loi divine, l'aspect particulariste pour Israël seulement, l'aspect universaliste pour l'humanité tout entière ? Qui oserait le soutenir ? Ce qu'il y a de certain, c'est que le christianisme tel quel ne serait pas né. Il eût été absorbé dans sa gestion première par le judaïsme palestinien.

Le Christianisme est né de l'opposition que la Synagogue a faite à la prédication évangélique. En vérité tout s'est passé comme si le messianisme qu'apportait l'Evangile était en fin de compte spécialement destiné au monde greco-romain et avec lui aux autres peuples tandis qu'était réservé à Israël le permanent et suffisant bénéfice de son antique élection. Mais pour les païens devenus chrétiens, du fait même de la grâce dont ils étaient l'objet, la fidélité des Juifs à leur propre héritage spirituel prenait, par rapport à leurs croyances l'aspect d'une défection, d'une perfidie (1). N'est-ce pas là le sens de la parole de saint-Paul, qui déclare, dans un tout autre esprit d'ailleurs : « Si leur rejet (amissio) a été l'occasion de la réconciliation du monde, que sera leur rappel (assumptio) sinon une résurrection des morts ? (2). Bien loin de reprocher à Israël son refus d'accepter l'Evangile, les Chrétiens devraient donc plutôt lui témoigner une infinie reconnaissance pour les bénédictions dont cette fin de non-recevoir a été pour eux l'occasion. D'autre part, est-il un seul Juif vraiment croyant qui puisse raisonnablement regretter que l'humanité ait embrassé et inter-

(1) Allusion à la prière de l'Eglise pour les Juifs dans les grandes oraisons de l'Office du Vendredi Saint, laquelle commence ainsi : Omnipotens sempiterne Deus qui etiam judaïcam perfidiam a tua misericordia non repellis. Dieu tout puissant et éternel qui ne repoussez même pas la perfidie des Juifs de votre miséricorde.

(2) Epître aux Romains, XI, 15.

prêté pour son compte le message évangélique qui a opéré dans le monde une si grande transformation, prélude du salut final dont la fidélité à son Alliance particulière maintient les perspectives ouvertes devant lui ?



Mais en face du fait judéo-chrétien, un autre s'impose à notre attention : c'est l'existence d'un milliard de païens ou réputés tels, c'est-à-dire de créatures humaines ayant les mêmes droits que nous à la Vérité, à la lumière, au pardon divin et qui n'ont jamais entendu parler ni de la Bible ni de l'Evangile. En présence de cette situation troublante, quelle est, je le demande, la position des croyants qui se réclament de la Révélation hébraïque sous sa forme juive et sous sa forme chrétienne ? La vraie religion doit nous donner de l'état de l'humanité dans son ensemble une explication qui ne heurte ni la raison, ni la conscience, ni le cœur et qui nous laisse croire au salut de tous.

L'exposé de la doctrine juive que le lecteur a trouvé dans ces pages lui auront prouvé, je l'espère, que l'âme établie sur le roc séculaire du judaïsme est au centre même d'une synthèse religieuse qui permet de juger et de comprendre toutes les vérités fragmentaires éparses dans l'humanité. Les diverses religions apparaissent alors comme autant de révélations particulières répondant aux besoins des différentes races, mais grou-

pées autour de la Vérité centrale dans une relation plus ou moins étroite, selon qu'elles s'en écartent ou s'en rapprochent davantage.

Tout le genre humain est ainsi organisé dans une unité spirituelle très réelle, bien qu'elle implique, par la nature même des choses, des diversités nombreuses et nécessaires. Cela n'empêche pas le croyant qui se réclame de la tradition prophétique de hâter de ses vœux l'avènement du jour où, selon la parole de Malachie, Dieu sera Un et son Nom Un. Qu'est-ce que ce futur appliqué à l'Etre parfait et immuable, qui ne connaît ni succession ni durée, mais dont l'existence est un perpétuel présent ? C'est que le Dieu unique est actuellement adoré sous des formes multiples, au sein de cultes bien différents, mais à l'époque messianique, le monde spirituel, sous les diversités extérieures, verra se réaliser l'unité d'adoration.

Tout chrétien instruit retrouvera sans peine dans cette doctrine l'idée de l'âme de l'Eglise impliquant la croyance que la grâce de Dieu n'est nullement limitée par les barrières confessionnelles, en sorte que le royaume du Christ est infiniment plus vaste que ses cadres géographiques. Mais il y a une différence cependant, c'est que l'Eglise accorde aux âmes non chrétiennes le bénéfice de leur bonne foi, nonobstant leurs erreurs doctrinales dont il est désirable qu'elles se guérissent pour rentrer dans le troupeau de l'unique Pasteur, tandis que dans la conception noachide de la

tradition juive, la multiplicité des croyances et des cultes constitue l'unité organique de la Religion universelle. Cette foi fait du croyant israélite un citoyen du monde et l'attente du Règne de Dieu qu'elle entretient dans son âme le console des obscurités du présent, en lui permettant d'entrevoir dans l'avenir une manifestation de plus en plus complète de la vérité éternelle.

⁂

A ceux de mes frères chrétiens qui liront ces pages j'adresse donc, en terminant cet appel : Vous ne connaissez que le corps du judaïsme et, pour parler comme le philosophe Renouvier, vous le trouvez indigne, mais avez-vous jamais cherché à pénétrer son âme ? La seule pensée qu'elle a palpité dans l'âme de Jésus devrait vous inspirer le désir de la connaître. Mon récit aura peut-être contribué à vous faire comprendre qu'il y brille une lumière qui vous permettra de mieux comprendre votre christianisme et apportera peut-être une réponse à bien des questions que vous vous posez.

A mes frères israélites, je dirai d'autre part : L'Eglise a l'habitude de représenter la Synagogue, le rouleau sacré à la main et un bandeau sur les yeux. Il y a une large part de vérité dans cette image. Vous possédez en effet des trésors que vous ne connaissez pas ou que vous ne savez pas utiliser, et, non contents de laisser improductif votre patrimoine spirituel, vous fermez les yeux sur l'action du doigt de Dieu en Israël. Quand

donc deviendrez-vous les ouvriers conscients de l'œuvre que le Dieu de vos pères a voulu par vous accomplir dans le monde ?

Elie Benamozegh, dans le titre de son grand ouvrage, a ainsi résumé toute l'histoire universelle envisagée au point de vue divin :

L'Humanité ne peut remonter aux principes essentiels sur lesquels doit reposer la société humaine sans rencontrer Israël.

Israël, de son côté, ne peut approfondir sa propre tradition nationale et religieuse sans rencontrer l'Humanité.

APPENDICE I

LETTRES D'ELIE BENAMOZEGH (1)

... Je vous prie seulement de comprendre davantage et mieux que je ne dis, vue l'impossibilité où je suis d'épuiser le sujet que nous avons à traiter. Je vous supplie surtout de croire que, si vrai ou si faux que puisse être à vos yeux ce que j'aurais à vous écrire, il n'y a chez moi rien d'improvisé pour la circonstance. Tout est le fruit de mes méditations prolongées, car elles datent de l'époque où les premières études de mon adolescence m'ont poussé d'une manière irrésistible dans cette voie où vous aspirez à vous engager aujourd'hui.

(1) Les extraits des lettres d'Elie Benamozegh reproduits ici sont pour la plupart très fidèlement traduits de l'Italien. Les passages des lettres qui ont été écrites en français par l'auteur ont subi seulement les quelques corrections de style qui étaient nécessaires.

LES CHANGEMENTS DE RELIGION

En ce qui concerne l'avis que chacun doit observer le statu quo *dans la religion de sa naissance, voici ce que je dois vous dire : en général, si la chose est possible sans qu'on ait à sacrifier en rien ses propres convictions, il n'y a certainement rien de plus désirable que cette fidélité au culte des pères et pour celui qui est dans cet état de parfaite bonne foi, rien de plus utile et de meilleur. Mais faites bien attention. Quand les convictions personnelles ne correspondent plus aux croyances dans lesquelles nous avons été élevés, quand au contraire elles nous poussent vers une autre religion, assurément on devra observer la plus grande prudence, examiner sous toutes leurs faces et plusieurs fois les questions, les approfondir avec toute l'application dont notre intelligence est capable si l'on est homme d'étude et, dans le cas contraire, suspendre son jugement et se mettre résolument à étudier afin de pouvoir prendre un parti en connaissance de cause. Mais si les études auxquelles on se livre et les années qui s'écoulent ne font que confirmer la conviction que l'on est dans l'erreur, si, de plus en plus, il nous apparaît clairement que la vérité est ailleurs, alors, dites-moi de quel droit devrais-je continuer à la méconnaître en faisant acte de soumission apparente à ce qui, d'après le cri de ma conscience, n'est que l'erreur ? Israélite ou chrétien, je plaindrai de tout mon cœur le chrétien ou l'israélite qui abandonnerait la religion que je crois vraie pour en embrasser une qui, à mes yeux ne l'est point, mais je ne me reconnaîtrais pas le droit de lui en faire un crime et en conscience je ne pourrais pas dire non plus qu'en agissant ainsi, il a erré.*

LA RELIGION DES GENTILS

Tout ce que je vous écris là, je vous le dis au point de vue général et de façon purement théorique. Pratiquement, en effet, je me hâte de le déclarer, cela n'a aucune application dans votre cas particulier pour ce qui est du devoir que vous croyez avoir de vous convertir au judaïsme dans le sens que vous entendez. Certes, si vous vous sentez de façon impérieuse poussé à le faire, si vous l'exigez absolument, parce que sans cela la paix de votre âme est impossible, alors sans doute, je serai le premier à vous dire, comme d'ailleurs le Talmud nous y oblige à l'égard de quiconque réclame ce droit, car c'est un droit, d'entrer dans la Synagogue : Si vous voulez à tout prix *qu'il en soit ainsi, si aucun argument dans le sens contraire ne vous arrête, alors soyez le bienvenu au nom de Dieu.* Benedictus qui venit in nomine Domini. *Mais sachez-le bien, lisez cette parole, relisez-la encore, méditez-la encore, car elle contient pour vous le nœud de toute la question religieuse : pour être dans la vérité, dans la grâce de notre Dieu, pour appartenir à la vraie religion et, que vous dirai-je de plus ? pour être notre frère comme vous voulez l'être, vous n'avez nul besoin d'embrasser le judaïsme de la manière que vous croyez, je veux dire de vous soumettre au joug de notre Loi.*

Nous, Juifs, nous avons nous-mêmes en dépôt la religion destinée au genre humain tout entier, la seule religion à laquelle les Gentils soient assujettis et par laquelle ils sont sauvés *et vraiment dans la grâce de Dieu, comme l'ont été nos patriarches avant la Loi. Pouvez-vous supposer que la vraie religion, celle que Dieu destine à toute l'humanité date seulement de Moïse, et porte l'empreinte d'un peuple spécial ? Quel-*

le contradiction ! Apprenez que le plan de Dieu est plus vaste. La religion de l'humanité n'est autre que le noachisme, *non qu'elle ait été instituée par Noé, mais parce qu'elle remonte à l'Alliance faite par Dieu avec l'humanité en la personne de ce juste. Voilà la religion conservée par Israël pour être transmise aux Gentils. Voilà la voie qui s'ouvre devant vos efforts, devant les miens aussi pour en propager la connaissance comme j'en ai le devoir, et devant les efforts de quiconque croit à la Révélation sans pour cela adhérer au mosaïsme, qui est le statut particulier d'Israël, ni aux églises chrétienne ou musulmane, parce qu'elles se sont établies sur le principe de l'abolition de la Loi même pour les Juifs et qu'elles méconnaissent dans les Prophètes juifs tout ce que vous-même avez si bien su y voir.*

Je vous invite à tourner vos efforts vers ce qui existait avant que l'idée fût venue à Pierre d'imposer la Loi mosaïque aux Gentils et à Paul d'exempter de la Loi les Juifs eux-mêmes, en quoi ils se trompaient tous deux, comme s'ils n'avaient rien connu des données essentielles de leur judaïsme. Il s'agit de revenir à l'antique principe : le mosaïsme pour les Juifs (et pour ceux qui, étrangers à Israël par la naissance et sans y être aucunement tenus, veulent cependant lui appartenir), et la religion des Patriarches pour les Gentils. Et comme cette religion dont nos Prophètes ont annoncé le triomphe pour les temps messianiques comme religion de l'humanité convertie au culte du vrai Dieu n'est autre que le noachisme, on peut continuer à l'appeler le christianisme, débarrassée toutefois de la Trinité et de l'Incarnation, croyances qui sont contraires à l'Ancien Testament et peut-être même au Nouveau.

NOACHISME ET MESSIANISME

Avant toutes choses, je voudrais que vous vous persuadiez bien que cette religion noachide *dont vous me dites entendre parler pour la première fois, et la plupart des gens sont dans ce cas, n'est pas une trouvaille que j'ai personnellement faite, encore moins une invention de ma façon, une sorte d'expédient de polémique plus ou moins heureux. Non, c'est un fait étudié, discuté à chaque page de notre Talmud et aussi généralement admis par nos Docteurs qu'il est peu connu, disons même méconnu ailleurs. Ajoutez à cela que ce fait est le nœud même du sujet qui nous occupe. Seul il peut nous expliquer les incertitudes et les diversités de tendances qui se sont manifestées sur la question de la Loi mosaïque à l'origine du Christianisme. Nous voyons là le* point central *où le déchirement s'est opéré entre le judaïsme et le christianisme et il est allé en s'accentuant de plus en plus.*

Le Judaïsme opère une distinction entre les Juifs et les Gentils. D'après ses enseignements, les premiers se trouvent soumis comme prêtres de l'humanité à la règle hiératique mosaïque ; les seconds, les laïques dans l'humanité ne sont soumis qu'à la seule ancienne et perpétuelle religion universelle au service de laquelle les Juifs et le judaïsme tout entier ont été placés. Le Christianisme au contraire opéra la plus fâcheuse confusion, soit en imposant la Loi aux Gentils avec Pierre et Jacques et les judaïsants avec eux, soit en abolissant avec Paul cette même Loi pour les Israélites eux-mêmes. Considérez bien tous ces faits en eux-mêmes et dans leurs rapports entre eux et vous verrez que ce noachisme *qui vous étonne n'est pas autre chose que le* messianisme, *cette forme authentique de Christianisme dont Israël fut le gardien et l'organe. Je vous*

répète que cela n'exclut pas d'ailleurs pour tout noachide, le laïque de l'humanité, qui se sent appelé au sacerdoce humanitaire, autrement dit à la Loi d'Israël, la possibilité d'user du droit qui lui appartient, sans qu'il en ait jamais le devoir, ne l'oubliez pas, d'embrasser le mosaïsme, qui n'est pas autre chose que ce sacerdoce lui-même.

Si je vous entends bien, le noachisme *vous fait l'effet d'une chose lointaine et surannée et vous demandez comment, après dix-neuf siècles de christianisme, après tout le progrès religieux que représentent notre Bible et votre Evangile, je puis songer à vous ramener aux rudiments du culte établi après le déluge. Est-ce possible ? Oui, est-il possible que vous ne voyiez point que la perpétuité, l'immutabilité futures ne peuvent exister qu'à la condition de se retrouver également dans le passé ? La vraie religion apparaissant au cours de l'histoire et non pas au début, comme il est logique, naturel, raisonnable de l'attendre d'une religion révélée, ou bien encore au terme de l'évolution historique de l'humanité comme doivent le soutenir les rationalistes, mais c'est un non-sens qui porte le cachet de l'arbitraire, de l'artifice !*

Vous avez parfaitement résumé ce que la Genèse nous enseigne au sujet de la religion de Noé et d'Abraham. N'oubliez pas non plus que Paul insiste d'une façon toute particulière sur la foi d'Abraham qui fut ainsi justifié, ce qui prouve que pour Paul, fidèle en cela à l'esprit du judaïsme, c'est bien Abraham qui était le modèle du vrai croyant. Mais vous demandez et certes, à bon droit, où se trouve le code écrit de cette religion des premiers patriarches. Vous devriez ajouter et de leurs descendants, car les termes employés dans l'alliance divine n'indiquent aucune limite, ni dans le

temps, ni dans l'espace, si bien que jamais un ben Noah, *un fils de Noé, c'est-à-dire aucun homme, ne s'y pourra soustraire à moins que, comme Israël, il ne reçoive une révélation spéciale constituant une exception tout à fait restreinte, si tant est que l'on puisse dire que c'est* se soustraire *à un statut général que d'être assujetti à un surcroît de charges et de devoirs particuliers.*

LE CODE DU NOACHISME

Je vous le demande : est-il admissible de supposer un seul instant qu'après s'être occupé avec tant de soin de la descendance de Noé, c'est-à-dire de l'humanité entière, ainsi que l'établit la Genèse, Dieu, au moment de donner après de longs siècles d'attente un statut particulier aux Israélites constitués en prêtres de l'humanité, ne se soit plus occupé en aucune façon du reste du genre humain, le rejetant jusqu'à l'apparition du christianisme, dans un état d'abandon total, en dehors de toute révélation et de toute loi ?

Ou bien encore est-il raisonnable de concevoir qu'en abolissant l'alliance noachide *de la Genèse — et je demande où se trouve cette abolition ? — Dieu, pendant tout ce long intervalle n'ait laissé à l'homme d'autre ressource que le secours de sa pauvre raison ? Il y aurait là une incohérence, une injustice, une imprévoyance indignes même d'un mortel et qui en vérité saperaient par la base la croyance à la nécessité d'une révélation.*

Non, non ; tout cela est impossible et par conséquent non seulement la loi noachide n'a jamais cessé d'être en vigueur, mais encore Israël avec un statut particulier, le mosaïsme, n'a été créé que pour elle, c'est-à-dire

pour la conserver, pour l'enseigner, la propager, les Juifs exerçant ainsi, je le répète, la fonction de prêtres de l'humanité et se trouvant soumis à cet effet aux règles sacerdotales qui les concernent exclusivement : la loi de Moïse.

Mais où se trouve donc, me demandez-vous, le code de cette loi noachide, *de cette religion universelle qui est le vrai catholicisme ? Convenez d'abord que si ce code n'existait pas, ce serait Dieu lui-même qui aurait eu le tort de ne point l'établir ou de n'en pas assurer la perpétuité. Personne en effet ne soutiendra que l'alliance* noachide *de la Genèse n'est qu'un accident sans importance et non pas un fait capital. Ensuite, ne voyez-vous pas que la Genèse elle-même contient des préceptes donnés à Noé pour toute sa descendance ? Cette alliance solennelle de Dieu avec Noé et sa descendance est rappelée par Isaïe* (LIV) ; *c'est une alliance sanctionnée par le serment divin avec l'arc-en-ciel comme gage de perpétuité. Jusqu'aux dernières pages des Prophètes, Noé est avec Daniel et Job un des trois justes cités en exemple.*

LE TALMUD ET LE NOACHISME

Non seulement le Talmud commente et développe autant qu'ils en sont susceptibles les textes mosaïques et prophétiques à ce sujet, mais encore il ouvre toutes grandes les sources de la Tradition, bien autrement riches quant aux données de cette religion universelle. Et cela, remarquez-le bien, au moment même où Israël, avec des Docteurs en tête, était en butte à de continuelles persécutions et mis, pour tout dire, au ban de l'humanité. Oui, c'est entre deux échafauds, deux bûchers que ces grands sages, ces admirables martyrs discutaient et légiféraient avec une force d'âme surprenante,

avec une angélique sérénité, sur la religion de l'humanité, sur la loi noachide, *autant et même davantage que sur les lois israélites elles-mêmes.*

Vous trouvez là en abondance les éléments fondamentaux du code que vous cherchez et vous qui connaissez l'hébreu, vous pourrez sans difficulté vous en convaincre. Nous qui ne sommes pas des caraïtes, des protestants du judaïsme, nous qui, à l'instar des catholiques, vénérons la Tradition, nous nous trouvons très à l'aise sur plusieurs questions et tout particulièrement sur celle-ci. Si l'on tient compte des circonstances au milieu desquelles les docteurs du Talmud ont discuté sur ces questions, leurs discussions portent sans contredit le sceau divin ; elles s'imposent à la fois et à l'admiration de tous ; elles élèvent, à une hauteur que vous-même peut-être vous ne soupçonniez pas, le judaïsme rabbinique et ses interprètes autorisés. Et si vous vous laissez aller à cette admiration, ne croyez point en cela contrevenir à la parole de Jésus dans ses apostrophes véhémentes contre les Pharisiens, membres précisément de cette école qui a donné au monde ce prodigieux exemple d'abnégation. Il est bien constaté en effet aujourd'hui qu'il y avait les bons Pharisiens et les mauvais et ceux-ci sont flétris dans le Talmud avec moins de ménagements encore que dans l'Evangile.

Et laissez-moi vous dire aussi qu'en demandant un code écrit de cette religion destinée à l'humanité tout entière, vous oubliez que pour nous, Juifs rabbinistes — et c'est le vrai judaïsme au témoignage de Jésus lui-même : « Les scribes et les pharisiens, dit-il, sont assis dans la chaire de Moïse » — la Tradition, ainsi que pour les catholiques, je le répète, a tout autant de valeur et parfois davantage encore que l'écriture elle-même.

LES PROSELYTES DE LA PORTE

Vous semblez peu satisfait de l'antiquité du noachisme *et en cela vous ne remarquez pas que l'antiquité est le signe le plus infaillible de la vérité. Par conséquent plus elle remonte loin, plus elle s'impose à nous. Vous réclamez des perfectionnements ultérieurs ? On ne vous les conteste pas ; rien ne vous empêche de les adopter, car il en est de la révélation* noachide *comme de la révélation mosaïque elle-même — et c'est la même* Révélation — *elle est immuable et progressive à la fois. Vous ne voulez pas d'un simple déisme et vous avez mille fois raison ; je parle du déisme des philosophes. Quant au déisme* noachide, *mais c'est le pur monothéisme de Moïse et de nos Prophètes, et, dans une définition dogmatique, il n'y a en réalité et il ne saurait y avoir aucune espèce de distinction entre le mosaïsme et le noachisme. La seule différence qui existe est uniquement d'ordre pratique; elle consiste simplement en un peu plus de liberté laissée dans le noachisme aux spéculations métaphysiques ou même théologiques. Bien loin de la laisser tomber dans le pur rationalisme, notre Tradition fait au prosélyte* noachide, *appelé plus tard le* prosélyte de la porte, *une condition formelle d'accepter cette même religion, non point du tout comme le simple produit de la raison humaine, mais comme un enseignement de la Révélation divine. En vérité, que pouvez-vous désirer de plus ?*

Je viens de parler du prosélyte de la porte, *c'est-à-dire du* noachide *en personne. C'est en effet du noachide même que le Pentateuque s'occupe en spécifiant que ce prosélyte n'est nullement soumis à l'observation de la loi mosaïque. Cela est si vrai que la Thora nous fait obligation de lui donner la viande dont il nous est*

interdit à nous, Juifs, de manger. Nous devons la lui donner au lieu de la vendre au nokhri, *c'est-à-dire au gentil, au païen, preuve évidente que, d'après le Pentateuque, ce prosélyte n'est plus considéré comme un gentil, un païen, et qu'il n'est pas non plus assimilé purement et simplement à l'Israélite. Or que peut-il bien représenter, si ce n'est précisément ce* noachide *dont le nom sonne si étrangement à votre oreille ? Cette difficulté que vous éprouvez n'empêche pas que ce* noachide *fasse partie de l'Eglise universelle ; bien au contraire, ce sont les noachides eux-mêmes qui constituent les fidèles, le peuple de cette véritable Eglise catholique dont Israël est le prêtre. Israël n'aurait aucune raison d'exister, si ce peuple de Dieu n'existait pas aussi. Qu'est-ce que des prêtres, je vous le demande, sans des laïques ? Que serais-je donc, moi Juif, si vous qui n'êtes pas Juif, vous n'étiez pas là comme fidèle de la grande Eglise de Dieu au service de laquelle je me trouve placé ?*

L'EGLISE UNIVERSELLE

*Vous voyez donc bien que vous vous trompez grandement en parlant d'*isolement, *d'*individualisme. *Je ne cesserai de vous répéter que le noachide est bel et bien dans le giron de la seule Eglise vraiment universelle, fidèle de cette religion comme le Juif en est le prêtre, chargé, ne l'oubliez pas, d'enseigner à l'humanité la religion de ses laïques, comme il est tenu, en ce qui le concerne personnellement, de pratiquer celle des prêtres. Sans doute tout laïque a le droit de se faire prêtre, c'est-à-dire libre à vous de vous faire juif, si vous l'exigez absolument, pourvu que vous sachiez bien que vous n'y êtes autrement tenu en conscience et que cela n'est nullement nécessaire ni même désirable.*

Voilà l'expression exacte de la doctrine du judaïsme. Voilà un côté du judaïsme et, à mon avis, c'est le plus grand, bien qu'il ait échappé, j'en conviens, et qu'il échappe encore trop généralement à l'attention. Mais ce n'en est pas moins une vérité incontestable ; c'est la clef suprême de toutes les difficultés que l'on rencontre dans l'histoire religieuse de l'humanité et notamment dans les rapports des religions bibliques entre elles.

Si vous adoptez la position religieuse où je vous voudrais voir, vous appartiendrez véritablement au judaïsme en même temps qu'au christianisme, celui-ci étant toutefois corrigé par le judaïsme sur trois points essentiels : la question de l'Incarnation, la manière de comprendre la Trinité et l'abolition de la Loi mosaïque pour les Israélites eux-mêmes.

J'ai dit que vous êtes libre de vous faire prêtre, c'est-à-dire juif — ou de rester noachide — *c'est-à-dire laïque. Mais sachez que restant laïque, vous seriez comme* noachide libre — *et l'Israélite, lui, ne l'est pas — de prendre dans la loi juive, dans le mosaïsme, tout ce qui convient en fait de préceptes à votre piété personnelle, mais cela comme dévotion volontaire, comme œuvre surérogatoire, et non pas comme une obligation, tandis que le Juif, lui, n'a point la liberté de faire un choix ; il est soumis à toute la Loi.*

LA LOI MOSAIQUE ET LES NON JUIFS

La parole de Paul proclamant la liberté vis-à-vis de la Loi est parfaitement raisonnable quand elle s'adresse aux non-Juifs. Comment croire en effet à la valeur, à l'efficacité du noachisme *c'est-à-dire pratiquement au christianisme que prêchait Paul avec sa foi en Jésus — si l'on proclame indispensable pour le non-Juif la*

circoncision et par conséquent tout le mosaïsme dont elle est l'accès ? Mais quand cette même parole de Paul s'adresse aux Juifs, alors elle creuse contrairement à l'ordre voulu par Dieu, un fossé entre l'humanité et le judaïsme.

Non, ce n'est pas Jésus qui s'est refusé à assujettir les Gentils à la Loi mosaïque, c'est le judaïsme lui-même, c'est Moïse, que dis-je ? c'est Dieu même selon le plan qu'il a établi dès le commencement. Jésus ne l'a certes pas voulu non plus et en cela il a eu raison ; il a vu beaucoup plus clair que Pierre et Jacques, comme il a vu beaucoup plus clair aussi que Paul, quand, déclarant qu'il n'est pas venu abolir la Loi, il retient par ce fait même, sous l'autorité de la Loi les Israélites ses frères. Qu'est-ce donc que je fais, moi, en vous parlant comme je vous parle, sinon vous ramener à lui, à son pur enseignement ? Oui, Jésus était dans le vrai et mérite tout éloge quand il a laissé la liberté aux Gentils à l'égard de la Loi mosaïque, mais ses disciples ont été dans l'erreur lorsqu'ils ont plus tard, proclamé la même liberté pour les Israélites.

Retenez bien ceci : vous seriez dans l'erreur, à votre tour, vous rétrograderiez, si vous vous convertissiez au judaïsme dans l'idée d'embrasser l'unique religion véritable destinée à l'humanité tout entière. Une telle conversion pour vous ne serait possible, je ne dis pas souhaitable, que si vous prenez le judaïsme pour ce qu'il est, c'est-à-dire en le considérant comme un sacerdoce qui suppose tout naturellement un autre aspect de la même religion, une autre loi, si vous voulez, appelez-la christianisme ou noachisme *à votre gré.*

Vous y pouvez demeurer dans ce christianisme, à la condition qu'il soit revu et corrigé par le sacerdoce israélite.

Je ne voudrais pas abandonner l'exposé de ce point si important, de cette doctrine vitale du véritable judaïsme : la co-existence possible et paisible, disons même la dépendance nécessaire de ces deux aspects, de ces deux éléments de l'Eglise de Dieu : la prêtrise *israélite et le* statut laïque *ou* noachide *qui est celui des non-Juifs, sans vous montrer quelle importance lui attache notre Talmud. Vous savez l'horreur que Moïse nous a inspirée pour tout sacrifice accompli en dehors de l'enceinte sacrée. Eh bien, comme d'après notre doctrine, cette restriction n'existe pas pour le* Noachide, *et qu'au contraire, Jésus est l'écho fidèle de notre Tradition quand il annonce un temps où le culte de Dieu sera célébré partout, bien entendu par les Gentils — autrement voyez-vous un moyen de concilier cette parole avec celle d'Isaïe : « Je les amènerai à ma montagne sainte » ? — le Talmud permet à l'Israélite et il lui en fait un devoir, de diriger le sacrifice du Gentil, de l'instruire à ce sujet, de coopérer par conséquent à son culte, selon des règles établies et en quelque lieu que ce soit. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que nos Docteurs considèrent le culte* noachide *comme véritable, quoique non assujetti en sa forme aux règles mosaïques ?*

LE CATHOLICISME

Une conclusion s'impose à nous : le catholicisme de votre naissance répond-il à l'idéal que nous venons d'exposer ? Avec la franchise d'un honnête homme, sans l'ombre d'un préjugé de race ou de religion, mais au contraire avec toute la sympathie que j'ai toujours eue, et on me l'a reprochée, pour le Christianisme en général et le catholicisme en particulier, avec Maïmonide et Juda Halévi, nos docteurs, qui voient dans le christianisme actuel le précurseur du messianisme fu-

tur, je vous réponds : Oui et non à la fois. Oui, en tant qu'il est d'accord avec l'immuable vérité qu'il a combattue, tout en prétendant lui-même, par une singulière contradiction, à l'immutabilité, et notamment en ce qui concerne la croyance à la Tradition en général, qui est propre au catholicisme. Non, en tant qu'il s'écarte de la doctrine professée par le magistère que Dieu même à établi, depuis le Pentateuque jusqu'à la fin du prophétisme et ses derniers échos avec Malachie.

Pour vous, pour tous ceux qui veulent appartenir à la vraie religion sans entrer dans le sacerdoee israélite — et vraiment quelle utilité y aurait-il à y entrer ? encore une fois, seul le Juif, comme prêtre, y est astreint — l'unique voie à suivre est toute tracée : c'est le noachisme *ou prosélytisme de la porte, sans les obligations de la Loi mosaïque quoique sous sa direction, religion dont le statut est tout prêt, dès l'époque de Jésus, que dis-je ? dès la plus haute antiquité, sous la garde du judaïsme et consigné dans ses Livres sacrés et sa Tradition constante. Le suprême devoir pour vous comme pour moi est de rappeler ces vérités au christianisme, à l'islamisme, à toute l'humanité : voilà le véritable messianisme de Jésus que Paul et Pierre ont déchiré, chacun à sa façon, et dont ils ont, chacun de son côté, arraché un lambeau, de telle sorte qu'il n'en est résulté que des essais imparfaits de réalisation, des contrefaçons même du messianisme véritable.*

Je vous ai parlé à cœur ouvert sans rien déguiser de la vraie doctrine juive, sans y rien ajouter, sans retrancher ni voiler quoi que ce soit dans mes plus sincères et mes plus anciennes convictions.

LA TRADITION ET L'EVANGILE

Sachez que la forme primitive de la Révélation tout entière, qui s'est maintenue d'ailleurs même après l'in-

troduction à la Loi mosaïque et qui subsiste encore de nos jours au sein du peuple juif, la forme que les enseignements bibliques ont conservée longtemps, c'est celle d'une tradition orale. *Il en a été de même pour les premiers monuments chrétiens également et par conséquent on ne saurait s'étonner que la religion* noachide *se soit trouvée dans les mêmes conditions et que tout ce qui la concerne soit disséminé dans l'Ancien Testament et dans les documents écrits où ont été successivement consigné les données de la Tradition (Michna, Talmud, Midrachim, etc.). Vous auriez éprouvé un sérieux embarras si, au temps des patriarches et même à l'époque des Prophètes, on vous avait demandé où était alors le code de la religion. Et cependant, il existait ce code, et on ne peut pas contester davantage l'existence d'une loi religieuse constituant le statut auquel les Gentils étaient tenus de se conformer.*

C'est donc à la source intarissable de la Tradition hébraïque déposée dans les monuments que je viens de mentionner qu'il faut s'abreuver sans crainte jamais d'en voir le fond. C'est là sa gloire et elle permet de mesurer l'étendue de sa mission.

Vous vous trompez si vous croyez que cest un livre à la main que les Gentils, quittant, à la prédication des apôtres, les ténèbres du paganisme, ont commencé à revenir au Dieu de Noé et d'Abraham. Le livre n'est venu que bien plus tard ; il a figuré au second plan et vous le savez bien. L'Evangile s'est inspiré de cette Tradition et, sans avoir la prétention de distinguer entre ce qui appartient à la personne du fondateur du christianisme et ce qui est l'œuvre de ses disciples, on est fondé à croire que l'Evangile n'a point épuisé la Tradition noachide, telle que la possédait Israël, et il n'y a pas lieu de supposer que celle que l'on a fait

adopter aux Gentils n'ait manqué de fidélité d'aucun côté, ni d'aucune manière. Il faut bien se garder de confondre l'Evangile prêché par les apôtres avec le livre de ce nom, car il ne s'agit que de la bonne nouvelle *annoncée par les disciples de Jésus. Encore une fois le livre est postérieur...*

Que parlez-vous d'isolement ! J'aperçois moi, autour de vous une multitude infinie de croyants. Je vous accorde que les liens extérieurs peuvent n'être pas très visibles, mais néanmoins, vous serez réellement dans la communion de l'Eglise de Dieu, l'Eglise d'Abraham, celle que les Prophètes ont annoncée et qui a été, dans une plus ou moins large mesure, réalisée dans le monde par l'œuvre du christianisme et de l'islamisme, surtout vous serez en communion avec Israël qui devra reconnaître en vous le représentant parfaitement légitime du noachisme, *des vrais croyants de l'avenir.*

APPENDICE II

LES JUIFS ET LE CHRISTIANISME

Benamozegh revient avec insistance dans ses lettres sur la question de Jésus. Instruit comme il l'était de la religion chrétienne, et non seulement de ses fondements historiques, mais encore de sa théologie, il devait se dire que la personnalité de Jésus occupait nécessairement une place prépondérante dans la pensée d'un chrétien de naissance et formait le nœud des difficultés qu'il pouvait rencontrer dans son évolution vers le judaïsme. On peut constater qu'il ne s'exprime à ce sujet comme sur le christianisme en général qu'avec respect et sympathie.

Sur la foi des légendes et sous l'empire des préjugés, bien des chrétiens s'imaginent que le cœur du Juif est inévitablement rempli d'une haine farouche contre

le Maître des Evangiles. Quant un romancier leur montre, dans quelque village perdu des Carpathes, les petits Israélites crachant de mépris en passant devant les crucifix qui étendent sur la triste campagne leurs grands bras de miséricorde, ils prennent la grossièreté du geste et les imprécations qui l'accompagnent pour l'expression fidèle et traditionnelle des sentiments de la Synagogue tout entière. Le geste est probablement authentique et les malédictions enfantines également. Mais rien de tout cela ne s'adresse à proprement parler à la personne de Jésus dont ces Juifs loqueteux et ignorants n'ont jamais rien appris. Ce sont les siècles de persécutions infligées à leur peuple au nom du Crucifié qui leur inspirent contre son image cette inintelligente et choquante protestation. Peut-on vraiment leur refuser une excuse quand on songe aux misères et aux douleurs qui forment la trame de leur histoire, à l'indigne conduite de tant de prétendus disciples de Jésus-Christ oublieux des plus élémentaires leçons de leur Evangile ?

En réalité ce ne sont pas seulement les rapports entre Juifs et chrétiens qui ont changé du fait des transformations politiques et sociales survenues en tous pays, c'est aussi la façon d'envisager de part et d'autre le problème religieux. On distingue chez les Israélites une tendance de plus en plus marquée à rentrer dans la réalité historique en restituant à Jésus la place qui lui revient dans l'histoire religieuse du monde et dans celle du judaïsme avec lequel le prédicateur du Sermon sur la montagne n'a certainement rompu à aucun moment de sa vie. Dans son ouvrage *Les Juifs et Jésus,* le Révérend Père Bonsirven a réuni à ce sujet une abondante et impressionnante documentation ; nous voyons de nombreux rabbins modernes placer Jésus de Nazareth

dans la lignée prophétique et revendiquer ses enseignement. Certains même comme Léonard Lévy de Pittsburgh, Enclow, Stephen Wise, vont jusqu'à l'appeler « le grand Juif ».

Quant à l'attitude à l'égard du Christianisme en général, on ne peut lire, sans être frappé de l'accent dont elle est pénétrée, cette page d'Elie Benamozegh dans l'introduction à son ouvrage *Israël et l'Humanité :*

C'est aux chrétiens en particulier que nous voudrions adresser une franche et respectueuse parole. Nul homme impartial et raisonnable ne peut s'empêcher de connaître et d'apprécier comme il convient la haute valeur de ces deux grandes religions (le Christianisme et l'Islamisme) et plus spécialement du Christianisme. Il n'est pas de Juif digne de ce nom qui ne se réjouisse de l'immense transformation opérée par elles dans un monde que souillaient autrefois tant d'erreurs et de misères morales. On ne saurait entendre les noms les plus augustes et les plus chers du judaïsme, les échos de ses livres sacrés, le souvenir de ses grands événements, ses hymnes et ses prophéties sur la bouche de tant de millions d'anciens païens réunis pour adorer le Dieu d'Israël dans les églises et dans les mosquées, sans se sentir pénétré d'une légitime fierté, de reconnaissance et d'amour, envers le Dieu qui a opéré de si grands miracles.

Quant à nous, il ne nous est jamais arrivé d'entendre sur les lèvres d'un prêtre les psaumes de David sans éprouver de tels sentiments. Jamais la lecture de certains passages des Evangiles ne nous a laissé froid ; la simplicité, la grandeur, la tendresse infinie que respirent ces pages, nous bouleversaient jusqu'au fond de l'âme ; des larmes involontaires coulaient de nos yeux et nous eussions été facilement gagné par le char-

me de ce livre, si une grâce particulière ne nous avait fait triompher de la grâce elle-même et si nous n'avions été familiarisé depuis longtemps avec ces émotions par les écrits de nos docteurs, par l'Haggadah surtout dont l'Evangile n'est qu'un feuillet détaché et qui, avec lui et sans lui, a conquis et conquerra le monde comme l'a dit Renan. Nous nous abandonnions alors d'autant plus librement à ces douces impressions que nous avions conscience de rentrer dans un domaine qui nous appartient, de jouir ainsi de notre propre bien et d'être d'autant plus juif que nous rendions mieux justice au christianisme. Et nous disions alors : qu'importe que les passions humaines se soient conjurées ici comme partout pour accomplir leur œuvre néfaste ! — qu'importe qu'entre Juif et Chrétien la haine et les préjugés, les faiblesses et les crimes aient creusé un abîme de séparation ! les deux religions elles-mêmes sont et resteront sœurs.

Une attitude tout à fait remarquable et entièrement nouvelle assurément est celle des Juifs qui vont jusqu'à reconnaître à Jésus de Nazareth la qualité de Messie, non pour les Israélites bénéficiaires du pacte de la Thora, mais pour les non-Juifs et, dans le christianisme, une véritable alliance conclue par Dieu avec l'humanité. Le Dr Hans Joachim Schoeps a exposé cette conception de la manière suivante :

Nous, Juifs, nous nous rendons parfaitement compte que l'humanité ante *et* post Christum *n'est point du tout la même, qu'il y a là indubitablement une solution de continuité manifeste... Tout vrai chrétien est reconnu comme noachide et même le* chittouf, *l'adoration d'un second être divin lui est permise. La tradition juive, même à une époque où le judaïsme n'avait pas trop à se louer de l'Eglise, n'a pas laissé d'exclure formelle-*

ment le culte chrétien de toute accusation de abodazara *(idôlatrie) et de reconnaître comme une conquête du noachisme le changement qu'il a opéré dans l'état de l'humanité. Pour nous, Juifs, il ne saurait donc être indifférent qu'un homme soit chrétien ou ne le soit pas. Avec Franz Rosenzweig je vais même jusqu'à déclarer que personne parmi les peuples de la terre ne va à Dieu le Père que par Jésus-Christ seulement* (1) *et j'estime ne point être en contradiction avec la tradition juive en reconnaissant de cette manière la validité de la mission de l'Eglise de Jésus-Christ dont ne se trouve exclu qu'Israël seul en raison de l'élection dont il a été précédemment l'objet de la part de Dieu. Mais si cette déduction de Rosenzweig à laquelle je me range est de celles dont on n'a jamais encore tiré parti, aucune préoccupation ne vient cependant, au point de vue de la Tradition juive, s'opposer à cette conception du salut des non-Juifs. La valeur absolue de la Thora ne subit aucune atteinte du fait que l'on admet d'autres alliances successivement conclues par Dieu avec l'humanité non juive.*

Selon le témoignage de la conscience juive maintenue tout le long des siècles, Israël, par privilège spécial, a été choisi par Dieu pour être le peuple de l'Alliance. Le pacte, impliquant une promesse, conclu avec le patriarche Abraham, a été scellé au Sinaï par la promulgation de la charte que représente la Thora et confirmé par l'organe des Prophètes. Ce pacte qui ne s'applique

(1) Le Dr Schoeps fait ici allusion à cette parole de l'Evangile : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi », mais pour parler le langage de la critique moderne, ce n'est pas Jésus de Nazareth qui parle ainsi dans les Synoptiques, c'est, dans l'Evangile selon Saint Jean, le Verbe divin par qui toutes choses ont été faites ». La parole en question se lit au XIVe chapitre, Verset 6.

qu'à la descendance physique d'Abraham, et qui a été étendu au gher tsedek « prosélyte de justice », assimilé *intégralement à Israël, n'exclut en aucune façon la possibilité que d'autres alliances encore aient été contractées par Dieu avec différentes fractions de l'humanité, alliances qui échappent à la connaissance des Israélites et au jugement qu'ils peuvent porter sur elles. En tout cas il n'en résulte pour le Juif moderne aucune difficulté fondamentale de reconnaître, dans le pacte que l'Eglise chrétienne désigne sous le nom de Nouveau Testament, une alliance divine de ce genre, laquelle ne porte nul préjudice à sa position religieuse et à sa propre certitude de salut. Le chrétien qui, d'après sa croyance, va au Père par Jésus-Christ, c'est-à-dire par l'Eglise en laquelle le Christ vit, et qui participe ainsi à la foi que Jésus-Christ a prêchée, est devant le même Dieu que nous adorons, nous autres, Juifs, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moïse, notre maître, le Dieu que Jésus de Nazareth a lui-même appelé son Père.*

Ce principe essentiel que nous professons invariablement garantit le lien intime qui nous unit au christianisme et laisse en tous temps la porte ouverte à une entente judéo-chrétienne, dont nous trouvons toutefois la limite dans le fait que nous ne pouvons pas reconnaître à Jésus de Nazareth la qualité de Messie en ce qui concerne Israël. Ce qui n'empêche nullement que nous soyons prêts à admettre que, pour l'humanité non juive, d'une manière qu'il nous est impossible de comprendre, le message de salut que le messianisme comporte ait été lié à l'apparition de Jésus parmi nous... Le Nouveau Testament constitue une « Bonne Nou-

---

(1) L'état actuel de la controverse messianique, dans les éditions du Monde religieux. Lausanne 1942.

velle », une expérience de salut de telle nature que le Juif ne la peut absolument pas concevoir et qui s'adresse aux peuples de la terre, ainsi qu'en témoigne la variété des confessions chrétiennes se rattachant à la personne du Christ... Le Dieu qui s'est révélé à Moïse comme « Celui qui Est » demeure éternellement le même à travers la variété de ses manifestations et de ses alliances successives ; pour le Juif Il est et demeure d'une manière absolue Celui qui jadis a témoigné sa Grâce envers ses pères et pour le chrétien Il est et demeure d'une façon non moins absolue Celui qui par une autre voie s'est manifesté à lui. Les Juifs pas plus que les chrétiens ne peuvent donc abandonner le sentiment de la valeur permanente du témoignage qu'ils rendent respectivement à la Vérité. Dans les desseins de la Providence ils continuent ainsi à poursuivre leur chemin, côte à côte, et pourtant séparément, sur les routes du monde, jusqu'à ce point de l'avenir où les voies parallèles se rejoindront.

Le terme de ces deux alliances est le terme même de l'histoire aux jours du Messie, au moment où l'Ancien et le Nouveau Testament ne formeront plus qu'une seule et même alliance, où l'humanité tout entière se trouvera réunie en un seul faisceau pour adorer le Dieu unique. Le messianisme d'Israël tend donc vers ce qui doit venir, tandis que la doctrine eschatologique de l'Eglise universelle tend vers Celui qui doit revenir. Dans le déroulement des cycles de l'histoire de ce monde, les deux alliances se trouvent donc cependant unies dans une attente commune, celui de l'avènement définitif qui est encore à venir et qui apparaît comme le but de Dieu, le but que Dieu poursuit en Israël et, dans l'Eglise, avec l'humanité.

L'Eglise de Jésus-Christ n'a pas gardé de portrait authentique de son Maître et Sauveur. Si Jésus revenait

demain aucun chrétien ne le reconnaîtrait par ressemblance physique. Mais il pourrait bien se faire qu'à la fin des temps Celui qui est l'objet de l'attente respective de la Synagogue et de l'Eglise ait le même visage ?

APPENDICE III
CONCERNANT LE PERE HYACINTHE

A partir de 1901, mon intimité avec le Père Hyacinthe ne fit que s'accroître et il s'ouvrait à moi de toutes ses préoccupations du moment. Il me demandait conseil en toutes circonstances avec une simplicité touchante chez un homme tel que lui. C'est ainsi qu'il me mit au courant des sollicitations dont il fut l'objet au moment où, le Pape ayant interdit aux évêques de France la constitution des associations cultuelles, des politiciens, plus combatifs que bien inspirés, s'imaginèrent qu'on pouvait lui créer des difficultés et provoquer en France à cette occasion une sorte de schisme. Ils firent appel à M. Loyson, cherchant à le mettre à la tête d'un mouvement dont la « cultuelle » de M. Villatte fut une manifestation aussi grotesque qu'éphémère.

J'ignore si Paul Loyson, pourtant trop intelligent pour bien augurer de l'aventure, songea à pousser son

père dans cette affaire. Celui-ci m'écrivait à son sujet: « La voie où marche ce cher enfant est peut-être plus difficile encore que celle de son père. Le fond de son âme est très religieux, mais ceux qui l'entourent ne le sont pas, et la lumière qui les éclaire tous, dans cette atmosphère troublée, est défectueuse. » Mais je sais que Mme Loyson, qui avait toujours fait preuve d'une incompréhension totale de la situation religieuse en France et qui frémissait sans cesse d'un saint enthousiasme à l'idée de voir son époux exercer enfin une influence religieuse digne de lui, s'efforça de le décider à accepter les propositions qui lui étaient faites.

Le Père Hyacinthe me pria d'aller le voir à Genève. Il s'enferma avec moi dans son cabinet et me fit part des démarches que l'on multipliait auprès de lui et des scrupules qu'elles lui inspiraient. Je le conjurai de se tenir à l'écart d'une agitation indigne de lui, lui représentant qu'il se devait à lui-même de ne pas compromettre sa vieillesse dans la société de gens qui n'avaient nullement en vue le bien de la religion. Je fus assez heureux pour le convaincre. Je le vois encore se lever soudain et se diriger vers la pièce de l'appartement de la rue Lévrier où Mme Loyson se tenait à l'ordinaire occupée en ce temps-là à la rédaction de ses Mémoires. Elle avait cherché le jour-même à me gagner à sa cause et elle attendait, confiante, le résultat de l'entretien. Le Père parla avec une force et une autorité que je ne lui avais jamais encore connues vis-à-vis de sa femme. Il dit sa détermination de demeurer étranger à un mouvement dont les instigateurs étaient mûs par des sentiments tout autres que les siens. Ce n'était plus l'homme à la parole si aimable — reflétant avec un charme captivant la douceur et la profondeur d'une belle âme, telle que nous étions accoutumés à l'entendre dans la conversation, c'était l'orateur au verbe

puissant et qui n'admettait pas de réplique. Mme Loyson, atterrée, comprit que cette fois elle avait perdu la partie et elle acquiesça sans résistance à la décision que le Père venait de prendre. Elle ne me garda point rancune d'ailleurs de cet incident et ne cessa de me témoigner une affection toute maternelle.

Je n'eus malheureusement pas le même succès dans une autre circonstance où l'honneur du Père Hyacinthe n'était pas moins intéressé que dans la précédente. Je veux parler de la publication relative à l'abbé Charles Perraud et pour laquelle il s'agissait d'utiliser des confidences faites à M. Loyson à propos d'une liaison de ce digne prêtre destinée certainement dans sa pensée à demeurer secrète. Le Père me faisait part de ses hésitations à ce sujet dans une lettre datée à Nîmes du 5 novembre 1907 : « Dites-moi ce que vous pensez de la biographie de Charles Perraux. En elle-même elle serait certainement utile car l'histoire de l'Eglise contemporaine, comme celle de l'Eglise du passé, est trop souvent l'œuvre du mensonge ou de réticences qui équivalent au mensonge. Le mariage secret du disciple privilégié du P. Gratry a été une faiblesse que j'ai toujours blâmée, mais cette faiblesse était tellement amenée par les circonstances et tellement accompagnée de sentiments religieux et purs qu'elle n'altère point la belle mémoire de mon ami. Toutefois je me demande jusqu'à quel point j'ai le droit de livrer, pièces à l'appui, ce secret qui n'était connu que d'un très petit nombre, à M. Houtin qui le transmettra au public, s'il le juge convenable, et sous la propre responsabilité ».

Historiographe consciencieux et d'une scrupuleuse exactitude, M. Houtin ne voyait dans le travail en question que la matière d'une curieuse biographie et il était disposé à l'entreprendre d'une façon tout objec-

tive, avec une impartialité dont tous ses remarquables travaux historiques font foi. Jamais la passion n'est intervenue chez lui à aucun degré pour altérer son jugement et il eût étudié avec la même indépendance d'esprit et la même probité tout autre point d'histoire. Mais Paul Loyson de son côté apportait dans l'affaire des préoccupations bien différentes. Personne ne contestera la noblesse de sa nature et la fougue généreuse avec laquelle il se portait à la défense de ce qu'il considérait comme la vérité. Certes, il y avait dans son caractère, qu'il s'agisse de littérature ou de politique, de sentimentalité ou de patriotisme, une exagération fébrile et, avec cela, une intransigeance, une âpreté peu attirantes et qui ne laissèrent pas cependant de lui valoir de durables amitiés. Mais ce n'est pas un mystère non plus que son évolution s'était faite dans un sens nettement anti-chrétien et qu'il nourrissait en particulier à l'égard du catholicisme une hostilité marquée, d'autant plus inexplicable que son enfance avait été pétrie de tradition catholique et qu'il professait un culte pour son père dont la tendresse pour l'Eglise aurait dû lui imposer tout au moins une certaine réserve. Paul Loyson voyait donc dans les révélations sur la vie de Charles Perraud une manœuvre de guerre contre Rome, comme disait Monseigneur Lacroix, et cela suffisait pour qu'il désirât la publication de la brochure. Mme Loyson, d'abord hésitante, finit par se joindre à son fils, dans la persuasion qu'il y avait là une documentation en faveur du mariage des prêtres.

J'écrivis au Père Hyacinthe à plusieurs reprises et j'insistai de vive voix auprès de lui de la manière la plus pressante pour qu'il abandonnât le projet. J'obéissais en cela au désir d'éviter à mon vénéré ami les commentaires désobligeants que la presse catholique

ne manquerait pas de faire à son adresse et le jugement sévère que de fort honnêtes gens allaient certainement porter contre ce qu'ils seraient en droit de considérer comme une déloyauté. Mes prières cette fois furent vaines et l'influence de son fils l'emporta. La brochure parut et elle eut des effets désastreux. Un ecclésiastique de Paris paya de sa situation la confiance qu'il avait témoignée au Père et il s'ensuivit une pénible polémique dans laquelle celui-ci ne pouvait nécessairement pas avoir le beau rôle. La publication faite, il chercha tout naturellement à la justifier : « Tous mes vrais amis approuvent ma conduite » m'écrivait-il. C'était un blâme qu'il m'infligeait, car il savait que mon sentiment n'avait jamais varié et c'était inexact aussi, car tous ses amis parmi les catholiques libéraux de Lyon et d'ailleurs furent unanimes à déplorer ces divulgations. Les liens d'affection qui m'unissaient à lui m'eussent interdit en tout état de cause de prendre ouvertement position contre lui, mais il faut bien reconnaître que M. le pasteur Paul Sabatier, qui fut mis en demeure de le faire, exprima tout haut une opinion que beaucoup partageaient tout bas.

Ce fut là le seul nuage qui troubla pendant quelque temps mes rapports d'amitié avec le Père Hyacinthe. L'incident d'ailleurs ne changea rien à l'attachement qu'avaient voué au Père ceux qui le connaissaient bien et qui, à aucun moment ne doutèrent de son entière bonne foi. Avec le recul des années, il apparaît déjà comme étant d'assez médiocre importance et cela est pour nous donner raison à nous qui eussions souhaité qu'il ne fut jamais soulevé. Personne ne s'avisera, en effet, d'aller chercher dans le douloureux épisode de la vie de Charles Perraud un argument contre le célibat ecclésiastique ou une documentation quelconque

pour l'histoire de l'Eglise de France. Une institution telle que le catholicisme oblige à porter la discussion sur un plus solide terrain.

***

Le 3 décembre 1911, le Père Hyacinthe donna, avec une force extraordinaire pour ses 86 ans, à l'Union des Libres penseurs et des Libres croyants, une conférence qui fut le chant du cygne de l'inoubliable orateur. Il devait m'accompagner à Nice, mais sont fils insista pour que son voyage fût retardé et je partis seul dans le courant de décembre pour préparer son installation. Cependant les jours s'écoulaient et il m'écrivait : « Je sens, mon ami, que si je veux éviter une grave maladie, je devrais me hâter d'aller vous rejoindre ». Et il ajoutait ces paroles qu'il avait plusieurs fois prononcées devant moi : « Le Père Hyacinthe ne peut pas mourir dans les bureaux des Droits de l'Homme ! » faisant allusion aux tendances du journal que dirigeait son fils. Son désir eût été de finir sa vie dans un cloître où, tout en gardant sa liberté de croyant, il eût retrouvé l'atmosphère de piété de ses anciens souvenirs, car, disait-il, « il y a en moi plusieurs couches successives et en descendant au fond de moi-même, je retrouve le moine qui disait la messe ».

Le 24 janvier 1912, il m'écrivit : « Vos lettres sont bien bonnes, mais je ne peux y répondre. Je garde le lit... Il n'y a absolument aucun danger, mais vous comprendrez que dans de telles circonstances, il m'est impossible de fixer l'époque précise de mon voyage si désiré — à Nice... Tout travail m'est actuellement impossible, mais je suis votre conseil, je sommeille en la présence de Dieu ». Ce fut sa dernière lettre. Le samedi 10 février, à la synagogue de Nice, un ami

m'apprit la nouvelle, arrivée par la voie des journaux, de la mort du Père survenue la veille. Je suis en droit de me demander comment il se fait que je n'aie pas été, durant les derniers jours, informé de la gravité de son état et appelé à son chevet où je me serais hâté d'accourir. Le 2 novembre 1911, il écrivait dans son journal : « Même si je meurs la main dans la main de mon Paul, je voudrais être assisté par des croyants comme Pallière et Abd-El-Kahim ! ». Or, Abd-El-Kahim, notre cher ami musulman, était présent et je n'y étais point. La dépêche reçue de Paul Loyson, quand tout fut fini, était seulement pour m'informer que je devais abandonner, comme désormais sans objet, le travail dont je m'étais chargé à la demande de son père, la traduction du livre de Mme Loyson : *A Jérusalem à travers les pays de l'Islam,* déjà très avancée. Se peut-il que mon vénéré ami qui, à la mort de sa femme, n'eut de cesse que je ne fusse arrivé près de lui, n'ait à aucun moment exprimé le désir de me voir au cours de sa dernière maladie ? La question a peut-être une certaine importance pour l'histoire de Hyacinthe Loyson.

Il me paraît hors de doute que le mystique que j'étais aux yeux de Paul Loyson n'inspirait point à celui-ci une absolue confiance. Le Père m'avait demandé à deux reprises : « Si je vous prie à ma dernière heure de m'appeler un prêtre que ferez-vous ? » Certes, il n'est rien que je n'eusse été prêt à faire, coûte que coûte, et surtout en un tel moment, pour répondre au désir de cette belle âme que je chérissais d'une filiale affection. Il ne s'agissait sans doute aucunement dans la pensée du Père Hyacinthe d'une réconciliation avec l'Eglise catholique romaine au moyen d'une rétractation proprement dite. Cette réconciliation, dans cer-

taines conditions, eût peut-être été possible du vivant de sa femme, mais après la mort de celle-ci, elle lui eût produit l'effet d'une rupture par-delà le tombeau, avec cette épouse qu'il avait aimée, après Dieu, plus que tout au monde. Mais il n'en est pas moins vrai que, de toutes les prières qui pouvaient l'assister sur son lit de mourant, aucune ne lui eût été plus chère que celles d'un prêtre de son Eglise. Le saint abbé Huvelin lui avait fait un jour la promesse de venir à son appel et de prier à son chevet, sans rien exiger de lui. Huvelin n'était plus, mais ne se pouvait-il trouver un autre saint de la même famille ? En l'absence du prêtre catholique, c'est le vénérable archimandrite Kibarian de l'Eglise arménienne qui administra au Père les derniers sacrements.

Je ne saurai jamais si mon vénéré ami eut pour moi une dernière pensée, ni comment elle se manifesta et je me refuse d'ailleurs à supposer que, dans son entourage, on aurait mis un empêchement à ma venue si elle avait été formellement demandée par le malade. Mais j'ai tout lieu de croire que Paul Loyson, qui, depuis le mois de décembre, veilla avec un soin tout particulier sur le grand solitaire de la rue du Bac, eût jugé très redoutable la présence, au chevet du mourant, d'un prêtre dans la communion de l'Eglise. Il était résolu à l'éviter en raison de l'interprétation qu'on n'eût pas manqué de lui donner dans le public et de la légende qui, pour la consolation de bien des âmes et surtout de celles du Carmel, se serait pieusement et faiblement établie.

Le Père Hyacinthe m'avait écrit deux ans avant sa mort : « Vous aurez une part considérable dans le soin de ma mémoire, ou, pour mieux dire, du témoignage que je dois rendre après comme avant ma mort, à la

vérité religieuse pour laquelle j'ai été baptisé dans le christianisme et consacré dans le sacerdoce... Vous n'êtes point exposé à confondre avec mes convictions profondes et persistantes par rapport au christianisme bien compris, les objections et les hypothèses que soulève le travail quotidien de la pensée et que j'ai coutume de consigner rapidement dans ce que j'appelle mon journal ou mes Mémoires, écrits non pour le public, mais pour mes études personnelles ».

C'était répondre au désir de mon inoubliable ami que d'ajouter à mon propre récit ces souvenirs qui peuvent contribuer à mettre en lumière cette grande et belle figure.

TABLE DES MATIERES

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE
TRENTE EXEMPLAIRES SUR VELIN
AMERICAIN SUPERIEUR NUMEROTES
DE 1 A 30

CET OUVRAGE A ETE ACHEVE
D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MODERNE
20, RUE FERDINAND-DUVAL
A PARIS, LE QUINZE OCTOBRE
MIL NEUF CENT CINQUANTE

N° d'éditeur : 139 — N° d'imprimeur : 19
Dépôt légal : 4e trimestre 1950


UNIVERSITY OF CHICAGO
13 969 510



LE SANCTUAIRE INCONNU

Né sur les pentes de la pieuse colline de Fourvière, bercé par sa mère dans les douceurs de la foi catholique, discipliné par les enseignements de l'école religieuse, destiné au séminaire et à l'Église par la vocation de son adolescence, M. Aimé Pallière accomplit ce prodige de concilier en lui les aspects les plus opposés d'Israël, mais il réalisa cet autre miracle d'avoir pu adopter une religion nouvelle sans rompre avec celle qu'il quitta. Jamais hérétique, apparent ou réel, ne fut moins excommunié. M. Pallière conserva à l'égard de Rome l'attitude d'un fidèle reconnaissant, et les fidèles de l'Église ne lui retirèrent aucune de leurs sympathies. On a vu des ecclésiastiques, introduits par lui dans les milieux juifs, accepter de parler sous son patronage et une publication catholique reproduire un sermon qu'il avait prononcé dans une synagogue.

C'est que, découvrant en Israël le porteur d'une idée qui intéresse toute l'humanité, M. Pallière, disciple de l'illustre rabbin italien Élie Benamozegh, a conçu le judaïsme comme un véritable catholicisme qui, sans exclure l'autre, le dépasse, car il groupe autour de lui, en une vivante synthèse, toutes les familles religieuses de la terre.

EDMOND FLEG.

PALLIÈRE

Le sanctuaire inconnu

1710706

Ag 24 '51	
Oc23'51	Bindery
NOV 3 195	Ann Murphy
NOV 17 1958	25 Foster Hall
OCT 27	Carol Zarove 5524 R Ellis
NOV 15 '66 RENEWED	
DEC 3 - '66 RENEWED	
JAN 4 - '67 RENEWED	


UNIVERSITY OF CHICAGO
13 969 510